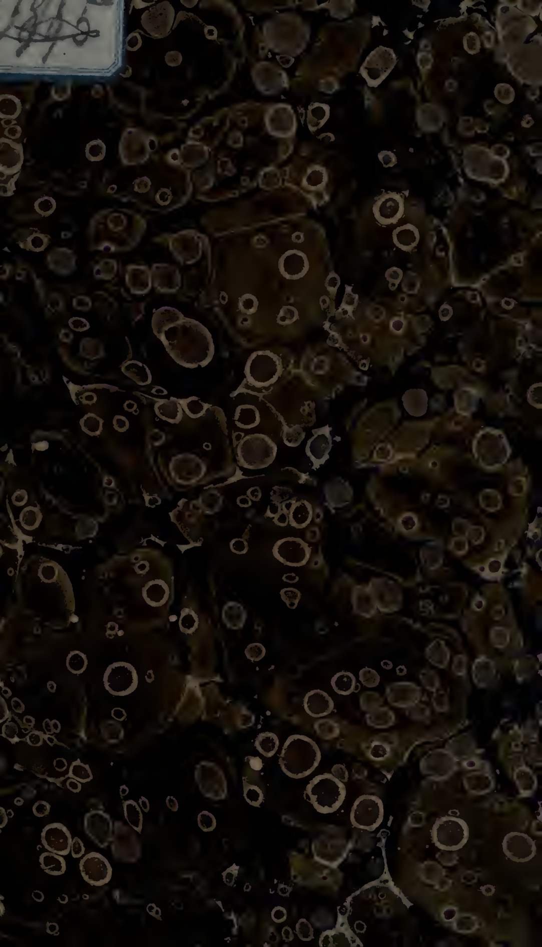
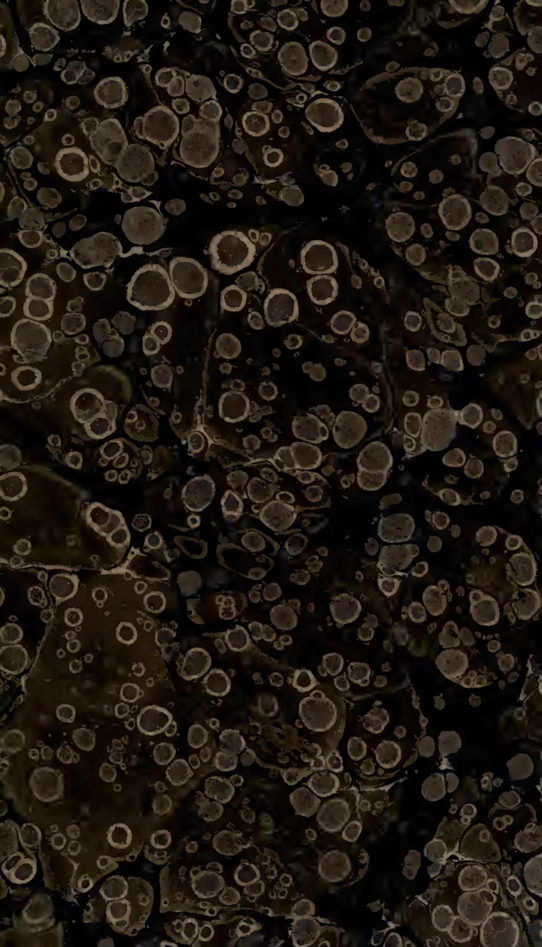

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01589594 9



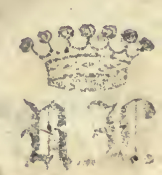


MÉDITATIONS

POÉTIQUES,

PAR

ALPHONSE DE LAMARTINE.



Nouvelle Edition.

STUTTGART,
CHEZ CHARLES HOFFMANN,
LIBRAIRE.
1831.

MÉDITATIONS
POÉTIQUES,

PAR

ALPHONSE DE LAMARTINE.

L'ISOLEMENT.

Souvent sur la montagne, à l'ombre du vieux chêne.
Au coucher du soleil, tristement je m'assieds;
Je promène au hasard mes regards sur la plaine
Dont le tableau changeant se déroule à mes pieds.

Ici, gronde le fleuve aux vagues écumantes,
Il serpente, et s'enfonce en un lointain obscur;
Là, le lac immobile étend ses eaux dormantes
Où l'étoile du soir se lève dans l'azur.

Au sommet de ces monts couronnés de bois sombres
Le crépuscule encor jette un dernier rayon,
Et le char vaporeux de la reine des ombres
Monte, et blanchit déjà les bords de l'horizon.

Cependant, s'élançant de la flèche gothique,
Un son religieux se répand dans les airs;
Le voyageur s'arrête, et la cloche rustique
Aux derniers bruits du jour mêle de saints concerts.

Mais à ces doux tableaux mon âme indifférente
N'éprouve devant eux ni charme ni transports;
Je contemple la terre, ainsi qu'une ombre errante:
Le soleil des vivans n'échauffe plus les morts.

De colline en colline en vain portant ma vue,
Du sud à l'aquilon, de l'aurore au couchant,
Je parcours tous les points de l'immense étendue,
Et je dis: Nulle part le bonheur ne m'attend.

Que me font ces vallons, ces palais, ces chaumières?
Vains objets dont pour moi le charme est envolé;
Fleuves, rochers, forêts, solitudes si chères,
Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé.

Que le tour du soleil ou commence ou s'achève,
D'un œil indifférent je le suis dans son cours;
En un ciel sombre ou pur qu'il se couche ou se lève,
Qu'importe le soleil? je n'attends rien des jours.

Quand je pourrais le suivre en sa vaste carrière,
Mes yeux verraient partout le vide et les déserts:
Je ne désire rien de tout ce qu'il éclaire;
Je ne demande rien à l'immense univers.

Mais peut-être au-delà des bornes de sa spre,
Lieux où le vrai soleil éclaire d'autres cieux,
Si je pouvais laisser ma dépouille à la terre,
Ce que j'ai tant rêvé paraîtrait à mes yeux

Là, je m'enivrerais à la source où j'aspire;
Là, je retrouverais et l'espoir et l'amour,
Et ce bien idéal que toute âme désire,
Et qui n'a pas de nom au terrestre séjour!

Que ne puis-je porté sur le char de l'Aurore,
Vague objet de mes vœux, m'élancer jusqu'à toi?
Sur la terre d'exil pourquoi resté-je encore?
Il n'est rien de commun entre la terre et moi.

Quand la feuille des bois tombe dans la prairie,
Le vent du soir se lève et l'arrache aux vallons;
Et moi, je suis semblable à la feuille flétrie:
Emportez-moi comme elle, orageux aquilons!

L'HOMME.

A LORD BYRON.

Toi, dont le monde encore ignore le vrai nom,
Esprit mystérieux, mortel, ange ou démon,
Qui que tu sois, Byron, bon ou fatal génie,
J'aime de tes concerts la sauvage harmonie,
Comme j'aime le bruit de la foudre et des vents
Se mêlant dans l'orage à la voix des torrens!
La nuit est ton séjour, l'horreur est ton domaine:
L'aigle, roi des déserts, dédaigne ainsi la plaine;
Il ne veut, comme toi, que des rocs escarpés
Que l'hiver à blanchis, que la foudre a frappés;
Des rivages couverts des débris du naufrage,
Ou des champs tout noircis des restes du carnage,
Et tandis que l'oiseau qui chante ses douleurs
Bâtit au bord des eaux son nid parmi les fleurs,
Lui, des sommets d'Athos franchit l'horrible cime,
Suspend aux flancs des monts son aire sur l'abîme,
Et là, seul, entouré de membres palpitans,
De rochers d'un sang noir sans cesse dégouttans,
Trouvant sa volupté dans les cris de sa proie,
Bercé par la tempête, il s'endort dans sa joie.

Et toi, Byron, semblable à ce brigand des airs,
Les cris du désespoir sont tes plus doux concerts.
Le mal est ton spectacle, et l'homme est ta victime.
Ton œil, comme Satan, a mesuré l'abîme,
Et ton âme, y plongeant loin du jour et de Dieu,
A dit à l'espérance un éternel adieu!
Comme lui, maintenant, régnant dans les ténèbres
Ton génie invincible éclate en chants funèbres;
Il triomphe et ta voix, sur un mode infernal,
Chante l'hymne de gloire au sombre dieu du mal.
Mais que sert de lutter contre sa destinée?
Que peut contre le sort la raison mutinée?
Elle n'a, comme l'œil, qu'un étroit horizon.
Ne porte pas plus loin tes yeux ni ta raison:
Hors de là tout nous fuit, tout s'éteint, tout s'efface;
Dans ce cercle borné Dieu t'a marqué ta place,
Comment? pourquoi? qui sait? De ses puissantes mains
Il a laissé tomber le monde et les humains,
Comme il a dans nos champs répandu la poussière,
Ou semé dans les airs la nuit et la lumière;
Il le sait, il suffit; l'univers est à lui,
Et nous n'avons à nous que le jour d'aujourd'hui!
Notre crime est d'être homme et de vouloir connaître;
Ignorer et servir, c'est la loi de notre être.
Byron, ce mot est dur; long-tems j'en ai douté;
Mais pourquoi reculer devant la vérité?

Ton titre devant Dieu, c'est d'être son ouvrage!
De sentir, d'adorer ton divin esclavage;
Dans l'ordre universel, faible atome emporté,
D'unir à ses desseins ta libre volonté,
D'avoir été conçu par son intelligence,
De le glorifier par ta seule existence!
Voilà, voilà ton sort. Ah! loin de l'accuser,
Baise plutôt le joug que tu voulais briser,
Descends du rang des dieux qu'usurpait ton audace;
Tout est bien, tout est bon, tout est grand à sa place;
Aux regards de celui qui fit l'immensité
L'insecte vaut un monde: ils ont autant coûté!

Mais cette loi, dis-tu, révolte ta justice;
Elle n'est à tes yeux qu'un bizarre caprice;
Un piège où la raison trébuche à chaque pas.
Confessons-la, Byron, et ne la jugeons pas!
Comme toi, ma raison en ténèbres abonde,
Et ce n'est pas à moi de t'expliquer le monde,
Que celui qui l'a fait t'explique l'univers!
Plus je sonde l'abîme, hélas! plus je m'y perds.
Ici-bas, la douleur à la douleur s'enchaîne,
Le jour succède au jour, et la peine à la peine.
Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,
L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux;
Soit que déshérité de son antique gloire,
De ses destins perdus il garde la mémoire;

Soit que de ses désirs l'immense profondeur
Lui présage de loin sa future grandeur:
Imparfait ou déchu, l'homme est le grand mystère.
Dans la prison des sens enchaîné sur la terre,
Esclave, il sent un cœur né pour la liberté;
Malheureux, il aspire à la félicité;
Il veut sonder le monde, et son œil est débile;
Il veut aimer toujours, ce qu'il aime est fragile!
Tout mortel est semblable à l'exilé d'Éden:
Lorsque Dieu l'eut banni du céleste jardin,
Mesurant d'un regard les fatales limites,
Il s'assit en pleurant aux portes interdites.
Il entendit de loin dans le divin séjour
L'harmonieux soupir de l'éternel amour;
Les accens du bonheur, les saints concerts des anges
Qui, dans le sein de Dieu, célébraient ses louanges;
Et s'arrachant du ciel dans un pénible effort,
Son œil avec effroi retomba sur son sort.

Malheur à qui du fond de l'exil de la vie
Entendit ces concerts d'un monde qu'il envie!
Du nectar idéal sitôt qu'elle a goûté,
La nature répugne à la réalité:
Dans le sein du possible en songe elle s'élance;
Le réel est étroit, le possible est immense!
L'âme avec ses désirs s'y bâtit un séjour
Où l'on puise à jamais la science et l'amour;

Où dans des océans de beauté, de lumière,
L'homme, altéré toujours, toujours se désaltère;
Et de songes si beaux enivrantson sommeil,
Ne se reconnaît plus au moment du réveil.

Hélas! tel fut ton sort, telle est ma destinée.
J'ai vidé comme toi la coupe empoisonnée;
Mes yeux, comme les tiens, sans voir se sont ouverts;
J'ai cherché vainement le mot de l'univers,
J'ai demandé sa cause à toute la nature,
J'ai demandé sa fin à toute créature;
Dans l'abîme sans fond mon regard a plongé;
De l'atome au soleil j'ai tout interrogé,
J'ai devancé les tems, j'ai remonté les âges.
Tantôt passant les mers pour écouter les sages,
Mais le monde à l'orgueil est un livre formé!
Tantôt pour deviner le monde inanimé,
Fuyant avec mon âme au sein de la nature,
J'ai cru trouver un sens à cette langue obscure.
J'étudiai la loi par iuq roulent les cieux:
Dans leurs brillans déserts Newton guida mes yeux;
Des empires détruits je méditai la cendre;
Dans ses sacrés tombeaux Rome m'a vu descendre;
Des mânes les plus saints troublant le froid repos,
J'ai pesé dans mes mains la cendre des héros.
J'allais redemander à leur vaine poussière
Cette immortalité que tout mortel espère!

Que dis-je? suspendu sur le lit des mourans,
Mes regards la cherchaient dans des yeux expirans;
Sur ces sommets noircis par d'éternels nuages,
Sur ces flots sillonnés par d'éternels orages.
J'appelais, je bravais le choc des élémens.
Semblable à la sibylle en ses emportemens,
J'ai cru que la nature, en ces rares spectacles,
Laisait tomber pour nous quelqu'un de ses oracles;
J'aimais à m'enfoncer dans ces sombres horreurs.
Mais en vain dans son calme, en vain dans ses fureurs,
Cherchant ce grand secret sans pouvoir le surprendre,
J'ai vu partout un Dieu sans jamais le comprendre!
J'ai vu le bien, le mal, sans choix et sans dessein,
Tomber comme au hasard, échappés de son sein;
J'ai vu partout le mal où le mieux pouvait être,
Et je l'ai blasphémé, ne pouvant le connaître;
Et ma voix, se brisant contre ce ciel d'airain,
N'a pas même eu l'honneur d'irriter le destin.
Mais un jour que, plongé dans ma propre infortune,
J'avais lassé le Ciel d'une plainte importune,
Une clarté d'en haut dans mon sein descendit,
Me tenta de bénir ce que j'avais maudit;
Et cédant sans combattre au souffle qui m'inspire,
L'hymne de la raison s'élança de ma lyre.

—„Gloire à toi, dans les tems et dans l'éternité!
„Éternelle raison, suprême volonté!
„Toi, dont l'immensité reconnaît la présence!
„Toi, dont chaque matin annonce l'existence!
„Ton soûffle créateur s'est abaissé sur moi;
„Celui qui n'était pas a paru devant toi!
„J'ai reconnu ta voix avant de me connaître,
„Je me suis élancé jusqu'aux portes de l'être:
„Me voici! le néant te salue en naissant;
„Me voici! mais que suis je? un atome pensant;
„Qui peut entre nous deux mesurer la distance?
„Moi, qui respire en toi ma rapide existence,
„A l'insu de moi-même, à ton gré façonné,
„Que me dois-tu, Seigneur, quand je ne suis pas né?
„Rien avant, rien après: Gloire à la fin suprême!
„Qui tira tout de soi se doit tout à soi-même!
„Jouis, grand artisan, de l'œuvre de tes mains:
„Je suis pour accomplir tes ordres souverains;
„Dispose, ordonne, agis; dans les tems, dans l'espace,
„Marque-moi pour ta gloire et mon jour et ma place;
„Mon être, sans se plaindre et sans t'interroger,
„De soi-même, en silence, accourra s'y ranger.
„Comme ces globes d'or qui dans les champs du vide
„Suivent avec amour ton ombre qui les guide,
„Noyé dans la lumière, ou perdu dans la nuit,
„Je marcherai comme eux où ton doigt me conduit;

„Soit que, choisi par toi pour éclairer les mondes,
„Réfléchissant sur eux les feux dont tu m'inondes,
„Je m'élance entouré d'esclaves radieux,
„Et franchisse d'un pas tout l'abîme des cieux;
„Soit que, me reléguant loin, bien loin de ta vue,
„Tu ne fasses de moi, créature inconnue,
„Qu'un atome oublié sur les bords du néant,
„Ou qu'un grain de poussière emporté par le vent,
„Glorieux de mon sort, puisqu'il est ton ouvrage,
„J'irai, j'irai partout te rendre un même hommage,
„Et d'un égal amour accomplissant ta loi,
„Jusqu'aux bords du néant murmurer: Gloire à toi!

„Ni si haut, ni si bas! simple enfant de la terre,
„Mon sort est une problème, et ma fin un mystère;
„Je ressemble, Seigneur, au globe de la nuit,
„Qui, dans la route obscure où ton doigt le conduit,
„Réfléchit d'un côté les clartés éternelles,
„Et de l'autre est plongé dans les ombres mortelles.
„L'homme est le point fatal où les deux infinis
„Par la toute-puissance ont été réunis
„A tout autre degré, moins malheureux peut-être,
„J'eusse été… mais je suis ce que je devais être;
„J'adore sans la voir ta suprême raison:
„Gloire à toi qui m'as fait! Ce que tu fais est bon!
— „Cependant, accablé sous le poids de ma chaîne,
„Du néant au tombeau l'adversité m'entraîne;

„Je marche dans la nuit par un chemin mauvais,
„Ignorant d'où je viens, incertain où je vais,
„Et je rappelle en vain ma jeunesse écoulée,
„Comme l'eau du torrent dans sa source troublée,
„Gloire à toi! Le malheur en naissant m'a choisi;
„Comme un jouet vivant ta droite m'a saisi;
„J'ai mangé dans les pleurs le pain de ma misère,
„Et tu m'as abreuvé des eaux de ta colère,
„Gloire à toi! j'ai crié, tu n'as pas répondu;
„J'ai jeté sur la terre un regard confondu.
„J'ai cherché dans le ciel le jour de ta justice;
„Il s'est levé, Seigneur: et c'est pour mon supplice!
„Gloire à toi! L'innocence est coupable à tes yeux:
„Un seul être, du moins, me restait sous les cieux;
„Toi-même de nos jours avais mêlé la trame,
„Sa vie était ma vie, et son âme mon âme,
„Comme un fruit encor vert du rameau détaché,
„Je l'ai vu de mon sein avant l'âge arraché!
„Ce coup, que tu voulais me rendre plus terrible,
„La frappa lentement pour m'être plus sensible;
„Dans ses traits expirans, où je lisais mon sort,
„J'ai vu lutter ensemble et l'amour et la mort;
„Jai vu dans ses regards la flamme de la vie,
„Sous la main du trépas par degrés assoupie,
„Se ranimer encore au souffle de l'amour!
„Je disais chaque jour: Soleil! encore un jour!
„Semblable au criminel qui, plongé dans les
ombres,

„Et descendu vivant dans les demeures sombres,
„Près du dernier flambeau qui doive l'éclairer,
„Se penche sur sa lampe et la voit expirer,
„Je voulais retenir l'âme qui s'évapore;
„Dans son dernier regard je la cherchais encore!
„Ce soupir, ô mon Dieu! dans ton sein s'exhala;
„Hors du monde avec lui mon espoir s'envola!
„Pardonne au désespoir un moment de blasphème,
„J'osai... Je me repens: Gloire au maître suprême!
„Il fit l'eau pour couler, l'aquilon pour courir,
„Les soleils pour brûler, et l'homme pour souffrir!

— „Que j'ai bien accompli cette loi de mon être!
„La nature insensible obéit sans connaître;
„Moi seul, te découvrant sous la nécessité,
„J'immole avec amour ma propre volonté;
„Moi seul, je t'obéis avec intelligence;
„Moi seul, je me complais dans cette obéissance;
„Je jouis de remplir, en tout tems, en tout lieu,
„La loi de ma nature et l'ordre de mon Dieu;
„J'adore en mes destins ta sagesse suprême,
„J'aime ta volonté dans mes supplices même;
„Gloire à toi! gloire à toi! Frappe, anéantis-moi!
„Tu n'entendras qu'un cri: Gloire à jamais à toi!"

Ainsi ma voix monta vers la voûte céleste:
Je rendis gloire au ciel, et le ciel fit le reste.

Mais silence, ô ma lyre! et toi, qui dans tes mains
Tiens le cœur palpitant des sensibles humains,
Byron, viens en tirer des torrens d'harmonie:
C'est pour la vérité que Dieu fit le génie.
Jette un cri vers le ciel, ô chantre des enfers!
Le ciel même aux damnés envîra tes concerts!
Peut-être qu'à ta voix, de la vivante flamme
Un rayon descendra dans l'ombre de ton âme.
Peut-être que ton cœur, ému de saints transports,
S'apaisera soi-même à tes propres accords,
Et qu'un éclair d'en haut perçant ta nuit profonde,
Tu verseras sur nous la clarté qui t'inonde.
Ah! si jamais ton luth, amolli par tes pleurs,
Soupirait sous tes doigts l'hymne de tes douleurs,
Ou si du sein profond des ombres éternelles,
Comme un ange tombé tu secouais tes ailes,
Et prenant vers le jour un lumineux essor,
Parmi les chœurs sacrés tu t'asseyais encor;
Jamais, jamais l'écho de la céleste voûte,
Jamais ces harpes d'or que Dieu lui-même écoute,
Jamais des séraphins les chœurs mélodieux
De plus divins accords n'auraient ravi les cieux!
Courage! enfant déchu d'nne race divine,
Tu portes sur ton front ta superbe origine!
Tout homme en te voyant reconnaît dans tes yeux
Un rayon éclipsé de la splendeur des cieux! —
Roi des chants immortels, reconnais-toi toi-même!
Laisse aux fils de la nuit le doute et le blasphème;

Dédaigne un faux encens qu'on t'offre de si bas:
La gloire ne peut être où la vertu n'est pas.
Viens reprendre ton rang dans ta splendeur première,
Parmi ces purs enfans de gloire et de lumière,
Que d'un souffle choisi Dieu voulut animer,
Et qu'il fit pour chanter, pour croire et pour aimer!

A ELVIRE.

Oui, l'Anio murmure encore
Le doux nom de Cinthie aux rochers de Tibur;
Vaucluse a retenu le nom chéri de Laure;
Et Ferrare au siècle futur
Murmurera toujours celui d'Éléonore!
Heureuse la beauté que le poëte adore!
Heureux le nom qu'il a chanté!
Toi, qu'en secret son culte honore,
Tu peux, tu peux mourir! dans la postérité
Il lègue à ce qu'il aime une éternelle vie;
Et l'amante et l'amant sur l'aile du génie
Montent, d'un vol égal, à l'immortalité!
Ah! si mon frêle esquif, battu par la tempête,
Grâce à des vents plus doux, pouvait surgir au port?
Si des soleils plus beaux se levaient sur ma tête?
Si les pleurs, d'une amante attendrissant le sort,
Écartaient de mon front les ombres de la mort!
Peut-être!... oui, pardonne, ô maître de la lyre!
Peut-être j'oserais, — et que n'ose un amant!

Egaler mon audace à l'amour qui m'inspire,
Et, dans des chants rivaux célébrant mon délire,
De notre amour aussi laisser un monument!
Ainsi le voyageur qui dans son court passage
Se repose un moment à l'abri du vallon,
Sur l'arbre hospitalier dont il goûta l'ombrage,
Avant que de partir, aime à graver son nom!

Vois-tu comme tout change ou meurt dans la nature?
La terre perd ses fruits, les forêts leur parure;
Le fleuve perd son onde au vaste sein des mers;
Par un souffle des vents la prairie est fanée,
Et le char de l'automne, au penchant de l'année,
Roule, déjà poussé par la main des hivers!
Comme un géant armé d'un glaive inévitable,
Atteignant au hasard tous les êtres divers,
Le tems avec la mort, d'un vol infatigable
Renouvelle en fuyant ce mobile univers!
Dans l'éternel oubli tombe ce qu'il moissonne:
Tel un rapide été voit tomber sa couronne
    Dans la corbeille des glaneurs!
Tel un pampre jauni voit la féconde automne
Livrer ses fruits dorés au char des vendangeurs!
Vous tomberez ainsi, courtes fleurs de la vie!
Jeunesse, amour, plaisir, fugitive beauté!
Beauté, présent d'un jour que le ciel nous envie,
Ainsi vous tomberez, si la main du génie
    Ne vous rend l'immortalité!

Vois d'un œil de pitié la vulgaire jeunesse,
Brillante de beauté, s'enivrant de plaisir!
Quand elle aura tari sa coupe enchanteresse,
Que restera-t-il d'elle? à peine un souvenir:
Le tombeau qui l'attend l'engloutit tout entière,
Un silence éternel succède à ses amours;
Mais les siècles auront passé sur ta poussière,
Elvire, et tu vivras toujours!

LE SOIR.

Le soir ramène le silence.
Assis sur ces rochers déserts,
Je suis dans le vague des airs
Le char de la nuit qui s'avance.

Vénus se lève à l'horizon;
A mes pieds l'étoile amoureuse,
De sa lueur mystérieuse
Blanchit les tapis de gazon.

De ce hêtre au feuillage sombre
J'entends frissonner les rameaux:
On dirait autour des tombeaux
Qu'on entend voltiger une ombre.

Tout-à-coup, détaché des cieux,
Un rayon de l'astre nocturne,
Glissant sur mon front taciturne,
Vient mollement toucher mes yeux.

Doux reflet d'un globe de flamme,
Charmant rayon, que me veux-tu?
Viens-tu dans mon sein abattu
Porter la lumière à mon âme?

Descends-tu pour me révéler
Des mondes le divin mystère?
Ces secrets cachés dans la sphère
Où le jour va te rappeler?

Une secrète intelligence
T'adresse-t-elle aux malheureux?
Viens-tu la nuit briller sur eux
Comme un rayon de l'espérance?

Viens-tu dévoiler l'avenir
Au cœur fatigué qui l'implore?
Rayon divin, es-tu l'aurore
Du jour qui ne doit pas finir?

Mon cœur à ta clarté s'enflamme,
Je sens des transports inconnus,
Je songe à ceux qui ne sont plus:
Douce lumière, es-tu leur âme?

Peut-être ces mânes heureux
Glissent ainsi sur le bocage?
Enveloppé de leur image,
Je crois me sentir plus près d'eux!

Ah ! si c'est vous, ombres chéries !
Loin de la foule et loin du bruit,
Revenez ainsi chaque nuit
Vous mêler à mes rêveries.

Ramenez la paix et l'amour
Au sein de mon âme épuisée,
Comme la nocturne rosée
Qui tombe après les feux du jour.

Venez !... Mais des vapeurs funèbres
Montent des bords de l'horizon !
Elles voilent le doux rayon,
Et tout rentre dans les ténèbres.

L'IMMORTALITÉ.

Le soleil de nos jours pâlit dès son aurore,
Sur nos fronts languissans à peine il jette encore
Quelques rayons tremblans qui combattent la nuit;
L'ombre croit, le jour meurt, tout s'efface et tout fuit.

Qu'un autre à cet aspect frissonne ou s'attendrisse,
Qu'il recule en tremblant des bords du précipice,
Qu'il ne puisse de loin entendre sans frémir
Le triste chant des morts tout prêt à retentir,
Les soupirs étouffés d'une amante ou d'un frère,
Suspendus sur les bords de son lit funéraire,
Ou l'airain gémissant dont les sons éperdus
Annoncent aux mortels qu'un malheureux n'est plus!
Je te salue, ô mort! Libérateur céleste,
Tu ne m'apparais point sous cet aspect funeste
Que t'a prêté long-tems l'épouvante ou l'erreur;
Ton bras n'est point armé d'un glaive destructeur,

Ton front n'est point cruel, ton œil n'est point perfide,
Au secours des douleurs un Dieu clément te guide;
Tu n'anéantis pas, tu délivres! Ta main,
Céleste messager, porte un flambeau divin;
Quand mon œil fatigué se ferme à la lumière,
Tu viens d'un jour plus pur inonder ma paupière;
Et l'espoir près de toi, rêvant sur un tombeau,
Appuyé sur la foi, m'ouvre un monde plus beau!

Viens donc, viens détacher mes chaînes corporelles,
Viens, ouvre ma prison; viens, prête-moi tes ailes:
Que tardes-tu? Parais; que je m'élance enfin
Vers cet être inconnu, mon principe et ma fin.

Qui m'en a détaché? Qui suis-je, et que dois-je être?
Je meurs, et ne sais pas ce que c'est que de naître.
Toi, qu'en vain j'interroge, esprit, hôte inconnu,
Avant de m'animer, quel ciel habitais-tu?
Quel pouvoir t'a jeté sur ce globe fragile?
Quelle main t'enferma dans ta prison d'argile?
Par quels nœuds étonnans, par quels secrets rapports,
Le corps tient-il à toi comme tu tiens au corps?
Quel jour séparera l'âme de la matière?
Pour quel nouveau palais quitteras-tu la terre?

As-tu tout oublié? Par-delà le tombeau,
Vas-tu renaître encore dans un oubli nouveau?
Vas-tu recommencer une semblable vie?
Ou dans le sein de Dieu, ta source et ta patrie,
Affranchi pour jamais de tes liens mortels,
Vas-tu jouir enfin de tes droits éternels?
Oui, tel est mon espoir, ô moitié de ma vie!
C'est par lui que déjà mon ame raffermie
A pu voir sans effroi sur tes traits enchanteurs
Se faner du printems les brillantes couleurs;
C'est par lui que percé du trait qui me déchire,
Jeune encore, en mourant vous me verrez sourire.
Et que des pleurs de joie, à nos derniers adieux,
A ton dernier regard, brilleront dans mes yeux.

Vain espoir! s'écrîra le troupeau d'Epicure.
Et celui dont la main disséquant la nature,
Dans un coin du cerveau nouvellement décrit,
Voit penser la matière et végéter l'esprit;
Insensé! diront-ils, que trop d'orgueil abuse,
Regarde autour de toi: tout commence et tout s'use,
Tout marche vers un terme et tout naît pour mourir;
Dans ces prés jaunissans tu vois la fleur languir;
Tu vois dans ces forèts le cèdre au front superbe
Sous le poids de ses ans tomber, ramper sous l'herbe;

Dans leurs lits desséchés tu vois les mers tarir;
Les cieux même, les cieux commencent à pâlir;
Cet astre dont le tems a caché la naissance,
Le soleil, comme nous, marche à sa décadence,
Et dans les cieux déserts les mortels éperdus
Le chercheront un jour, et ne le verront plus!
Tu vois autour de toi dans la nature entière
Les siècles entasser poussière sur poussière,
Et le tems, d'un seul pas confondant ton orgueil,
De tout ce qu'il produit devenir le cercueil.
Et l'homme, et l'homme seul, ô sublime folie!
Au fond de son tombeau croit retrouver la vie,
Et dans le tourbillon au néant emporté,
Abattu par le tems, rêve l'éternité?

Qu'un autre vous réponde, ô sages de la terre!
Laissez-moi mon erreur: j'aime, il faut que j'espère;
Notre faible raison se trouble et se confond.
Oui, la raison se tait; mais l'instinct vous répond.
Pour moi, quand je verrais dans les célestes plaines,
Les astre s'écartant de leurs routes certaines,
Dans les champs de l'éther l'un par l'autre heurtés,
Parcourir au hasard les cieux épouvantés;
Quand j'entendrais gémir et se briser la terre;
Quand je verrais son globe errant et solitaire

Flottant loin des soleils, pleurant l'homme détruit,
Se perdre dans les champs de l'éternelle nuit;
Et quand, dernier témoin de ces scènes funèbres,
Entouré du chaos, de la mort, des ténèbres,
Seul je serais debout: seul, malgré mon effroi,
Être infaillible et bon! j'espèrerais en toi,
Et, certain du retour de l'éternelle aurore,
Sur les mondes détruits je t'attendrais encore!

Souvent, tu t'en souviens, dans cet heureux séjour
Où naquit d'un regard notre immortel amour,
Tantôt sur les sommets de ces roches antiques,
Tantôt aux bords déserts des lacs mélancoliques,
Sur l'aile du désir, loin du monde emportés,
Je plongeais avec toi dans ces obscurités.
Les ombres à longs plis descendant des montagnes,
Un moment à nos yeux dérobaient les campagnes;
Mais bientôt s'avançant sans éclat et sans bruit,
Le chœur mystérieux des astres de la nuit
Nous rendant les objets voilés à notre vue,
De ses molles lueurs revêtait l'étendue:
Telle, en nos temples saints par le jour éclairés,
Quand les rayons du soir pâlissent par degrés,
La lampe, répandant sa pieuse lumière,
D'un jour plus recueilli remplit le sanctuaire.

Dans ton ivresse alors tu ramenais mes yeux
Et des cieux à la terre, et de la terre aux cieux:

Dieu caché, disais-tu, la nature est ton temple!
L'esprit te voit partout quand notre œil la contemple;
De tes perfections, qu'il cherche à concevoir,
Ce monde est le reflet, l'image, le miroir;
Le jour est ton regard, la beauté ton sourire;
Partout le cœur t'adore et l'âme te respire;
Eternel, infini, tout-puissant et tout bon,
Ces vastes attributs n'achèvent pas ton nom,
Et l'esprit, accablé sous ta sublime essence,
Célèbre ta grandeur jusque dans son silence.
Et sentant que l'amour est la fin de son être,
Impatient d'aimer, brûle de te connaître.

Tu disais; et nos cœurs unissaient leurs soupirs
Vers cet être inconnu qu'attestaient nos désirs:
A genoux devant lui, l'aimant dans ses ouvrages,
Et l'aurore et le soir lui portaient nos hommages,
Et nos yeux enivrés contemplaient tour-à-tour
La terre notre exil, et le ciel son séjour.

Ah! si dans ces instans où l'âme fugitive
S'élance et veut briser le sein qui la captive,
Ce Dieu, du haut du ciel répondant à nos vœux,
D'un trait libérateur nous eût frappés tous deux!
Nos âmes d'un seul bond remontant vers leur source,
Ensemble auraient franchi les mondes dans leur course;

A travers l'infini, sur l'aile de l'amour,
Elles auraient monté comme un rayon du jour,
Et jusqu'à Dieu lui-même arrivant éperdues,
Se seraient dans son sein pour jamais confondues!
Ces voeux nous trompaient-ils? Au néant destinés,
Est-ce pour le néant que les êtres sont nés?
Partageant le destin du corps qui la recèle,
Dans la nuit du tombeau l'âme s'engloutit-elle?
Tombe-t-elle en poussière? ou, prête à s'envoler
Comme un son qui n'est plus, va-t-elle s'exhaler?
Après un vain soupir, après l'adieu suprême
De tout ce qui t'aimait, n'est-il plus rien qui t'aime?...
Ah! sur ce grand secret n'interroge que toi!
Vois mourir ce qui t'aime, Elvire, et réponds-moi!

LE VALLON.

Mon cœur, lassé de tout, même de l'espérance,
N'ira plus de ses vœux importuner le sort;
Prêtez-moi seulemet, vallons de mon enfance,
Un asile d'un jour pour attendre la mort.

Voici l'étroit sentier de l'obscure vallée:
Du flanc de ces côteaux pendent des bois épais
Qui, courbant sur mon front leur ombre entremêlée,
Me couvrent tout entier de silence et de paix.

Là, deux ruisseaux cachés sous des ponts de verdure,
Tracent en serpentant les contours du vallon;
Ils mêlent un moment leur onde et leur murmure,
Et non loin de leur source ils se perdent sans nom.

La source de mes jours comme eux s'est écoulée;
Elle a passé sans bruit, sans nom et sans retour:
Mais leur onde est limpide, et mon ame troublée
N'aura pas réfléchi les clartés d'un beau jour.

La fraîcheur de leurs lits, l'ombre qui les couronne,
M'enchaînent tout le jour sur les bords des ruisseaux;
Comme un enfant bercé par un chant monotone,
Mon âme s'assoupit au murmure des eaux.

Ah! c'est là qu'entouré d'un rempart de verdure,
D'un horizon borné qui suffit à mes yeux,
J'aime à fixer mes pas, et, seul dans la nature,
A n'entendre que l'onde, à ne voir que les cieux.

J'ai trop vu, trop senti, trop aimé dans ma vie;
Je viens chercher vivant le calme du Léthé:
Beaux lieux, soyez pour moi ces bords où l'on oublie;
L'oubli seul désormais est ma félicité.

Mon cœur est en repos, mon âme est en silence!
Le bruit lointain du monde expire en arrivant,
Comme un son éloigné qu'affaiblit la distance,
A l'oreille incertaine apporté par le vent.

D'ici je vois la vie, à travers un nuage,
S'évanouir pour moi dans l'ombre du passé;
L'amour seul est resté: comme une grande image
Survit seule au réveil dans un songe effacé.
Repose-toi, mon âme, en ce dernier asile,
Ainsi qu'un voyageur qui, le cœur plein d'espoir,

S'assied avant d'entrer aux portes de la ville,
Et respire un moment l'air embaumé du soir.

Comme lui, de nos pieds secouons la poussière;
L'homme par ce chemin ne repasse jamais;
Comme lui, respirons au bout de la carrière
Ce calme avant-coureur de l'éternelle paix.

Tes jours, sombres et courts comme des jours d'automne,
Déclinent comme l'ombre au penchant des côteaux;
L'amitié te trahit, la pitié t'abandonne,
Et, seule, tu descends le sentier des tombeaux.

Mais la nature est là qui t'invite et qui t'aime;
Plonge-toi dans son sein qu'elle t'ouvre toujours:
Quand tout change pour toi, la nature est la même,
Et le même soleil se lève sur tes jours.

De lumière et d'ombrage elle t'entoure encore:
Détache ton amour des faux biens que tu perds;
Adore ici l'écho qu'adorait Pythagore,
Prête avec lui l'oreille aux célestes concerts.

Suis le jour dans le ciel, suis l'ombre sur la terre;
Dans les plaines de l'air vole avec l'aquilon;
Avec les doux rayons de l'astre du mystère
Glise à travers les bois dans l'ombre du vallon.

Dieu, pour le concevoir, a fait l'intelligence;
Sous la nature enfin découvre son auteur!
Une voix à l'esprit parle dans son silence:
Qui n'a pas entendu cette voix dans son cœur?

LE DÉSESPOIR

Lorsque du Créateur la parole féconde,
Dans une heure fatale, eut enfanté le monde
Des germes du chaos,
De son œuvre imparfaite il détourna sa face,
Et d'un pied dédaigneux le lançant dans l'espace,
Rentra dans son repos.

Va, dit-il, je te livre à ta propre misère;
Trop indigne à mes yeux d'amour ou de colère,
Tu n'es rien devant moi:
Roule au gré du hasard dans les déserts du vide;
Qu'à jamais loin de moi le destin soit ton guide,
Et le malheur ton roi.

Il dit. — Comme un vautour qui plonge sur sa proie,
Le malheur, à ces mots, poussse, en signe de joie,
Un long gémissement;
Et, pressant l'univers dans sa serre cruelle,
Embrasse pour jamais de sa rage éternelle
L'éternel aliment.

Le mal dès-lors régna dans son immense empire;
Dès lors tout ce qui pense et tout ce qui respire
Commença de souffrir;
Et la terre, et le ciel, et l'âme, et la matière,
Tout gémit; et la voix de la nature entière
Ne fut qu'un long soupir.

Levez donc vos regards vers les célestes plaines,
Cherchez Dieu dans son œuvre, invoquez dans vos peines
Ce grand consolateur;
Malheureux! sa bonté de son œuvre est absente;
Vous cherchez votre appui? l'univers vous présente
Votre persécuteur.

De quel nom te nommer, ô fatale puissance?
Qu'on t'appelle destin, nature, providence,
Inconcevable loi;
Qu'on tremble sous ta main, ou bien qu'on la blasphème,
Soumis ou révolté, qu'on te craigne ou qu'on t'aime,
Toujours, c'est toujours toi!

Hélas! ainsi que vous j'invoquai l'espérance!
Mon esprit abusé but avec complaisance

Son philtre empoisonneur :
C'est elle qui, poussant nos pas dans les abîmes,
De festons et de fleurs couronne les victimes
Qu'elle livre au malheur.

Si du moins au hasard il décimait les hommes,
Ou si sa main tombait sur tous tant que nous
sommes
Avec d'égales lois :

Mais les siècles ont vu les âmes magnanimes,
La beauté, le génie ou les vertus sublimes
Victimes de son choix.

Tel, quand des dieux de sang voulaient en sacri-
fices,
Des troupeaux innocens les sanglantes prémices,
Dans leurs temples cuels,
De cent taureaux choisis on formait l'hécatombe,
Et l'agneau sans souillure, ou la blanche co-
lombe
Engraissaient leurs autels.

Créateur, Tout-Puissant, Principe de tout être !
Toi pour qui le possible existe avant de naître !
Roi de l'immensité !
Tu pouvais cependant, au gré de ton envie,
Puiser pour tes enfans le bonheur et la vie
Dans ton éternité !

Sans t'épuiser jamais, sur toute la nature
Tu pouvais à longs flots répandre sans mesure
Un bonheur absolu.
L'espace, le pouvoir, le tems, rien ne te coûte.
Ah! ma raison frémit; tu le pouvais sans doute,
Tu ne l'as pas voulu.

Quel crime avons-nous fait pour mériter de naître?
L'insensible néant t'a-t-il demandé l'être,
Ou l'a-t-il accepté?
Sommes-nous, ô hasard! l'œuvre de tes caprices?
Ou plutôt, Dieu cruel, fallait-il nos supplices
Pour ta félicité?

Montez donc vers le ciel, montez, encens qu'il aime,
Soupirs, gémissemens, larmes, sanglots, blasphème,
Plaisirs concerts divins!
Cris du sang, voix des morts, plaintes inextinguibles,
Montez, allez frapper les voûtes insensibles
Du palais des destins!

Terre élève ta voix; cieux, répondez; abîmes,
Noirs séjours où la mort entasse ses victimes,
Ne formez qu'un soupir!
Qu'une plainte éternelle accuse la nature,
Et que la douleur donne à toute créature
Une voix pour gémir!

Du jour où la nature, au néant arrachée,
S'échappa de tes mains comme une œuvre ébauchée,
Qu'as-tu vu cependant?
Aux désordres du mal la matière asservie,
Toute chair gémissant, hélas! et toute vie
Jalouse du néant!

Des élémens rivaux les luttes intestines,
Le tems qui flétrit tout, assis sur les ruines
Qu'entassèrent ses mains,
Attendant sur le seuil tes œuvres éphémères,
Et la mort étouffant dès le sein de leurs mères
Les germes des humains!

La vertu succombant sous l'audace impunie,
L'imposture en honneur, la vérité bannie;
L'errante liberté
Aux dieux vivans du monde offerte en sacrifice,
Et la force, partout, fondant de l'injustice
Le règne illimité!

La valeur, sans les dieux, décidant des batailles!
Un Caton libre encore déchirant ses entrailles
Sur la foi de Platon!
Un Brutus qui, mourant pour la vertu qu'il aime,
Doute au dernier moment de cette vertu même,
Et dit: Tu n'es qu'un nom!...

La fortune toujours du parti des grands crimes
Les forfaits couronnés devenus légitimes!
La gloire au prix du sang!
Les enfans héritant l'iniquité des pères!
Et le siècle qui meurt racontant ses misères
Au siècle renaissant!

Hé quoi! tant de tourmens, de forfaits, de supplices,
N'ont-ils pas fait fumer d'assez de sacrifices
Tes lugubres autels?
Ce soleil, vieux témoin des malheurs de la terre,
Ne fera-t-il pas naître un seul jour qui n'éclaire
L'angoisse des mortels?

Héritiers des douleurs, victimes de la vie,
Non, non, n'espérez pas que sa rage assouvie
Endorme le malheur
Jusqu'à ce que la mort, ouvrant son aile immense,
Engloutisse à jamais dans l'éternel silence
L'éternelle douleur!

LA PROVIDENCE A L'HOMME.

Quoi! le fils du néant a maudit l'existence!
Quoi! tu peux m'accuser de mes propres bienfaits;
Tu peux fermer tes yeux à la magnificence
Des dons que je t'ai faits!

Tu n'étais pas encor, créature insensée,
Déjà de ton bonheur j'enfantais le dessein;
Déjà, comme son fruit, l'éternelle pensée
Te portait dans son sein.

Oui, ton être futur vivait dans ma mémoire,
Je préparais les tems selon ma volonté.
Enfin ce jour parut; je dis: Nais pour ma gloire
Et ta félicité!

Tu naquis; ma tendresse, invisible et présente,
Ne livra pas mon œuvre aux chances du hasard:
J'échauffai de tes sens la sève languissante
Des feux de mon regard.

D'un lait mystérieux je remplis la mamelle ;
Tu t'enivras sans peine à ces sources d'amour.
J'affermis les ressorts, j'arrondis la prunelle
Où se peignit le jour.

Ton âme, quelque tems par les sens éclipsée,
Comme tes yeux au jour, s'ouvrit à la raison :
Tu pensas ; la parole acheva ta pensée :
Et j'y gravai mon nom.

En quel éclatant caractère
Ce grand nom s'offrit à tes yeux !
Tu vis ma bonté sur la terre,
Tu lus ma grandeur dans les cieux
L'ordre était mon intelligence ;
La nature, ma providence ;
L'espace, mon immensité !
Et de mon être, ombre altérée,
Le tems te peignit ma durée,
Et le destin, ma volonté !

Tu m'adoras dans ma puissance,
Tu me bénis dans ton bonheur,
Et tu marchas en ma présence
Dans la simplicité du cœur ;
Mais aujourd'hui que l'infortune
A couvert d'une ombre importune

Ces vives clartés du réveil,
Ta voix m'interroge et me blâme,
Le nuage couvre ton âme,
Et tu ne crois plus au soleil.

„Non, tu n'es plus qu'un grand problème
„Que le sort offre à la raison;
„Si ce monde était ton emblème
„Ce monde serait juste et bon.“
Arrête, orgueilleuse pensée;
A la loi que je t'ai tracée
Tu prétends comparer ma loi?
Connais leur différence auguste:
Tu n'as qu'un jour pour être juste,
J'ai l'éternité devant moi!

Quand les voiles de ma sagesse
A tes yeux seront abattus,
Ces maux, dont gémit ta faiblesse,
Seront transformés en vertus.
De ces obscurités cessantes
Tu verras sortir triomphantes
Ma justice et ta liberté;
C'est la flamme qui purifie
Le creuset divin où la vie
Se change en immortalité!

Mais ton coeur endurci doute et murmure encore:
Ce jour ne suffit pas à tes yeux révoltés,

Et dans la nuit des sens tu voudrais voir éclore
De l'éternelle aurore
Les célestes clartés!

Attends; ce demi-jour, mêlé d'une ombre obscure,
Suffit pour te guider en ce terrestre lieu:
Regarde qui je suis, et marche sans murmure,
Comme fait la nature
Sur la foi de son Dieu.

La terre ne sait pas la loi qui la féconde:
L'océan, refoulé sous mon bras tout-puissant,
Sait-il comment au gré du nocturne croissant
De sa prison profonde
La mer vomit son onde,
Et des bords qu'elle inonde
Recule en mugissant?

Ce soleil éclatant, ombre de ma lumière,
Sait-il où le conduit le signe de ma main?
S'est-il tracé soi-même un glorieux chemin?
Au bout de sa carrière,
Quand j'éteins sa lumière,
Promet-il à la terre
Le soleil de demain?

Cependant tout subsiste et marche en assurance.
Ma voix chaque matin réveille l'univers!
J'appelle le soleil du fond de ses déserts:

Franchissant la distance,
Il monte en ma présence,
Me répond, et s'élance
Sur le trône des airs!

Et toi, dont mon souffle est la vie;
Toi, sur qui mes yeux sont ouverts,
Peux-tu craindre que je t'oublie,
Homme, roi de cet univers?
Crois-tu que ma vertu sommeille?
Non, mon regard immense veille
Sur tous les mondes à la fois!
La mer qui fuit à ma parole,
Ou la poussière qui s'envole,
Suivent et comprennent mes lois.

Marche au flambeau de l'espérance
Jusque dans l'ombre du trépas,
Assuré que ma providence
Ne tend point de piège à tes pas.
Chaque aurore la justifie,
L'univers entier s'y confie,
Et l'homme seul en a douté!
Mais ma vengeance paternelle
Confondra ce doute infidèle
Dans l'abîme de ma bonté.

SOUVENIR.

En vain le jour succède au jour,
Ils glissent sans laisser de trace;
Dans mon âme rien ne t'efface,
O dernier songe de l'amour!

Je vois mes rapides années
S'accumuler derrière moi,
Comme le chêne autour de soi
Voit tomber ses feuilles fanées.

Mon front est blanchi par le tems;
Mon sang refroidi coule à peine,
Semblable à cette onde qu'enchaîne
Le souffle glacé des autans.

Mais ta jeune et brillante image,
Que le regret vient embellir,
Dans mon sein ne saurait vieillir:
Comme l'âme, elle n'a point d'âge.

Non, tu n'as pas quitté mes yeux;
Et quand mon regard solitaire
Cessa de te voir sur la terre,
Soudain je te vis dans les cieux.

Là, tu m'apparais telle encore
Que tu fus à ce dernier jour,
Quand vers ton céleste séjour
Tu t'envolas avec l'aurore.

Ta pure et touchante beauté
Dans les cieux même t'a suivie;
Tes yeux, où s'éteignait la vie,
Rayonnent d'immortalité!

Du zéphir l'amoureuse haleine
Soulève encor tes longs cheveux;
Sur ton sein leurs flots onduleux
Retombent en tresses d'ébène.

L'ombre de ce voile incertain
Adoucit encor ton image,
Comme l'aube qui se dégage
Des derniers voiles du matin.

Du soleil la céleste flamme
Avec les jours revient et fuit;
Mais mon amour n'a pas de nuit,
Et tu luis toujours sur mon âme.

C'est toi que j'entends, que je vois:
Dans le désert, dans le nuage,
L'onde réfléchit ton image;
Le zéphir m'apporte ta voix.

Tandis que la terre sommeille,
Si j'entends le vent soupirer,
Je crois t'entendre murmurer
Des mots sacrés à mon oreille.

Si j'admire ces feux épars
Qui des nuits parsèment le voile,
Je crois te voir dans chaque étoile
Qui plaît le plus à mes regards.

Et si le souffle du zéphire
M'enivre du parfum des fleurs,
Dans ses plus suaves odeurs
C'est ton souffle que je respire.

C'est ta main qui sèche mes pleurs,
Quand je vais, triste et solitaire,
Répandre en secret ma prière
Près des autels consolateurs.

Quand je dors, tu veilles dans l'ombre.
Tes ailes reposent sur moi;
Tous mes songes viennent de toi,
Doux comme le regard d'une ombre.

Pendant mon sommeil, si ta main
De mes jours déliait la trame,
Céleste moitié de mon âme,
J'irais m'éveiller dans ton sein;

Comme deux rayons de l'aurore,
Comme deux soupirs confondus,
Nos deux âmes ne forment plus
Qu'une âme, et je soupire encore!

ODE.

Delicta majorum immeritus lues.
HORAT., od. VI, liv. III.

PEUPLE! des crimes de tes pères
Le Ciel punissant tes enfans,
De châtimens héréditaires
Accablera leurs descendans!
Jusqu'à çe qu'une main propice
Relève l'auguste édifice
Par qui la terre touche au cieux,
Et que le zèle et la prière
Dissipent l'indigne poussière
Qui couvre l'image des dieux!

Sortez de vos débris antiques,
Temples que pleurait Israël;
Relevez-vous, sacrés portiques;
Lévites, montez à l'autel!
Aux sons des harpes de Solime,
Que la renaissante victime

S'immole sous vos chastes mains!
Et qu'avec les pleurs de la terre
Son sang éloigne le tonnerre
Qui gronde encor sur les humains!

Plein d'une superbe folie,
Ce peuple au front audacieux
S'est dit un jour: „Dieu m'humilie,
Soyons à nous-mêmes nos dieux!
Notre intelligence sublime.
A sondé le ciel et l'abîme
Pour y chercher ce grand esprit!
Mais ni dans les flancs de la terre,
Mais ni dans les feux de la sphère,
Son nom pour nous ne fut écrit!

„Déjà nous enseignons au monde
A briser le sceptre des rois;
Déjà notre audace profonde
Se rit du joug usé des lois.
Secouez, malheureux esclaves,
Secouez d'indignes entraves,
Rentrez dans votre liberté!
Mortel! du jour où tu respires,
Ta loi, c'est ce que tu désires;
Ton devoir, c'est la volupté!

„Ta pensée a franchi l'espace,

Tes calculs précèdent le tems,

La foudre cede à ton audace,
Les cieux roulent tes chars flottans;
Comme un feu que tout alimente
Ta raison, sans cesse croissante,
S'étendra sur l'immensité!
Et ta puissance, qu'elle assure,
N'aura de terme et de mesure
Que l'espace et l'éternité!

„Heureux nos fils! heureux cet âge
Qui, fécondé par nos leçons,
Viendra recueillir l'héritage
Des dogmes que nous lui laissons!
Pourquoi les jalouses années
Bornent-elles nos destinées
A de si rapides instans?
O loi trop injuste et trop dure!
Pour triompher de la nature
Que nous a-t-il manqué? le tems."

Eh bien! le tems sur vos poussières
A peine encore a fait un pas!
Sortez, ô mânes de nos pères,
Sortez de la nuit du trépas!
Venez contempler votre ouvrage!
Venez partager de cet âge
La gloire et la félicité!

O race en promesses féconde,

Paraissez ! bienfaiteurs du monde,
Voilà votre postérité !

Que vois-je ? ils détournent la vue,
Et se cachant sous leurs lambeaux,
Leur foule, de honte éperdue,
Fuit et rentre dans les tombeaux !
Non, non, restez, ombres coupables ;
Auteurs de nos jours déplorables,
Restez ! ce supplice est trop doux !
Le Ciel, trop lent à vous poursuivre,
Devait vous condamner à vivre
Dans le siècle enfanté par vous !

Où sont-ils ces jours où la France,
A la tête des nations,
Se levait comme un astre immense
Inondant tout de ses rayons ?
Parmi nos siècles, siècle unique,
De quel cortège magnifique
La gloire composait ta cour !
Semblable au dieu qui nous éclaire,
Ta grandeur étonnait la terre,
Dont tes clartés étaient l'amour !

Toujours les siècles du génie
Sont donc les siècles des vertus !
Toujours les dieux de l'harmonie
Pour les héros sont descendus !

Près du trône qui les inspire,
Voyez-les déposer la lyre
Dans de pures et chastes mains,
Et les Racine et les Turenne
Enchainer les Grâces d'Athène
Au char triomphant des Romains!

Mais, ô déclin! quel souffle avide
De notre âge a séché leurs fleurs?
Eh quoi! le lourd compas d'Euclide
Etouffe nos arts enchanteurs!
Élans de l'âme et du génie!
Des calculs la froide manie
Chez nos pères vous remplaça;
Ils posèrent sur la nature
Le doigt glacé qui la mesure,
Et la nature se glaça!

Et toi, prêtresse de la terre,
Vierge du Pinde ou de Sion!
Tu fuis ce globe de matière,
Privé de ton dernier rayon!
Ton souffle divin se retire
De ces cœurs flétris que la lyre
N'émeut plus de ses sous touchans!
Et pour son Dieu qui le contemple,
Sans toi l'univers est un temple
Qui n'a plus ni parfums ni chants!

Pleurons donc, enfans de nos pères!
Pleurons! de deuil couvrons nos fronts!
Lavons dans nos larmes amères
Tant d'irréparables affronts!
Comme les fils d'Héliodore,
Rasemblons du soir à l'aurore
Les débris du temple abattu!
Et sous ces cendres criminelles
Cherchons encor les étincelles
Du génie et de la vertu!

L'ENTHOUSIASME.

Ainsi, quand l'aigle du tonnerre
Enlevait Ganymède aux cieux,
L'enfant, s'attachant à la terre,
Luttait contre l'oiseau des dieux;
Mais entre ses serres rapides
L'aigle pressant ses flancs timides,
L'arrachait aux champs paternels;
Et, sourd à la voix qui l'implore,
Il le jetait, tremblant encore,
Jusques aux pieds des Immortels.

Ainsi, quand tu fonds sur mon âme,
Enthousiasme, aigle vainqueur,
Au bruit de tes ailes de flamme
Je frémis d'une sainte horreur;
Je me débats sous ta puissance,
Je fuis, je crains que ta présence
N'anéantisse un cœur mortel,
Comme un feu que la foudre allume,
Qui ne s'éteint plus, et consume
Le bûcher, le temple et l'autel,

Mais à l'essor de la pensée
L'instinct des sens s'oppose en vain;
Sous le dieu, mon âme oppressée
Bondit, s'élance, et bat mon sein.
La foudre en mes veines circule :
Étonné du feu qui me brûle,
Je l'irrite en le combattant,
Et la lave de mon génie
Déborde en torrens d'harmonie,
Et me consume en s'échappant.

Muse, contemple ta victime!
Ce n'est plus ce front inspiré,
Ce n'est plus ce regard sublime
Qui lançait un rayon sacré:
Sous ta dévorante influence,
A peine un reste d'existence
A ma jeunesse est échappé.
Mon front que la pâleur efface,
Ne conserve plus que la trace
De la foudre qui m'a frappé.

Heureux le poëte insensible
Son luth n'est point baigné de pleurs,
Son enthousiasme paisible
N'a point ces tragiques fureurs.
De sa veine féconde et pure
Coulent, avec nombre et mesure,

Des ruisseaux de lait et de miel;
Et ce pusillanime Icare,
Trahi par l'aile de Pindare,
Ne retombe jamais du ciel.

Mais nous, pour embraser les âmes,
Il faut brûler, il faut ravir
Au ciel jaloux ses triples flammes,
Pour tout peindre, il faut tout sentir.
Foyers brûlans de la lumière,
Nos cœurs, de la nature entière
Doivent concentrer les rayons;
Et l'on accuse notre vie!
Mais ce flambeau qu'on nous envie
S'allume au feu des passions,

Non, jamais un sein pacifique
N'enfanta ces divins élans,
Ni ce désordre sympathique
Qui soumet le monde à nos chants.
Non, non, quand l'Apollon d'Homère,
Pour lancer ses traits sur la terre,
Descendait des sommets d'Eryx,
Volant aux rives infernales
Il trempait ses armes fatales
Dans les eaux bouillantes du Styx.

Descendez de l'auguste cime
Qu'indigne de lâches transports!

Ce n'est que d'un luth magnanime
Que partent les divins accords.
Le cœur des enfans de la lyre
Ressemble au marbre qui soupire
Sur le sépulcre de Memnon;
Pour lui donner la voix et l'âme,
Il faut que de sa chaste flamme
L'œil du jour lui lance un rayon.

Et tu veux qu'éveillant encore
Des feux sous la cendre couverts,
Mon reste d'âme s'évapore
En accens perdus dans les airs!
La gloire est le rêve d'une ombre;
Elle a trop retranché le nombre
Des jours qu'elle devait charmer.
Tu veux que je lui sacrifie
Ce dernier souffle de ma vie;
Je veux le garder pour aimer.

LA RETRAITE.

A M. DE C.***.

Aux bords de ton lac enchanté
Loin des sots préjugés que l'erreur déifie,
Couvert du bouclier de ta philosophie,
Le tems n'emporte rien de ta félicité;
Ton matin fut brillant; et ma jeunesse envie
L'azur calme et serein du beau soir de ta vie,

Ce qu'on appelle nos beaux jours
N'est qu'un éclair brillant dans une nuit d'orage,
Et rien, excepté nos amours,
N'y mérite un regret du sage.
Mais, que dis-je? on aime à tout âge:
Ce feu durable et doux, dans l'âme renfermé,
Donne plus de châleur en jetant moins de flamme;
C'est le souffle divin dont tout l'homme est formé,
Il ne s'éteint qu'avec son âme.

Etendre son esprit, resserrer ses désirs,
C'est-là ce grand secret ignoré du vulgaire:

Tu le connais, ami; cet heureux coin de terre
Renferme tes amours, tes goûts et tes plaisirs;
Tes vœux ne passent point ton champêtre domaine,
Mais ton esprit plus vaste étend son horizon,
Et du monde embrassant la scène,
Le flambeau de l'étude éclaire ta raison.

Tu vois qu'aux bords du Tibre, et du Nil et du Gange,
En tous lieux, en tous tems, sous des masques divers,
L'homme partout est l'homme, et qu'en cet univers
Dans un ordre éternel tout passe, et rien ne change;
Tu vois les nations s'éclipser tour-à-tour
Comme les astres dans l'espace,
De mains en mains le sceptre passe,
Chaque peuple a son siècle, et chaque homme a son jour.

Sujets à cette loi suprême
Empire, gloire, liberté,
Tout est par le tems emporté;
Le tems emporta les dieux même
De la crédule antiquité,
Et ce que des mortels dans leur orgueil extrême
Osaient nommer la vérité!

Au milieu de ce grand nuage,
Réponds-moi : que fera le sage
Toujours entre le doute et l'erreur combattu?
Content du peu de jours qu'il saisit au passage,
Il se hâte d'en faire usage
Pour le bonheur et la vertu.

J'ai vu ce sage heureux; dans ses belles demeures
J'ai goûté l'hospitalité :
A l'ombre du jardin que ses mains ont planté,
Aux doux sons de sa lyre il endormait les heures
En chantant sa félicité.

Soyez touché, grand Dieu, de sa reconnaissance.
Il ne vous lassa point d'un inutile vœu;
Gardez-lui seulement sa rustique opulence,
Donnez tout à celui qui vous demande peu.

Des doux objets de sa tendresse
Qu'à son riant foyer toujours environné,
Sa femme et ses enfans couronnent sa vieillesse,
Comme de ses fruits mûrs un arbre est couronné.
Que sous l'or des épis ses collines jaunissent;
Qu'au pied de son rocher son lac soit toujours pur;
Que de ses beaux jasmins les ombres s'épaississent;
Que son soleil soit doux, que son ciel soit d'azur,
Et que pour l'étranger toujours ses vins mûrissent.

Pour moi, loin de ce port de la félicité,
Hélas! par la jeunesse et l'espoir emporté,
Je vais tenter encore et les flots et l'orage;
Mais ballotté par l'onde et fatigué du vent,
 Au pied de ton rocher sauvage
 Ami, je reviendrai souvent,
Rattacher, vers le soir, ma barque à ton rivage.

LE LAC.

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour?

O lac! l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir!

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes;
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés;
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il? nous voguions en silence;
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux.

Tout-à-coup des accens inconnus à la terre
Du rivage charmé frappèrent les échos:
Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère
Laissa tomber ces mots:

„O tems! suspends ton vol; et vous, heures propices!
„Suspendez votre cours:
„Laissez-nous savourer les rapides délices
„Des plus beaux de nos jours!

„Assez de malheureux ici-bas vous implorent,
„Coulez, coulez pour eux;
„Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent;
„Oubliez les heureux.

„Mais je demande en vain quelques momens encore,
„Le tems m'échappe et fuit;
„Je dis à cette nuit: Sois plus lente! et l'aurore
„Va dissiper la nuit.

„Aimons donc, aimons donc! de l'heure fugitive,
„Hâtons-nous, jouissons!
„L'homme n'a point de port, le tems n'a point de rive;
„Il coule, et nous passons!"

Tems jaloux, se peut-il que ces momens d'ivresse,
Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,
S'envolent loin de nous de la même vitesse
Que les jours du malheur?

Eh quoi! n'en pourrons-nous fixer au moins la trace!
Quoi! passés pour jamais! quoi! tout entiers perdus
Ce tems qui les donna, ce tems qui les efface,
Ne nous les rendra plus!

Éternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez?
Parlez: nous rendrez-vous ces extases sublimes
Que vous nous ravissez?

O lac! rochers muets! grottes! forêt obscure!
Vous, que le tems épargne ou qu'il peut rajeunir
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir!

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages
Beau lac, et dans l'aspect de tes rians coteaux,
Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvage.
Qui pendent sur tes eaux.

Qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe,
Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés
Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface
De ses molles clartés.

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit, ou l'on respire
Tout dise; ils ont aimé!

LA GLOIRE.

A UN POETE EXILÉ.

Généreux favoris des filles de mémoire,
Deux sentiers différens devant vous vont s'ouvrir:
L'un conduit au bonheur, l'autre mène à la gloire;
Mortels, il faut choisir.

Ton sort, ô Manoel! suivit la loi commune;
La muse t'enivra de précoces faveurs;
Tes jours furent tissus de gloire et d'infortune,
Et tu verses des pleurs!

Rougis plutôt, rougis d'euvier au vulgaire,
Le stérile repos dont son cœur et jaloux:
Les dieux ont fait pour lui tous les biens de la terre,
Mais la lyre est à nous.

Les siècles sont à toi, le monde est ta patrie.
Quand nous ne sommes plus, notre ombre a des autels,
Où le juste avenir prépare à ton génie
Des honneurs immortels.

Ainsi l'aigle superbe au séjour du tonnerre
S'élance, et, soutenant son vol audacieux,
Semble dire aux mortels: Je suis né sur la terre,
Mais je vis dans les cieux.

Oui, la gloire t'attend; mais arrête, et contemple
A quel prix on pénètre en ces parvis sacrés;
Vois: l'infortune assise à la porte du temple,
En garde les degrés.

Ici, c'est ce vieillard que l'ingrate Ionie
A vu de mers en mers promener ses malheurs:
Aveugle, il mendiait au prix de son génie
Un pain mouillé de pleurs.

Là, le Tasse, brûlé d'une flamme fatale,
Expiant dans les fers sa gloire et son amour,
Quand il va recueillir la palme triomphale,
Descend au noir séjour.

Partout des malheureux, des proscrits, des victimes,
Luttant contre le sort ou contre les bourreaux;
On dirait que le ciel aux cœurs plus magnanimes
Mesure plus de maux.

Impose donc silence aux plaintes de ta lyre:
Des cœurs nés sans vertu l'infortune est l'écueil;
Mais toi, roi détrôné, que ton malheur t'inspire
Un généreux orgueil.

Que t'importe, après tout, que cet ordre barbare
T'enchaîne loin des bords qui furent ton berceau?
Que t'importe en quels lieux le destin te prépare
Un glorieux tombeau?

Ni l'exil, ni les fers de ces tyrans du Tage
N'enchaîneront ta gloire aux bords où tu mourras:
Lisbonne la réclame, et voilà l'héritage
Que tu lui laisseras!

Ceux qui l'ont méconnu pleureront le grand homme;
Athène à des proscrits ouvre son Panthéon;
Coriolan expire, et les enfans de Rome
Revendiquent son nom.

Aux rivages des morts avant que de descendre,
Ovide lève au ciel ses suppliantes mains:
Aux Sarmates grossiers il a légué sa cendre,
Et sa gloire aux Romains.

ODE.

LA NAISSANCE DU DUC DE BORDEAUX.

Versez du sang! frappez encore!
Plus vous retranchez ses rameaux,
Plus le tronc sacré voit éclore
Ses rejetons toujours nouveaux!
Est-ce un dieu qui trompe le crime?
Toujours d'une auguste victime
Le sang est fertile en vengeur!
Toujours, échappé d'Athalie
Quelque enfant que le fer oublie
Grandit à l'ombre du Seigneur!

Il est né l'enfant du miracle!
Héritier du sang d'un martyr,
Il est né d'un tardif oracle,
Il est né d'un dernier soupir!
Aux accens du bronze qui tonne
La France s'éveille et s'étonne
Du fruit que la mort a porté!

Jeux du sort! merveilles divines!
Ainsi fleurit sur des ruines
Un lis que l'orage a planté!

Il vient, quand les peuples, victimes
Du sommeil de leurs conducteurs,
Errent au penchant des abîmes
Comme des troupeaux sans pasteurs!
Entre un passé qui s'évapore,
Vers un avenir qu'il ignore,
L'homme nage dans un chaos!
Le doute égare sa boussole,
Le monde attend une parole,
La terre a besoin d'un héros!

Courage! c'est ainsi qu'ils naissent!
C'est ainsi que dans sa bonté
Un dieu les sème! Ils apparaissent
Sur des jours de stérilité!
Ainsi dans une sainte attente,
Quand des pasteurs la troupe errante
Parlait d'un Moïse nouveau,
De la nuit déchirant le voile
Une mystérieuse étoile
Le conduisit vers un berceau!

Sacré berceau! frêle espérance
Qu'une mère tient dans ses bras!
Déjà tu rassures la France,

Les miracles ne trompent pas!
Confiante dans son délire,
A ce berceau déjà ma lyre
Ouvre un avenir triomphant;
Et comme ces rois de l'Aurore,
Un instinct que mon âme ignore
Me fait adorer un enfant!

Comme l'orphelin de Pergame,
Il verra près de son berceau
Un roi, des princes, une femme,
Pleurer aussi sur un tombeau!
Bercé sur le sein de sa mère,
S'il vient à demander son père,
Il verra se baisser leurs yeux!
Et cette veuve inconsolée,
En lui cachant le mausolée,
Du doigt lui montrera les cieux!

Jeté sur le déclin des âges,
Il verra l'empire sans fin,
Sorti de glorieux orages,
Frémir encore de son déclin.
Mais son glaive aux champs de victoire
Nous rappellera la mémoire
Des destins promis à Clovis,
Tant que le tronçon d'une épée,
D'un rayon de gloire frappée,
Brillerait aux mains de ses fils!

Sourd aux leçons efféminées
Dont le siècle aime à les nourrir,
Il saura que les destinées
Font roi, pour régner ou mourir;
Que des vieux héros de sa race,
Le premier titre fut l'audace,
Et le premier trône un pavois;
Et qu'en vain l'humanité crie:
Le sang versé pour la patrie
Est toujours la pourpre des rois!

Tremblant à la voix de l'histoire,
Ce juge vivant des humains,
Français! il saura que la gloire
Tient deux flambeaux entre ses mains!
L'un, d'une sanglante lumière
Sillonne l'horrible carrière
Des peuples par le crime heureux;
Semblable aux torches des Furies
Que jadis les fameux impies
Sur leurs pas traînaient après eux!

L'autre, du sombre oubli des âges,
Tombeau des peuples et des rois,
Ne sauve que les siècles sages,
Et les légitimes exploits!
Ses clartés immenses et pures,
Traversant les races futures,

Vont s'unir au jour éternel;
Pareil à ces feux pacifiques,
O Vesta! que des mains pudiques
Entretenaient sur ton autel,

Il saura qu'aux jours où nous sommes,
Pour vieillir au trône des rois,
Il faut montrer aux yeux des hommes
Ses vertus auprès de ses droits;
Qu'assis à ce degré suprême,
Il faut s'y défendre soi-même,
Comme les dieux sur leurs autels;
Rappeler en tout leur image,
Et faire adorer le nuage
Qui les sépare des mortels!

Au pied du trône séculaire
Où s'assied un autre Nestor,
De la tempête populaire
Le flot calmé murmure encor!
Ce juste, que le ciel contemple,
Lui montrera par son exemple
Comment, sur les écueils jeté,
On relève sur le rivage,
Avec les débris du naufrage,
Un temple à l'immortalité!

Ainsi s'expliquaient sur ma lyre
Les destins présens à mes yeux;

Et tout secondait mon délire,
Et sur la terre, et dans les cieux!
Le doux regard de l'espérance
Éclairait le deuil de la France:
Comme, après une longue nuit,
Sortant d'un berceau de ténèbres,
L'aube efface les pas funébres
De l'ombre obscure qui s'enfuit.

LA PRIÈRE.

Le roi brillant du jour, se couchant dans sa gloire,
Descend avec lenteur de son char de victoire.
Le nuage éclatant qui le cache à nos yeux
Conserve en sillons d'or sa trace dans les cieux,
Et d'un reflet de pourpre inonde l'étendue.
Comme une lampe d'or, dans l'azur suspendue,
La lune se balance aux bords de l'horizon;
Ses rayons affaiblis dorment sur le gazon,
Et le voile des nuits sur les monts se déplie:
C'est l'heure où la nature, un moment recueillie,
Entre la nuit qui tombe et le jour qui s'enfuit,
S'élève au créateur du jour et de la nuit,
Et semble offrir à Dieu, dans son brillant langage,
De la création le magnifique hommage.
Voilà le sacrifice immense, universel!
L'univers est le temple, et la terre est l'autel;
Les cieux en sont le dôme; et ces astres sans nombre,
Ces feux demi voilés, pâle ornement de l'ombre,
Dans la voûte d'azur avec ordre semés,
Sont les sacrés flambeaux pour ce temple allumés.

Et ces nuages purs qu'un jour mourant colore,
Et qu'un souffle léger, du couchant à l'aurore,
Dans les plaines de l'air repliant mollement,
Roule en flocons de pourpre aux bords du firmament,
Sont les flots de l'encens qui monte et s'évapore
Jusqu'au trône du Dieu que la nature adore.

Mais ce temple est sans voix· Où sont les saints concerts?
D'où s'élèvera l'hymne au roi de l'univers?
Tout se tait; mon cœur seul parle dans ce silence.
La voix de l'univers, c'est mon intelligence.
Sur les rayons du soir, sur les ailes du vent,
Elle s'élève à Dieu comme un parfum vivant;
Et, donnant un langage à toute créature,
Prête pour l'adorer mon âme à la nature.
Seul, invoquant ici son regard paternel,
Je remplis le désert du nom de l'Éternel;
Et celui qui, du sein de sa gloire infinie,
Des sphères qu'il ordonne écoute l'harmonie,
Écoute aussi la voix de mon humble raison,
Qui contemple sa gloire et murmure son nom.

Salut, principe et fin de toi-même et du monde,
Toi qui rends d'un regard l'immensité féconde;
Ame de l'univers, Dieu, père, créateur,
Sous tous ces noms divers je crois en toi, Seigneur;

Et, sans avoir besoin d'entendre ta parole,
Je lis au front des cieux mon glorieux symbole.
L'étendue à mes yeux révèle ta grandeur,
La terre ta bonté, les astres ta splendeur.
Tu t'es produit toi-même en ton brillant ouvrage;
L'univers tout entier réfléchit ton image,
Et mon âme à son tour réfléchit l'univers.
Ma pensée, embrassant tes attributs divers,
Partout autour de toi te découvre et t'adore,
Se contemple soi-même et t'y découvre encore:
Ainsi l'astre du jour éclate dans les cieux,
Se réfléchit dans l'onde, et se peint à mes yeux.

C'est peu de croire en toi, bonté, beauté suprême;
Je te cherche partout, j'aspire à toi, je t'aime;
Mon âme est un rayon de lumière et d'amour
Qui, du foyer divin, détaché pour un jour,
De désirs dévorans loin de toi consumée,
Brûle de remonter à sa source enflammée.
Je respire, je sens, je pense, j'aime en toi.
Ce monde qui te cache est transparent pour moi;
C'est toi que je découvre au fond de la nature,
C'est toi que je bénis dans toute créature.
Pour m'approcher de toi j'ai fui dans ces déserts;
Là, quand l'aube, agitant son voile dans les airs,
Entr'ouvre l'horizon qu'un jour naissant colore,
Et sème sur les monts les perles de l'aurore,
Pour moi c'est ton regard, qui, du divin séjour,

S'entr'ouvre sur le monde et lui répand le jour;
Quand l'astre à son midi, suspendant sa carrière,
M'inonde de chaleur, de vie et de lumière,
Dans ses puissans rayons, qui raniment mes sens,
Seigneur, c'est ta vertu, ton souffle que je sens;
Et quand la nuit, guidant son cortège d'étoiles,
Sur le monde endormi jette ses sombres voiles,
Seul, au sein du désert et de l'obscurité,
Méditant de la nuit la douce majesté,
Enveloppé de calme, et d'ombre, et de silence,
Mon âme, de plus près, adore ta présence;
D'un jour intérieur je me sens éclairer,
Et j'entends une voix qui me dit d'espérer.

Oui, j'espère, Seigneur, en ta magnificence;
Partout, à plaines mains, prodiguant l'existence,
Tu n'auras pas borné le nombre de mes jours
A ces jours d'ici-bas, si troublés et si courts.
Je te vois en tous lieux conserver et produire;
Celui qui peut créer dédaigne de détruire.
Témoin de ta puissance, et sûr de ta bonté,
J'attends le jour sans fin de l'immortalité.
La mort m'entoure en vain de ses ombres funèbres,
Ma raison voit le jour à travers ses ténèbres,
C'est le dernier degré qui m'approche de toi,
C'est le voile qui tombe entre ta face et moi.

Hâte pour moi, Seigneur, ce moment que j'implore,
Ou, si dans tes secrets tu le retiens encore,

Entends du haut du ciel le cri de mes besoins;
L'atome et l'univers sont l'objet de tes soins,
Des dons de ta bonté soutiens mon indigence,
Nourris mon corps de pain, mon âme d'espérance,
Réchauffe d'un regard de tes yeux tout-puissans
Mon esprit éclipsé par l'ombre de mes sens;
Et comme le soleil aspire la rosée,
Dans ton sein, à jamais, absorbe ma pensée.

INVOCATION.

O toi qui m'apparus dans ce désert du monde,
Habitante du ciel, passagère en ces lieux!
O toi qui fis briller dans cette nuit profonde
Un rayon d'amour à mes yeux;

A mes yeux étonnés montre-toi tout entière;
Dis-moi quel est ton nom, ton pays, ton destin.
Ton berceau fut-il sur la terre?
Ou n'es-tu qu'un souffle divin?

Vas-tu revoir demain l'éternelle lumière?
Ou dans ce lieu d'exil, de deuil et de misère,
Dois-tu poursuivre encor ton pénible chemin?
Ah! quel que soit ton nom, ton destin, ta patrie,
Ou fille de la terre, ou du divin séjour,
Ah! laisse-moi, toute ma vie,
T'offrir mon culte ou mon amour.

Si tu dois, comme nous, achever ta carrière,
Sois mon appui, mon guide, et souffre qu'en tous lieux.

De tes pas adorés je baise la poussière.
Mais si tu prends ton vol, et si, loin de nos yeux,
Sœur des anges, bientôt tu remontes près d'eux,
Après m'avoir aimé quelques jours sur la terre.
Souviens-toi de moi dans les cieux.

LA FOI.

O néant! ô seul Dieu que je puisse comprendre!
Silencieux abîme où je vais redescendre,
Pourquoi laissas-tu l'homme échapper de ta main?
De quel sommeil profond je dormais dans ton sein!
Dans l'éternel oubli j'y dormirais encore;
Mes yeux n'auraient pas vu ce feaux jour que j'abhorre,
Et dans ta longue nuit mon paisible sommeil
N'aurait jamais connu ni songes ni réveil.

— Mais puisque je naquis, sans doute il fallait naître.
Si l'on m'eût consulté, j'aurai refusé l'être.
Vains regrets! le destin me condamnait au jour,
Et je viens! ô soleil! te maudire à mon tour.
— Cependant, il est vrai, cette première aurore,
Ce réveil incertain d'un être qui s'ignore,
Cet espace infini s'ouvrant devant ses yeux,
Ce long regard de l'homme interrogeant les cieux,
Ce vague enchantement, ces torrens d'espérance,
Éblouissent les yeux au seuil de l'existence.

Salut nouveau séjour où le tems m'a jeté!
Globe, témoin futur de ma félicité!
Salut, sacré flambeau qui nourris la nature!
Soleil, premier amour de toute créature!
Vastes cieux, qui cachez le Dieu qui vous a faits!
Terre, berceau de l'homme, admirable palais!
Homme, semblable à moi, mon compagnon, mon frère!
Toi, plus belle à mes yeux, à mon âme plus chère!
Salut, objets, témoins, instrumens du bonheur!
Remplissez vos destins, je vous apporte un cœur...

— Que ce rêve est brillant; mais hélas! c'est un rêve.
Il commençait alors; maintenant il s'achève.
La douleur lentement m'entr'ouvre le tombeau:
Salut, mon dernier jour! sois mon jour le plus beau!

J'ai vécu; j'ai passé ce désert de la vie,
Où toujours sous mes pas chaque fleur s'est flétrie;
Où toujours l'espérance, abusant ma raison,
Me montrait le bonheur dans un vague horizon;
Où du vent de la mort les brûlantes haleines
Sous mes lèvres toujours tarissaient les fontaines.
Qu'un autre, s'exhalant en regrets superflus,
Redemande au passé ses jours qui ne sont plus,
Pleure de son printems l'aurore évanouïe

Et consente à revivre une seconde vie:
Pour moi, quand le destin m'offrirait à mon choix
Le sceptre du génie ou le trône des rois,
La gloire, la beauté, les trésors, la sagesse,
Et joindrait à ces dons l'éternelle jeunesse,
J'en jure par la mort, dans un monde pareil,
Non, je ne voudrais pas rajeunir d'un soleil.
Je ne veux pas d'un monde où tout change, où tout passe;
Où, jusqu'au souvenir, tout s'use et tout s'efface;
Ou tout est fugitif. périssable, incertain;
Où le jour du bonheur n'a pas de lendemain.

— Combien de fois ainsi, trompé par l'existence.
De mon sein pour jamais j'ai banni l'espérance!
Combien de fois ainsi mon esprit abattu
A cru s'envelopper d'une froide vertu,
Et, rêvant de Zénon la trompeuse sagesse,
Sous un manteau stoïque a caché sa faiblesse!
Dans son indifférence un jour enseveli,
Pour trouver le repos, il invoquait l'oubli.
Vain repos! faux sommeil! — Tel qu'au pied des collines
Où Rome sort du sein de ses propres ruines,
L'œil voit dans ce chaos, confusément épars,
D'antiques monumens, de modernes remparts,
Des théâtres croulans, dont les frontons superbes

Dorment dans la poussière ou rampent sous les
herbes,
Les palais des héros par les ronces couverts,
Des dieux couchés au seuil de leurs temples déserts,
L'obélisque éternel ombrageant la chaumière,
La colonne portant une image étrangère,
L'herbe dans les forum, les fleurs dans les tombeaux,
Et ces vieux panthéons peuplés de dieux nouveaux;
Tandis que, s'élevant de distance en distance,
Un faible bruit de vie interrompt ce silence:
Telle est notre âme, après ces longs ébranlemens
Secouant la raison jusqu'en ses fondemens;
Le malheur n'en fait plus qu'une immense ruine,
Où comme un grand débris le désespoir domine!
De sentimens éteints silencieux chaos,
Élémens opposés, sans vie et sans repos,
Restes des passions par le tems effacées,
Combat désordonné de vœux et de pensées,
Souvenirs expirans, regrets, dégoûts, remord.
Si du moins ces débris nous attestaient sa mort!
Mais sous ce vaste deuil l'âme encore est vivante;
Ce feu sans aliment soi-même s'alimente;
Il renaît de sa cendre, et ce fatal flambeau
Craint de brûler encore au-delà du tombeau.

Ame! qui donc est-tu? flamme qui me dévore,

Dois-tu vivre après moi? dois-tu souffrir encore?
Hôte mystérieux, que vas-tu devenir?

Au grand flambeau du jour vas-tu te réunir?
Peut-être de ce feu tu n'es qu'une étincelle,
Qu'un rayon égaré, que cet astre rappelle.
Peut-être que, mourant lorsque l'homme est détruit,
Tu n'es qu'un suc plus pur que la terre a produit,
Une fange animée, un argile pensante...
Mais que vois-je? à ce mot, tu frémis d'épouvante;
Redoutant le néant, et lasse de souffrir,
Hélas! tu crains de vivre, et trembles de mourir.

— Qui te révèlera, redoutable mystère?
J'écoute en vain la voix des sages de la terre:
Le doute égare aussi ces sublimes esprits,
Et de la même argile ils ont été pétris.
Rassemblant les rayons de l'antique sagesse,
Socrate te cherchait aux beaux jours de la Grèce;
Platon à Sunium te cherchait après lui;
Deux mille ans sont passés, je te cherche aujourd'hui;
Deux mille ans passeront, et les enfans des hommes
S'agiteront encor dans la nuit où nous sommes.
La vérité rebelle échappe à nos regards,
Et Dieu seul réunit tous ses rayons épars.

— Ainsi, près de fermer mes yeux à la lumière,
Nul espoir ne viendra consoler ma paupière;
Mon âme aura passé, sans guide et sans flambeau,
De la nuit d'ici-bas dans la nuit du tombeau;
Et j'emporte au hasard, au monde où je m'élance,
Ma vertu sans espoir, mes maux sans récompense.

Réponds-moi, Dieu cruel! S'il est vrai que tu sois,
J'ai donc le droit fatal de maudire tes lois!
Après le poids du jour, du moins le mercenaire,
Le soir s'assied à l'ombre, et reçoit son salaire;
Et moi, quand je fléchis sous le fardeau du sort,
Quand mon jour est fini, mon salaire est la mort.

. . . .

. . . .

— Mais tandis qu'exhalant le doute et le blasphème,
Les yeux sur mon tombeau, je pleure sur moi-même,
La foi se réveillant, comme un doux souvenir,
Jette un rayon d'espoir sur mon pâle avenir,
Sous l'ombre de la mort me ranime et m'enflamme,
Et rend à mes vieux jours la jeunesse de l'âme.
Je remonte, aux lueurs de ce flambeau divin,
Du couchant de ma vie à son riant matin;
J'embrasse d'un regard la destinée humaine;
A mes yeux satisfaits tout s'ordonne et s'enchaîne;
Je lis dans l'avenir la raison du présent;
L'espoir ferme après moi les portes du néant,
Et, rouvrant l'horizon à mon âme ravie,
M'explique par la mort l'énigme de la vie.

Cette foi, qui m'attend au bord de mon tombeau,
Hélas! il m'en souvient, plana sur mon berceau,
De la terre promise immortel héritage,
Les pères à leurs fils l'ont transmis d'âge en âge.
Notre esprit la reçoit à son premier réveil,

Comme les dons d'en haut, la vie et le soleil;
Comme le lait de l'âme, en ouvrant la paupière,
Elle a coulé pour nous, des lèvres d'une mère;
Elle a pénétré l'homme en sa tendre saison;
Son flambeau dans les cœurs précéda la raison.
L'enfant, en essayant sa première parole,
Balbutie au berceau son sublime symbole,
Et, sous l'œil maternel germant à son insçu,
Il la sent dans son cœur croître avec la vertu,

Ah! si la vérité fut faite pour la terre,
Sans doute elle a reçu ce simple caractère;
Sans doute, dès l'enfance offerte à nos regards,
Dans l'esprit par les sens entrant de toutes parts.
Comme les purs rayons de la céleste flamme
Elle a dû dès l'aurore environner notre âme,
De l'esprit par l'amour descendre dans les cœurs.
S'unir au souvenir, se fondre dans les mœurs;
Ainsi qu'un grain fécond que l'hiver couvre encore,
Dans notre sein long-tems germer avant d'éclore,
Et, quand l'homme a passé son orageux été;
Donner son fruit divin pour l'immortalité,

Soleil mystérieux! flambeau d'une autre sphère.
Prête à mes yeux mourans ta mystique lumière!
Pars du sein du Très-Haut, rayon consolateur!
Astre vivifiant, lève-toi dans mon cœur!
Hélas! je n'ai que toi; dans mes heures funèbres,
Ma raison qui pâlit m'abandonne aux ténèbres;

Cette raison superbe, insuffisant flambeau,
S'éteint comme la vie aux portes du tombeau.
Viens donc la remplacer, ô céleste lumière!
Viens d'un jour sans nuage inonder ma paupière;
Tiens-moi lieu du soleil que je ne dois plus voir,
Et brille à l'horizon comme l'astre du soir.

LE GÉNIE.

A M. DE BONALD.

Impavidum ferient ruinæ.

Ainsi, quand parmi les tempêtes,
Au sommet brûlant du Sina,
Jadis le plus grand des prophètes
Gravait les tables de Juda!
Pendant cet entretien sublime,
Un nuage couvrait la cîme
Du mont inaccessible aux yeux,
Et, tremblant aux coups du tonnerre,
Juda, couché dans la poussière,
Vit ses lois descendre des cieux.

Ainsi des sophistes célèbres
Dissipant les fausses clartés,
Tu tires du sein des ténèbres
D'éblouissantes vérités.
Ce voile, qui des lois premières,
Couvrait les augustes mystères.

Se déchire et tombe à ta voix;
Et tu suis ta route assurée;
Jusqu'à cette source sacrée
Où le monde a puisé ses lois.

Assis sur la base immuable
De l'éternelle vérité,
Tu vois d'un œil inaltérable
Les phases de l'humanité.
Secoués de leurs gonds antiques,
Les empires, les républiques,
S'écroulent en débris épars;
Tu ris des terreurs où nous sommes:
Partout où nous voyons les hommes,
Un dieu se montre à tes regards!

En vain par quelque faux système
Un système faux est détruit;
Par le désordre à l'ordre même
L'univers moral est conduit.
Et comme autour d'un astre unique,
La terre, dans sa route oblique,
Décrit sa route dans les airs;
Ainsi, par une loi plus belle,
Ainsi, la justice éternelle
Est le pivot de l'univers!

Mais quoi! tandis que le génie
Te ravit si loin de nos yeux,

Les lâches clameurs de l'envie
Te suivent jusque dans les cieux!
Crois-moi, dédaigne d'en descendre,
Ne t'abaisses pas pour entendre
Ces bourdonnemens détracteurs.
Poursuis ta sublime carrière,
Poursuis; le mépris du vulgaire
Est l'apanage des grands cœurs.

Objet de ses amours frivoles,
Ne l'as tu pas vu tour-à-tour
Se forger de frêles idoles
Qu'il adore et brise en un jour?
N'as-tu pas vu son inconstance,
De l'héréditaire croyance
Éteindre les sacrés flambeaux?
Brûler ce qu'adoraient ses pères,
Et donner le nom de lumières
A l'épaisse nuit des tombeaux?

Secouant ses antiques rênes,
Mais par d'autres tyrans flatté,
Tout meurtri du poids de ses chaînes,
L'entends-tu crier: Liberté!
Dans ses sacrilèges caprices,
Le vois-tu donnant à ses vices
Les noms de toutes les vertus;
Traîner Socrate aux gémonies,

Pour faire, en des temples impies,
L'apothéose d'Anitus?

Si, pour caresser sa faiblesse,
Sous tes pinceaux adulateurs
Tu parais du nom de sagesse
Les leçons de ses corrupteurs,
Tu verrais ses mains avilies,
Arrachant des palmes flétries
De quelque front déshonoré,
Les répandre sur ton passage,
Et, changeant la gloire en outrage,
T'offrir un triomphe abhorré!

Mais, loin d'abandonner la lice
Où ta jeunesse a combattu,
Tu sais que l'estime du vice
Est un outrage à la vertu!
Tu t'honores de tant de haine,
Tu plains ces faibles cœurs qu'entraîne
Le cours de leur siècle égaré;
Et seul, contre le flot rapide,
Tu marches d'un pas intrépide
Au but que la gloire a montré!

Tel un torrent, fils de l'orage,
En roulant du sommet des monts,
S'il rencontre sur son passage
Un chêne, l'orgueil des vallons,

Il s'irrite, il écume, il gronde,
Il presse des plis de son onde
L'arbre vainement menacé:
Mais, debout, parmi les ruines,
Le chêne aux profondes racines
Demeure, et le fleuve a passé!

Toi donc, des mépris de ton âge
Sans être jamais rebuté,
Retrempe ton mâle courage
Dans les flots de l'adversité!
Pour cette lutte qui s'achève,
Que la vérité soit ton glaive,
La justice ton bouclier.
Va, dédaigne d'autres armures,
Et si tu reçois des blessures,
Nous les couvrirons de laurier!

Vois-tu dans la carrière antique,
Autour des coursiers et des chars,
Jaillir la poussière olympique
Qui les dérobe à nos regards?
Dans sa course ainsi le génie,
Par les nuages de l'envie,
Marche long-tems environné;
Mais au terme de la carrière,
Des flots de l'indigne poussière
Il sort vainqueur, et couronné!

PHILOSOPHIE.

AU MARQUIS DE L. M. F.

Oh! qui m'emportera vers les tièdes rivages
Où l'Arno couronné de ses pâles ombrages,
Aux murs des Médicis en sa course arrêté,
Réfléchit le palais par un sage habité,
Et semble au bruit flatteur de son onde plus lente,
Murmurer les grands noms de Pétrarque et du Dante?
Ou plutôt, que ne puis-je, au doux tomber du jour,
Quand, le front soulagé du fardeau de la cour,
Tu vas sous tes bosquets chercher ton Egérie,
Suivre, en rêvant, tes pas de prairie en prairie,
Jusqu'au modeste toit par tes mains embelli,
Où tu cours adorer le silence et l'oubli!
J'adore aussi ces dieux; depuis que la sagesse
Aux rayons du malheur a mûri ma jeunesse,
Pour nourrir ma raison des seuls fruits immortels,
J'y cherche en soupirant l'ombre de leurs autels;

Et, s'il est au sommet de la verte colline,
S'il est sur le penchant du coteau qui s'incline,
S'il est aux bords déserts du torrent ignoré
Quelque rustique abri, de verdure entouré,
Dont le pampre arrondi sur le seuil domestique
Dessine en serpentant le flexible portique,
Semblable à la colombe errante sur les eaux,
Qui, des cèdres d'Arar découvrant les rameaux,
Vola sur leur sommet poser ses pieds de rose,
Soudain mon âme errante y vole et s'y repose!
Aussi, pendant qu'admis dans les conseils des rois.
Représentant d'un maître honoré par son choix,
Tu tiens un des grands fils de la trame du monde;
Moi, parmi les pasteurs, assis aux bords de l'onde,
Je suis d'un œil rêveur les barques sur les eaux,
J'écoute les soupirs du vent dans les roseaux;
Nonchalamment couché près du lit des fontaines,
Je suis l'ombre qui tourne autour du tronc des chênes,
Ou je grave un vain nom sur l'écorce des bois,
Ou je parle à l'écho qui répond à ma voix,
Ou, dans le vague azur contemplant les nuages,
Je laisse errer comme eux mes flottantes images;
La nuit tombe, et le Tems, de son doigt redouté,
Me marque un jour de plus que je n'ai pas compté.

Quelquefois seulement, quand mon âme oppressée
Sent en rhythmes nombreux déborder ma pensée,

Au souffle inspirateur du soir dans les déserts
Ma lyre abandonnée exhale encore des vers!
J'aime à sentir ces fruits d'une sève plus mûre
Tomber, sans qu'on les cueille, au gré de la nature;
Comme le sauvageon secoué par les vents,
Sur les gazons flétris, de ses rameaux mouvans
Laisse tomber ses fruits que la branche abandonne,
Et qui meurent au pied de l'arbre qui les donne.

Il fut un tems, peut-être, où mes jours mieux remplis,
Par la gloire éclairés, par l'amour embellis,
Et fuyant loin de moi sur des ailes rapides,
Dans la nuit du passé ne tombaient pas si vides.
Aux douteuses clartés de l'humaine raison,
Egaré dans les cieux sur les pas de Platon,
Par ma propre vertu je cherchais à connaître
Si l'âme est en effet un souffle du grand être;
Si ce rayon divin, dans l'argile enfermé,
Doit être par la mort éteint ou rallumé;
S'il doit après mille ans revivre sur la terre;
Ou si, changeant sept fois de destins et de sphère,
Et montant d'astre en astre à son centre divin,
D'un but qui fuit toujours, il s'approche sans fin;
Si dans ces changemens nos souvenirs survivent;

Si nos soins, nos amours, si nos vertus nous suivent;

S'il est un juge assis aux portes des enfers,
Qui sépare à jamais les justes des pervers;
S'il est de saintes lois qui, du ciel émanées,
Des empires mortels prolongent les années;
Jettent un frein au peuple indocile à leur voix,
Et placent l'équité sous la garde des rois;
Ou si d'un dieu qui dort l'aveugle nonchalance,
Laisse au gré du destin trébucher sa balance,
Et livre, en détournant ses yeux indifférens,
La nature au hasard, et la terre aux tyrans;
Mais, ainsi que des cieux, où son vol se déploie,
L'aigle souvent trompé redescend sans sa proie,
Dans ces vastes hauteurs où mon œil s'est porté,
Je n'ai rien découvert que doute et vanité;
Et, las d'errer sans fin, dans les champs sans limite,
Au seul jour où je vis, au seul bord que j'habite,
J'ai borné désormais ma pensée et mes soins.
Pourvu qu'un dieu caché fournisse à mes besoins;
Pourvu que dans les bras d'une épouse chérie
Je goûte obscurément les doux fruits de ma vie;
Que le rustique enclos par mes pères planté
Me donne un toit l'hiver, et de l'ombre l'été;
Et que d'heureux enfans ma table couronnée,
D'un convive de plus se peuple chaque année,
Ami, je n'irai plus ravir, si loin de moi,
Dans les secrets de Dieu ces comment, ces pourquoi;

Ni du risible effort de mon faible génie,
Aider péniblement la sagesse infinie.
Vivre est assez pour nous; un plus sage l'a dit:
Le soin de chaque jour à chaque jour suffit.
Humble, et du saint des saints respectant les mystères,
J'héritai l'innocence et le dieu de mes pères;
En inclinant mon front j'élève à lui mes bras,
Car la terre l'adore et ne le comprend pas:
Semblable à l'alcyon, que la mer dorme ou gronde,
Qui dans son nid flottant s'endort en paix sur l'onde,
Me reposant sur Dieu du soin de me guider
A ce port invisible où tout doit aborder,
Je laisse mon esprit, libre d'inquiétude,
D'un facile bonheur faisant sa seule étude,
Et, prêtant sans orgueil la voile à tous les vents,
Les yeux tournés vers lui, suivre le cours du tems.

Toi qui long-tems battu des vents et de l'orage.
Jouissant aujourd'hui de ce ciel sans nuage,
Du sein de ton repos contemples du même œil
Nos revers sans dédain, nos erreurs sans orgueil;
Dont la raison facile, et chaste sans rudesse,
Des sages de son tems n'a pris que la sagesse,
Et qui reçus d'en haut ce don mystérieux.
De parler aux mortels dans la langue des dieux;
De ces bords enchanteurs où ta voix me convie,

Où s'écoule à flots purs l'automne de ta vie,
Où les eaux et les fleurs, et l'ombre et l'amitié,
De tes jours nonchalans usurpent la moitié;
Dans ces vers inégaux que ta muse entrelace,
Dis-nous, comme autrefois nous l'aurait dit Horace,
Si l'homme doit combattre ou suivre son destin;
Si je me suis trompé de but ou de chemin;
S'il est vers la sagesse une autre route à suivre,
Et si l'art d'être heureux n'est pas tout l'art de vivre

LE GOLFE DE BAYA.

Vois-tu comme le flot paisible
Sur le rivage vient mourir?
Vois-tu le volage zéphir
Rider, d'une haleine insensible,
L'onde qu'il aime à parcourir?
Montons sur la barque légère
Que ma main guide sans efforts,
Et de ce golfe solitaire
Rasons timidement les bords.

Loin de nous déjà fuit la rive.
Tandis que d'une main craintive
Tu tiens le docile aviron,
Courbé sur la rame bruyante,
Au sein de l'onde frémissante
Je trace un rapide sillon.

Dieu quelle fraicheur on respire!
Plongé dans le sein de Thétis,
Le soleil a cédé l'empire
A la pâle reine des nuits;

Le sein des fleurs demi-fermées
S'ouvre, et de vapeurs embaumées
En ce moment remplit les airs;
Et du soir la brise légère
Des plus doux parfums de la terre
A son tour embaume les mers.

Quels chants sur ces flots retentissent ?
Quels chants éclatent sur ces bords ?
De ces deux concerts qui s'unissent
L'écho prolonge les accords.
N'osant se fier aux étoiles,
Le pêcheur, repliant ses voiles,
Salue, en chantant, son séjour;
Tandis qu'une folle jeunesse
Pousse au ciel des cris d'allégresse,
Et fête son heureux retour.

Mais déjà l'ombre plus épaisse
Tombe et brunit les vastes mers;
Le bord s'efface, le bruit cesse,
Le silence occupe les airs.
C'est l'heure où la mélancolie
S'assied pensive et recueillie
Aux bords silencieux des mers,
Et méditant sur les ruines,
Contemple au penchant des collines
Ce palais, ces temples déserts.

O de la liberté vieille et sainte patrie!
Terre, autrefois féconde en sublimes vertus,
Sous d'indignes Césars * maintenant asservie!
Ton empire est tombé! tes héros ne sont plus!

Mais dans ton sein l'âme agrandie
Croit sur leurs monumens respirer leur génie,
Comme on respire encore dans un temple aboli
La majesté du dieu dont il était rempli.
Mais n'interrogeons pas vos cendres généreuses,
Vieux Romains! fiers Catons! mânes des deux Brutus!
Allons redemander à ces murs abattus
Des souvenirs plus doux, des ombres plus heureuses.

Horace, dans ce frais séjour,
Dans une retraite embellie
Par les plaisirs et le génie,
Fuyait les pompes de la cour;
Properce y visitait Cynthie,
Et sous les regards de Délie
Tibule y modulait les soupirs de l'amour.
Plus loin, voici l'asile où vint chanter le Tasse,
Quand, victime à la fois du génie et du sort,
Errant dans l'univers, sans refuge et sans port,
La pitié recueillit son illustre disgrâce.

* Ceci était écrit en 1813.

Non loin des mêmes bords, plus tard il vint
mourir;
La gloire l'appelait, il arrive, il succombe:
La palme qui l'attend devant lui semble fuir,
Et son laurier tardif n'ombrage que sa tombe.
Colline de Baya! poétique séjour!
Voluptueux vallon qu'habita tour-à-tour
Tout ce qui fut grand dans le monde,
Tu ne retentis plus de gloire ni d'amour.
Pas une voix qui me réponde,
Que le bruit plaintif de cette onde,
Ou l'écho réveillé des débris d'alentour!

Ainsi tout change, ainsi tout passe:
Ainsi nous-mêmes nous passons,
Hélas! sans laisser plus de trace
Que cette barque où nous glissons
Sur cette mer où tout s'efface.

LE TEMPLE.

Qu'il est doux, quand du soir l'étoile solitaire,
Précédant de la nuit le char silencieux,
S'élève lentement dans la voûte des cieux,
Et que l'ombre et le jour se disputent la terre;
Qu'il est doux de porter ses pas religieux
Dans le fond du vallon, vers ce temple rustique
Dont la mousse a couvert le modeste portique,
Mais où le ciel encor parle à des cœurs pieux!
Salut, bois consacré! Salut, champ funéraire,
Des tombeaux du village humble dépositaire;
Je bénis en passant tes simples monumens.
Malheur à qui des morts profane la poussière!
J'ai fléchi le genou devant leur humble pierre,
Et la nef a reçu mes pas retentissans.

Quelle nuit! quel silence! au fond du sanctuaire
A peine on aperçoit la tremblante lumière
De la lampe qui brûle auprès des saints autels.
Seule elle luit encor, quand l'univers sommeille;
Emblème consolant de la bonté qui veille
Pour recueillir ici les soupirs des mortels.

Avançons. Aucun bruit n'a frappé mon oreille;
Le parvis frémit seul sous mes pas mesurés;
Du sanctuaire enfin j'ai franchi les degrés.
Murs sacrés! saints autels! je suis seul, et mon âme
Peut verser devant vous ses douleurs et sa flamme,
Et confier au ciel des accens ignorés,
Que lui seul connaîtra, que vous seuls entendrez.

Mais quoi! de ces autels j'ose approcher sans crainte!
J'ose apporter, grand Dieu! Dans cette auguste enceinte
Un cœur encor brûlant de douleur et d'amour!
Et je ne tremble pas que ta majesté sainte
Ne venge le respect qu'on doit à son séjour?
Non: je ne rougis plus du feu qui me consume:
L'amour est innocent quand la vertu l'allume.
Aussi pur que l'objet à qui je l'ai juré,
Le mien brûle mon cœur, mais c'est d'un feu sacré;
La constance l'honore et le malheur l'épure.
Je l'ai dit à la terre, à toute la nature;
Devant tes saints autels je l'ai dit sans effroi:
J'oserais, Dieu puissant, la nommer devant toi.
Oui, malgré la terreur que ton temple m'inspire,
Ma bouche a murmuré tout bas le nom d'Elvire;
Et ce nom, répété de tombeaux en tombeaux,
Comme l'accent plaintif d'une ombre qui soupire,
De l'enceinte funèbre a troublé le repos.

Adieu, froids monumens! adieu, saintes demeures!
Deux fois l'écho nocturne a répété les heures
Depuis que devant vous mes larmes ont coulé:
Le ciel a vu ces pleurs, et je sors consolé.

Peut-être au même instant, sur un autre rivage,
Elvire veille ainsi, seule avec mon image,
Et dans un temple obscur, les yeux baignés de pleurs,
Vient aux autels déserts confier ses douleurs.

CHANTS LYRIQUES DE SAÜL.

IMITATION DES PSAUMES DE DAVID.

Je répandrai mon âme au seuil du sanctuaire,
Seigneur, dans ton nom seul je mettrai mon espoir;
Mes cris t'éveilleront, et mon humble prière
S'élèvera vers toi, comme l'encens du soir!

Dans quel abaissement ma gloire s'est perdue!
J'erre sur la montagne ainsi qu'un passereau;
Et par tant de rigueurs mon âme confondue,
Mon âme est devant toi comme un désert sans eau.

Pour mes fiers ennemis ce deuil est une fête.
Il se montrent, Seigneur, ton Christ humilié.
Le voilà, disent-ils: ses dieux l'ont oublié,
Et Moloch en passant a secoué la tête
Et souri de pitié.

. . . .

Seigneur, tendez votre arc; levez-vous, jugez-moi;
Remplissez mon carquois de vos flèches brûlantes.
Que des hauteurs du ciel vos foudres dévorantes
Portent sur eux la mort qu'ils appelaient sur moi!

Dieu se lève, il s'élance, il abaisse la voûte
De ces cieux éternels ébranlés sous ses pas;
Le soleil et la foudre ont éclairé sa route;
Ses anges devant lui font voler le trépas.

Le feu de son courroux fait monter la fumée;
Son éclat a fendu les nuages des cieux,
Le terre est consumée
D'un regard de ses yeux.
Il parle; sa voix foudroyante
A fait chanceler d'épouvante
Les cèdres du Liban, les rochers des déserts;
Le Jourdain montre à nu sa source reculée;
De la terre ébranlée
Les os sont découverts.

Le Seigneur m'a livré la race criminelle
Des superbes enfans d'Ammon.
Levez-vous, ô Saül! et que l'ombre éternelle
Engloutisse jusqu'à leur nom!

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Que vois-je! vous tremblez, orgueilleux oppresseurs!
Le héros prend sa lance,
Il l'agite, il s'élance;
A sa seule présence,
La terreur de ses yeux a passé dans vos cœurs,

Fuyez!.., il est trop tard! sa redoutable épée
Décrit autour de vous un cercle menaçant,
En tout lieu vous poursuit, en tout lieu vous attend
Et déjà mille fois dans votre sang trempée
S'enivre encor de votre sang.

Son coursier superbe
Foule comme l'herbe
Les corps des mourans:
Le héros l'excite
Et le précipite
A travers les rangs;
Les feux l'environnent,
Les casques résonnent
Sous ses pieds sanglans;
Devant sa carrière
Cette foule altière
Tombe tout entière
Sous ses traits brûlans,
Comme la poussière
Qu'emportent les vents.

Où sont ces fiers Ismaélites,
Ces enfans de Moab, cette race d'Édom?
Iduméens. guerriers d'Ammon,
Et vous, superbes fils de Tyr et de Sidon,
Et vous, cruels Amalécites?

Les voilà devant moi comme un fleuve tari,
Et leur mémoire même avec eux a péri!

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Que de biens le Seigneur m'apprête!
Qu'il couronne d'honneurs la vieillesse du roi!
Éphraïm, Manassé, Galaad, sont à moi,
Jacob, mon bouclier, est l'appui de ma tête.
Que de biens le Seigneur m'apprête!
Qu'il couronne d'honneurs la vieillesse du roi!

Des bords où l'aurore se lève,
Aux bords où le soleil achève
Son cours tracé par l'Éternel,
L'opulente Saba, la fertile Éthiopie,
La riche mer de Tyr, les déserts d'Arabie,
Adorent le roi d'Israël.

Peuples, frappez des mains, le Roi des rois s'avance;
Il monte, il s'est assis sur son trône éclatant;

Il pose de Sion l'éternel fondement;
La montagne frémit de joie et d'espérance.
Peuples, frappez des mains, le Roi des rois s'avance,
Il pose de Sion l'éternel fondement.

De sa main pleine de justice,
Il verse aux nations l'abondance et la paix.
Réjouis-toi, Sion, sous ton ombre propice,
Ainsi que le palmier qui parfume Cadès,
La paix et l'équité fleurissent à jamais.
De sa main pleine de justice,
Il verse aux nations l'abondance et la paix.

Dieu chérit de Sion les sacrés tabernacles
Plus que les tentes d'Israël;
Il y fait sa demeure, il y rend ses oracles,
Il y fait éclater sa gloire et ses miracles:
Sion, ainsi que lui, ton nom est immortel.
Dieu chérit de Sion les sacrés tabernacles
Plus que les tentes d'Israël.

C'est là qu'un jour vaut mieux que mille;
C'est là qu'environné de la troupe docile
De ses nombreux enfans, sa gloire et son appui,
Le roi vieillit, semblable à l'olivier fertile
Qui voit ses rejetons fleurir autour de lui.

HYMNE AU SOLEIL.

Vous avez pris pitié de sa longue douleur,
Vous me rendez le jour, Dieu que l'amour implore!
Déjà mon front couvert d'une molle pâleur,
Des teintes de la vie à ses yeux se colore;
Déjà dans tout mon être une douce chaleur
Circule avec mon sang, remonte dans mon cœur:
Je renais pour aimer encore!

Mais la nature aussi se réveille en ce jour;
Au doux soleil de mai nous la voyons renaître:
Les oiseaux de Vénus, autour de ma fenêtre,
Du plus chéri des mois proclament le retour!
Guidez mes premiers pas dans nos vertes campagnes!
Conduis-moi, chère Elvire, et soutiens ton amant:
Je veux voir le soleil s'élever lentement,
Précipiter son char du haut de nos montagnes,
Jusqu'à l'heure où dans l'onde il ira s'engloutir,
Et cèdera les airs au nocturne zéphir.
Viens! que crains-tu pour moi? Le ciel est sans nuage,

Ce plus beau de nos jours passera sans orage;

Et c'est l'heure où déjà sur les gazons en fleurs
Dorment près des troupeaux les paisibles pasteurs.

Dieu! que les airs sont doux! que la lumière est pure!
Tu règnes en vainqueur sur toute la nature,
O soleil! et des cieux, où ton char est porté,
Tu lui verses la vie et la fécondité.
Le jour où, séparant la nuit de la lumière,
L'Éternel te lança dans ta vaste carrière,
L'univers tout entier te reconnut pour roi;
Et l'homme, en t'adorant, s'inclina devant toi.
De ce jour, poursuivant ta carrière enflammée,
Tu décris sans repos ta route accoutumée;
L'éclat de tes rayons ne s'est point affaibli,
Et sous la main des tems ton front n'a point pâli!

Quand la voix du matin vient réveiller l'aurore,
L'Indien prosterné te bénit et t'adore;
Et moi, quand le midi de ses feux bienfaisans
Ranime par degrés mes membres languissans,
Il me semble qu'un Dieu, dans tes rayons de flamme,
En échauffant mon sein, pénètre das mon âme!
Et je sens de ses fers mon esprit détaché,
Comme si du Très-Haut le bras m'avait touché.
Mais ton sublime auteur défend-il de le croire?
N'es-tu point, ô soleil! un rayon de sa gloire?
Quand tu vas mesurant l'immensité des cieux,
O soleil! n'es-tu point unregard de ses yeux?

Ah! si j'ai quelquefois, aux jours de l'infortune,
Blasphémé du soleil la lumière importune;
Si j'ai maudit les dons que jai reçus de toi,
Dieu, qui lis dans les cœurs, ô Dieu! pardonne-moi.
Je n'avais pas goûté la volupté suprême
De revoir la nature auprès de ce que j'aime,
De sentir dans mon cœur, aux rayons d'un beau jour,
Redescendre à la fois et la vie et l'amour.
Insensé! j'ignorais tout le prix de la vie;
Mais ce jour me l'apprend, et je te glorifie.

ADIEU.

Oui, j'ai quitté ce port tranquille,
Ce port si long-tems appelé,
Où loin des ennuis de la ville,
Dans un loisir doux et facile,
Sans bruit mes jours auraient coulé.
J'ai quitté l'obscure vallée,
Le toit champêtre d'un ami;
Loin des bocages de Bissy,
Ma muse, à regret exilée,
S'éloigne, triste et désolée,
Du séjour qu'elle avait choisi.
Nous n'irons plus dans les prairies,
Au premier rayon du matin,
Égarer, d'un pas incertain,
Nos poétiques rêveries.
Nous ne verrons plus le soleil
Du haut des cimes d'Italie
Précipitant son char vermeil,

Semblable au père de la vie,
Rendre à la nature assoupie
Le premier éclat du réveil.
Nous ne goûterons plus votre ombre,
Vieux pins, l'honneur de ces forêts,
Vous n'entendrez plus nos secrets;
Sous cette grotte humide et sombre
Nous ne chercherons plus le frais,
Et le soir, au temple rustique,
Quand la cloche mélancolique
Appellera tout le hameau,
Nous n'irons plus à la prière,
Nous courber sur la simple pierre
Qui couvre un rustique tombeau.
Adieu, vallons! adieu, bocages!
Lac azuré, rochers sauvages,
Bois touffus, tranquille séjour,
Séjour des heureux et des sages,
Je vous ai quittés sans retour!
Déjà ma barque fugitive,
Au souffle des zéphyrs trompeurs.
S'éloigne à regret de la rive
Que m'offraient des dieux protecteurs.
J'affronte de nouveaux orages;
Sans doute à de nouveaux naufrages
Mon frêle esquif est dévoué;
Et pourtant, à la fleur de l'âge,
Sur quels écueils, sur quels rivages,

N'ai-je déjà pas échoué?
Mais d'une plainte téméraire
Pourquoi fatiguer le destin?
A peine au milieu du chemin,
Faut-il regarder en arrière?
Mes lèvres à peine ont goûté
Le calice amer de la vie,
Loin de moi je l'ai rejeté,
Mais l'arrêt cruel est porté,
Il faut boire jusqu'à la lie!
Lorsque mes pas auront franchi
Les deux tiers de notre carrière,
Sous le poids d'une vie entière
Quand mes cheveux auront blanchi,
Je reviendrai du vieux Bissy
Visiter le toit solitaire,
Où le ciel me garde un ami.
Dans quelque retraite profonde,
Sous les arbres par lui plantés,
Nous verrons couler comme l'onde
La fin de nos jours agités.
Là, sans crainte et sans espérance,
Sur notre orageuse existence,
Ramenés par le souvenir.
Jetant nos regards en arrière
Nous mesurerons la carrière
Qu'il aura fallu parcourir.

Tel un pilote octogénaire,
Du haut d'un rocher solitaire,
Le soir, tranquillement assis,
Laisse au loin égarer sa vue,
Et contemple encor l'étendue
Des mers qu'il sillonna jadis.

LA SEMAINE SAINTE

A LA ROCHE-GUYON.

Ici viennent mourir les derniers bruits du monde :
Nautonniers sans étoile, abordez ! c'est le port :
Ici l'âme se plonge en une paix profonde,
Et cette paix n'est pas la mort.

Ici, jamais le ciel n'est orageux ni sombre:
Un jour égal et pur y repose les yeux :
C'est ce vivant soleil, dont le soleil est l'ombre,
Qui le répand du haut des cieux.

Comme un homme éveillé long-tems avant l'aurore,
Jeunes, nous avons fui dans cet heureux séjour :
Notre rêve est fini, le vôtre dure encore ;
Eveillez-vous ! voilà le jour.

Cœurs tendres approchez ! ici l'on aime encore ;
Mais l'amour, épuré, s'allume sur l'autel :
Tout ce qu'il a d'humain à ce ſeu s'évapore ;
Tout ce qui reste est immortel !

La prière, qui veille en ces saintes demeures,
De l'astre matinal nous annonce le cours,
Et, conduisant pour nous le char pieux des heures,
Remplit et mesure nos jours.

L'airain religieux s'éveille avec l'aurore :
Il mêle notre hommage à la voix des zéphyrs,
Et les airs, ébranlés sous le marteau sonore,
Prennent l'accent de nos soupirs.

Dans le creux du rocher, sous une voûte obscure,
S'élève un simple autel, roi du ciel, est-ce toi ?
Oui, contraint par l'amour, le Dieu de la nature.
Y descend, visible à la foi.

Que ma raison se taise, et que mon cœur adore !
La croix à mes regards révèle un nouveau jour ;
Au pieds d'un Dieu mourant puis-je douter encore ?
Non : l'amour m'explique l'amour.

Tous ces fronts prosternés, ce feu qui les embrase;
Ces parfums, ces soupirs, s'exhalant du saint lieu,
Ces élans enflammés, ces larmes de l'extase,
Tout me répond que c'est un Dieu.

Favoris du Seigneur, souffrez qu'à votre exemple,
Ainsi qu'un mendiant aux portes d'un palais,
J'adore aussi de loin, sur le seuil de son temple,
Le Dieu qui vous donne la paix.

Ah! laissez-moi mêler mon hymne à vos louanges!
Que mon encens souillé monte avec votre encens.
Jadis les fils de l'homme aux saints concerts des anges
Ne mêlaient-ils pas leurs accens?

Du nombre des vivans chaque aurore m'efface;
Je suis rempli de jours, de douleurs, de remords.
Sous le portique obscur venez marquer ma place,
Ici, près du séjour des morts!

Souffrez qu'un étranger veille auprès de leur cendre.
Brûlant sur un cercueil comme ces saints flambeaux,
La mort m'a tout ravi, la mort doit tout me rendre;
J'attends le réveil des tombeaux!

Ah! puissé-je près deux, au gré de mon envie.
A l'ombre de l'autel, et non loin de ce port,
Seul, achever ainsi les restes de ma vie
Entre l'espérance et la mort!

LE CHRÉTIEN MOURANT.

Qu'entends-je? autour de moi l'airain sacré résonne!
Quelle foule pieuse en pleurant m'environne?
Pour qui ce chant funèbre et ce pâle flambeau?
O mort! est-ce ta voix qui frappe mon oreille
Pour la dernière fois? Eh quoi! je me réveille
Sur le bord du tombeau!

O toi! d'un feu divin précieuse étincelle,
De ce corps périssable habitante immortelle,
Dissipe ces terreurs: la mort vient t'affranchir!
Prends ton vol, ô mon âme! et dépouille tes chaînes.
Déposer le fardeau des misères humaines,
Est-ce donc là mourir?

Oui, le tems a cessé de mesurer mes heures.
Messagers rayonnans des célestes demeures,
Dans quels palais nouveaux allez-vous me ravir?
Déjà, déjà je nage en des flots de lumière;
L'espace devant moi s'agrandit, et la terre
Sous mes pieds semble fuir!

Mais qu'entends-je? Au moment où mon âme
s'éveille,
Des soupirs, des sanglots, ont frappé mon oreille!
Compagnons de l'exil, quoi! vous pleurez ma mort!
Vous pleurez! et déjà dans la coupe sacrée
J'ai bu l'oubli des maux, et mon âme enivrée
Entre au céleste port.

AVERTISSEMENT

DU LIBRAIRE — ÉDITEUR DE PARIS.

En donnant au public le second volume des Méditations poétiques, nous devons prévenir les lecteurs que les incorrections, ou même les vers et les strophes qui manquent dans quelques-uns des morceaux qui le composent, ne doivent point nous être imputés. Quelques-unes des pièces que l'on va lire, appartiennent à de plus grandes compositions encore inédites; celles-là ne sont pour ainsi dire que des fragmens; d'autres n'ont pas été entièrement terminées: l'absence de l'auteur ne nous a pas permis de les rétablir. Les manuscrits en ayant été égarés dans ses voyages, elles ne se sont plus retrouvées entières dans sa mémoire. On a indiqué par-

des points les morceaux ainsi tronqués. Les deux principales Méditations de ce volume, les Chants et le Chant d'amour, sont imprimées d'après le manuscrit de l'auteur, dans une forme inusitée. Les étoiles qui se trouvent placées entre chaque paragraphe n'indiquent pas une terminaison complète du sens, mais seulement un leger repos, une suspension momentanée du sens, un changement de rythme aussi favorable au poëte qu'au lecteur, dans des chants d'un peu longue haleine.

DIEU.

A. M. L'ABBÉ F. DE LA MENNAIS.

Oui, mon âme se plaît à secouer ses chaînes:
Déposant le fardeau des misères humaines,
Laissant errer mes sens dans ce monde des corps,
Au monde des esprits je monte sans efforts.
Là, foulant à mes pieds cet univers visible,
Je plane en liberté dans les champs du possible.
Mon âme est à l'étroit dans sa vaste prison:
Il me faut un séjour qui n'ait pas d'horizon.

Comme une goutte d'eau dans l'Océan versée,
L'infini dans son sein absorbe ma pensée;
Là, reine de l'espace et de l'éternité,
Elle ose mesurer le tems, l'immensité,
Aborder le néant, parcourir l'existence,
Et concevoir de Dieu l'inconcevable essence.
Mais sitôt que je veux peindre ce que je sens,
Toute parole expire en efforts impuissans;
Mon âme croit parler, ma langue embarrassée
Frappe l'air de vains sons, ombre de ma pensée.

Dieu fit pour les esprits deux langages divers:
En sons articulés l'un vole dans les airs;
Ce langage borné s'apprend parmi les hommes;
Il suffit aux besoins de l'exil où nous sommes;
Et, suivant des mortels les destins inconstans,
Change avec les climats ou passe avec les tems.
L'autre, éternel, sublime, universel, immense,
Est le langage inné de toute intelligence:
Ce n'est point un son mort dans les airs répandu,
C'est un verbe vivant dans le cœur entendu:
On l'entend, on l'explique, on le parle avec l'âme;
Ce langage senti, touche, illumine, enflamme:
De ce que l'âme éprouve, interprètes brûlans,
Il n'a que des soupirs, des ardeurs, des élans;
C'est la langue du ciel que parle la prière,
Et que le tendre amour comprend seul sur la terre.

Aux pures régions où j'aime à m'envoler,
L'enthousiasme aussi vient me la révéler;
Lui seul est mon flambeau dans cette nuit profonde,
Et mieux que la raison il m'explique le monde.
Viens donc! il est mon guide, et je veux t'en servir
A ses ailes de feu, viens, laisse-toi ravir.
Déjà l'ombre du monde à nos regards s'efface:
Nous échappons au tems, nous franchissons l'espace;

Et, dans l'ordre éternel de la réalité,
Nous voilà face à face avec la vérité !

Cest astre universel, sans déclin, sans aurore,
C'est Dieu, c'est ce grand tout, qui soi-même s'adore!
Il est; tout est en lui: l'immensité, les tems,
De son être infini sont les purs élémens;
L'espace est son séjour, l'éternité son âge;
Le jour est son regard, le monde est son image;
Tout l'univers subsiste à l'ombre de sa main;
L'être à flots éternels découlant de son sein,
Comme un fleuve nourri par cette source immense,
S'en échappe, et revient finir où tout commence.

Sans bornes comme lui, ses ouvrages parfaits
Bénissent en naissant la main qui les a faits!
Il peuple l'infini chaque fois qu'il respire;
Pour lui, vouloir c'est faire, exister c'est produire!
Tirant tout de soi seul, rapportant tout à soi,
Sa volonté suprême est sa suprême loi!
Mais cette volonté, sans ombre et sans faiblesse,
Est à la fois puissance, ordre équité, sagesse.
Sur tout ce qui peut être il l'exerce à son gré;
Le néant jusqu'à lui s'élève par degré:
Intelligence, amour, force, beauté, jeunesse,
Sans s'épuiser jamais, il peut donner sans cesse,

Et comblant le néant de ses dons précieux,
Des derniers rangs de l'être il peut tirer des dieux!
Mais ces dieux de sa main, ces fils de sa puissance,
Mesurent d'eux à lui l'éternelle distance,
Tendant par leur nature à l'être qui les fit:
Il est leur fin à tous, et lui seul se suffit!

Voilà, voilà le Dieu que tout esprit adore,
Qu'Abraham a servi, que rêvait Pythagore,
Que Socrate annonçait, qu'entrevoyait Platon;
Ce Dieu que l'univers révèle à la raison,
Que la justice attend, que l'infortune espère,
Et que le Christ enfin vint montrer à la terre!
Ce n'est plus-là ce Dieu par l'homme fabriqué,
Ce Dieu par l'imposture à l'erreur expliqué,
Ce Dieu, défiguré par la main des faux prêtres,
Qu'adoraient en tremblant nos crédules ancêtres.
Il est seul, il est un, il est juste, il est bon;
La terre voit son œuvre, et le ciel sait son nom!

Heureux qui le connait, plus heureux qui l'adore!
Qui, tandis que le monde ou l'outrage ou l'ignore,
Seul, aux rayons pieux des lampes de la nuit,
S'élève au sanctuaire où la foi l'introduit,
Et, consumé d'amour et de reconnaissance,
Brûle comme l'encens, son âme en sa présence!

Mais, pour monter à lui, notre esprit abattu
Doit emprunter d'en haut sa force et sa vertu.
Il faut voler au ciel sur des ailes de flamme;
Le désir et l'amour sont les ailes de l'âme.

Ah! que ne suis-je né dans l'âge où les humains,
Jeunes, à peine encore échappés de ses mains,
Près de Dieu par le tems, plus près par l'innocence,
Conversaient avec lui, marchaient en sa présence!
Que n'ai-je vu le monde à son premier soleil!
Que n'ai-je entendu l'homme à son premier réveil!
Tout lui parlait de toi, tu lui parlais toi-même;
L'univers respirait ta majesté suprême;
La nature, sortant des mains du Créateur,
Étalait en tous sens le nom de son auteur:
Ce nom, caché depuis sous la rouille des âges,
En traits plus éclatans brillait sur tes ouvrages;
L'homme dans le passé ne remontait qu'à toi;
Il invoquait son père, et tu disais: C'est moi.

Long-tems comme un enfant ta voix daigna l'instruire,
Et par la main long-tems tu voulus le conduire.
Que de fois dans ta gloire à lui tu t'es montré,
Aux vallons de Sennar, aux chênes de Membré,

Dans le buisson d'Oreb, ou sur l'auguste cime
Où Moïse aux Hébreux dictait ta loi sublime!
Ces enfans de Jacob, premiers-nés des humains,
Reçurent quarante ans la manne de tes mains:
Tu frappais leurs esprits par tes vivans oracles;
Tu parlais à leurs yeux par la voix des miracles;
Et lorsqu'ils t'oubliaient, tes anges descendus
Rappelaient ta mémoire à leurs cœurs éperdus.
Mais enfin, comme un fleuve éloigné de sa source,
Ce souvenir si pur s'altéra dans sa course;
De cet astre vieilli la sombre nuit des tems
Éclipsa par degrés les rayons éclatans.
Tu cessas de parler: l'oubli, la main des âges,
Usèrent ce grand nom empreint dans tes ouvrages;
Les siècles en passant firent pâlir la foi,
L'homme plaça le doute entre le monde et toi.

Oui, ce monde, Seigneur, est vieilli pour ta gloire;
Il a perdu ton nom, ta trace et ta mémoire,
Et pour les retrouver il nous faut, dans son cours,
Remonter flots à flots le long fleuve des jours!
Nature! firmament! l'œil en vain vous contemple:
Hélas! sans voir le Dieu, l'homme admire le temple;
Il voit, il suit en vain, dans les déserts des cieux,
De leurs mille soleils le cours mystérieux;

Il ne reconnait plus la main qui les dirige;
Un prodige éternel cesse d'être un prodige!
Comme ils brillaient hier, ils brilleront demain!
Qui sait où commença leur glorieux chemin?
Qui sait si ce flambeau, qui luit et qui féconde,
Une première fois s'est levé sur le monde?
Nos pères n'ont point vu briller son premier tour,
Et les jours éternels n'ont point de premier jour.
Sur le monde moral, en vain ta providence,
Dans ces grands changemens révèle ta présence;
C'est en vain qu'en tes jeux l'empire des humains
Passe d'un sceptre à l'autre, errant de mains en mains:
Nos yeux, accoutumés à sa vicissitude,
Se sont fait de la gloire une froide habitude:
Les siècles ont tant vu de ces grands coups du sort!
Le spectacle est usé, l'homme engourdi s'endort!

Réveille-nous, grand Dieu! parle, et change le monde;
Fais entendre au néant ta parole féconde.
Il est tems! lève-toi! sors de ce long repos;
Tire un autre univers de cet autre chaos.
A nos yeux assoupis il faut d'autres spectacles!

A nos esprits flottans il faut d'autres miracles!

Change l'ordre des cieux qui ne nous parle plus;
Lance un nouveau soleil à nos yeux éperdus;
Détruis ce vieux palais, indigne de ta gloire;
Viens! montre-toi-toi-même et force-nous de croire!
Mais peut-être, avant l'heure où dans les cieux déserts
Le soleil cessera d'éclairer l'univers,
De ce soleil moral la lumière éclipsée
Cessera par degrés d'éclairer la pensée,
Et le jour qui verra ce grand flambeau détruit,
Plongera l'univers dans l'éternelle nuit.

Alors tu briseras ton inutile ouvrage:
Ses débris foudroyés rediront d'âge en âge:
Seul je suis! hors de moi rien ne peut subsister!
L'homme cessa de croire, il cessa d'exister!

L'AUTOMNE.

SALUT! bois couronnés d'un reste de verdure!
Feuillages jaunissans sur les gazons épars!
Salut derniers beaux jours! le deuil de la nature
Convient à la douleur, et plait à mes regards.

Je suis d'un pas rêveur le sentier solitaire,
J'aime à revoir encore, pour la dernière fois,
Ce soleil pâlissant, dont la faible lumière
Perce à peine à mes pieds l'obscurité des bois.

Oui, dans ces jours d'automne où la nature expire,
A ses regards voilés je trouve plus d'attraits:
C'est l'adieu d'un ami, c'est le dernier sourire
Des lèvres que la mort va fermer pour jamais.

Ainsi, prêt à quitter l'horizon de la vie,
Pleurant de mes longs jours l'espoir évanoui,
Je me retourne encore, et d'un regard d'envie
Je contemple ses biens dont je n'ai pas joui.

Terre, soleil, vallons, belle et douce nature,
Je vous dois une larme aux bords de mon tombeau!

L'air est si parfumé ! la lumière est si pure !
Aux regards d'un mourant le soleil est si beau!

Je voudrais maintenant vider jusqu'à la lie
Ce calice mêlé de nectar et de fiel:
Au fond de cette coupe où je buvais la vie,
Peut-être restait-il une goutte de miel!

Peut-être l'avenir me gardait-il encore
Un retour de bonheur dont l'espoir est perdu?
Peut-etre dans la foule, une âme que j'ignore
Aurait compris mon âme et m'aurait répondu!...

La fleur tombe en livrant ses parfums au zéphire
A la vie, au soleil, ce sont-là ses adieux;
Moi, je meurs; et mon âme, au moment qu'elle expire,
S'exhale comme un son triste et mélodieux.

LA POÉSIE SACRÉE.

DITHYRAMBE.

A M. EUGÈNE DE GENOUDE. *

Son front est couronné de palmes et d'étoiles;
Son regard immortel, que rien ne peut ternir,
Traversant tous les tems, soulevant tous les voiles,
Réveille le passé, plonge dans l'avenir!

* M. de Genoude, à qui ce dithyrambe est adressé, est le premier qui ait fait passer dans la langue française la sublime poésie des Hébreux. Jusqu'à présent nous ne connaissions que le sens des livres de Job, d'Isaïe, de David; grâce à lui, l'expression, la couleur, le mouvement, l'énergie, vivent aujourd'hui dans notre langue. Ce dithyrambe est un témoignage de la reconnaissance de l'auteur pour la manière nouvelle dont M. de Genoude lui a fait envisager la poésie sacrée.

Du monde sous ses yeux les fastes se déroulent,
Les siècles à ses pieds comme un torrent s'écoulent;
A son gré descendant ou remontant leur cours,
Elle sonne aux tombeaux l'heure, l'heure fatale,
Ou sur sa lyre virginale
Chante au monde vieilli ce jour, père des jours.

Écoutez. — Jéhova s'élance
Du sein de son éternité.
Le chaos endormi s'éveille en sa présence,
Sa vertu le féconde, et sa toute-puissance
Repose sur l'immensité.

Dieu dit, et le jour fut; Dieu dit, et les étoiles
De la nuit éternelle éclaircirent les voiles;
Tous les élémens divers
A sa voix se séparèrent;
Les eaux soudain s'écoulèrent
Dans le lit creusé des mers;
Les montagnes s'élevèrent,
Et les aquilons volèrent,
Dans les libres champs des airs.

Sept fois de Jéhova la parole féconde
Se fit entendre au monde,
Et sept fois le néant à sa voix répondit;
Et Dieu dit: Faisons l'homme à ma vivante image.

Il dit l'homme naquit; à ce dernier ouvrage
Le Verbe créateur s'arrête, et s'applaudit.

Mais ce n'est plus un Dieu: — c'est l'homme qui soupire.
Eden a fui:... voilà le travail et la mort.
Dans les larmes sa voix expire;
La corde du bonheur se brise sur sa lyre,
Et Job en tire un son triste comme le sort.

Ah! périsse à jamais le jour qui m'a vu naître!
Ah! périsse à jamais la nuit qui m'a conçu?
Et le sein qui m'a donné l'être,
Et les genoux qui m'ont reçu!

Que du nombre des jours Dieu pour jamais l'efface!
Que, toujours obscurci des ombres du trépas,
Ce jour parmi les jours ne trouve plus sa place!
Qu'il soit comme s'il n'était pas!

Maintenant dans l'oubli je dormirais encore,
Et j'achèverais mon sommeil
Dans cette longue nuit qui n'aura point d'aurore,
Avec ces conquérans que la terre dévore,
Avec le fruit conçu qui meurt avant d'éclore
Et qui n'a pas vu le soleil.

Mes jours déclinent comme l'ombre;
Je voudrais les précipiter,
O mon Dieu! retranchez le nombre
Des soleils que je dois compter.
L'aspect de ma longue infortune
Eloigne, repousse, importune
Mes frères lassés de mes maux;
En vain je m'adresse à leur foule,
Leur pitié m'échappe et s'écoule
Comme l'onde au flanc des coteaux.

Ainsi qu'un nuage qui passe,
Mon printems s'est évanoui;
Mes yeux ne verront plus la trace
De tous ces biens dont j'ai joui.
Par le souffle de la colère,
Hélas! arraché de la terre,
Je vais d'où l'on ne revient pas:
Mes vallons, ma propre demeure,
Et cet œil même qui me pleure,
Ne reverront jamais mes pas!

L'homme vit un jour sur la terre
Entre la mort et la douleur;
Rassassié de sa misère,
Il tombe enfin comme la fleur;
Il tombe! Au moins par la rosée
Des fleurs la racine arrosée

Peut-elle un moment refleurir;
Mais l'homme, hélas! après la vie,
C'est un lac dont l'eau s'est enfuie:
On le cherche, il vient de tarir.

Mes jours fondent comme la neige
Au souffle du courroux divin;
Mon espérance, qu'il abrège,
S'enfuit comme l'eau de ma main;
Ouvrez-moi mon dernier asile;
Là, j'ai dans l'ombre un lit tranquille,
Lit préparé pour mes douleurs.
O tombeau! vous êtes mon père;
Et je dis aux vers de la terre:
Vous êtes ma mère et mes sœurs!

Mais les jours heureux de l'impie
Ne s'éclipsent pas au matin;
Tranquille, il prolonge sa vie
Avec le sang de l'orphelin.
Il étend au loin ses racines;
Comme un troupeau sur les collines,
Sa famille couvre Ségor;
Puis dans un riche mausolée
Il est couché dans la vallée,
Et l'on dirait qu'il vit encor.

C'est le secret de Dieu, je me tais et j'adore,
C'est sa main qui traça les sentiers de l'aurore,

Qui pesa l'Océan, qui suspendit les cieux.
Pour lui, l'abime est nu, l'enfer même est sans voiles.
Il a fondé la terre et semé les étoiles;
Et qui suis-je à ses yeux?

Mais la harpe a frémi sous les doigts d'Isaie,
De son sein bouillonnant la menace à longs flots
S'échappe; un Dieu l'appelle, il s'élance, il s'écrie:
Cieux et terre, écoutez! silence au fils d'Amos!

Osias n'était plus; Dieu m'apparut : je vis
Adonaï vêtu de gloire et d'épouvante:
Les bords éblouissans de sa robe flottante
Remplissaient le sacré parvis.

Des séraphins debout sur des marches d'ivoire
Se voilaient devant lui de six ailes de feux;
Volant de l'un à l'autre, ils se disaient entre eux;
Saint, saint, saint, le Seigneur, le Dieu, le roi des Dieux!
Toute la terre est pleine de sa gloire!

Du temple à ces accens la voûte s'ébranla,
Adonaï s'enfuit sous la nue enflammée.

Le saint lieu fut rempli de torrens de fumée.
La terre sous mes pieds trembla.

Et moi, je resterais dans un lâche silence!
Moi qui t'ai vu, Seigneur, je n'oserais parler!
A ce peuple impur qui t'offense
Je craindrais de te révéler!

Qui marchera pour nous? dit le Dieu des armées.
Qui parlera pour moi? dit Dieu: Qui? moi, Seigneur!
Touche mes lèvres enflammées:
Me voilà! je suis prêt!... Malheur!

Malheur à vous qui dès l'aurore
Respirez les parfums du vin!
Et que le soir retrouve encore
Chancelans aux bords du festin!
Malheur à vous qui par l'usure
Etendez sans fin ni mesure
La borne immense de vos champs!
Voulez-vous donc, mortels avides,
Habiter dans vos champs arides,
Seuls, sur la terre des vivans?
Malheur à vous, race insensée!
Enfans d'un siècle audacieux,
Qui ditez dans votre pensée:

Nous sommes sages à nos yeux;
Vous changez la nuit en lumière
Et le jour en ombre grossière
Où se cachent vos voluptés;
Mais, comme un taureau dans la plaine,
Vous traînez après vous la chaîne
De vos longues iniquités!

Malheur à vous, filles de l'onde!
Iles de Sidon et de Tyr!
Tyrans qui trafiquez du monde
Avec la pourpre et l'or d'Ophir!
Malheur à vous! votre heure sonne:
En vain l'Océan vous couronne!
Malheur à toi, reine des eaux,
A toi, qui, sur des mers nouvelles,
Fais retentir comme des ailes
Les voiles de mille vaisseaux!

Ils sont enfin venus les jours de ma justice;
Ma colère, dit Dieu, se déborde sur vous!
Plus d'encens, plus de sacrifice
Qui puisse éteindre mon courroux!

Je livrerai ce peuple à la mort, au carnage:
Le fer moissonnera comme l'herbe sauvage
Ses bataillons entiers!
— Seigneur! épargnez-nous! Seigneur! — Non, point de trêve:

Et je ferai sur lui ruisseler de mon glaive
Le sang de ses guerriers!

Ses torrens sécheront sous ma brûlante haleine,
Ma main nivellera, comme une vaste plaine,
Sur murs et ses palais;
Le feu les brûlera comme il brûle le chaume.
Là, plus de nation, de ville, de royaume:
Le silence à jamais!

Ses murs se couvriront de ronces et d'épines;
L'hyène et le serpent peupleront ses ruines;
Les hiboux, les vautours,
L'un l'autre s'appelant durant la nuit obscure.
Viendront à leurs petits porter la nourriture,
Au sommet de ses tours!

Mais Dieu ferme à ces mots les lèvres d'Isaïe:
Le sombre Ézéchiel,
Sur le tronc desséché de l'ingrat Israël,
Fait descendre à son tour la parole de vie!

L'Éternel emporta mon esprit au désert:
D'ossemens desséchés le sol était couvert;
J'approche en frissonnant; mais Jéhova me crie:
Si je parle à ces os, reprendront-ils la vie?

— Éternel, tu le sais. — Eh bien! dit le Seigneur,
Écoute mes accens; retiens-les et dis-leur:
Ossemens desséchés, insensible poussière,
Levez-vous! recevez l'esprit et la lumière!
Que vos membres épars s'assemblent à ma voix!
Que l'esprit vous anime une seconde fois!
Qu'entre vos os flétris vos muscles se replacent!
Que votre sang circule et vos nerfs s'entrelacent!
Levez-vous et vivez, et voyez qui je suis!
J'écoutai le Seigneur, j'obéis et je dis:
Esprit, soufflez sur eux, du couchant, de l'aurore;
Soufflez de l'aquilon, soufflez!... Pressés d'éclore,
Ces restes du tombeau, réveillés par mes cris,
Entrechoquent soudain leurs ossemens flétris;
Aux clartés du soleil leur paupière se rouvre,
Leurs os sont rassemblés et la chair les recouvre!
Et ce champ de la mort tout entier se leva,
Redevint un grand peuple, et connut Jéhova!

Mais Dieu de ses enfans a perdu la mémoire;
La fille de Sion méditant ses malheurs,
S'assied en soupirant, et veuve de sa gloire,
Écoute Jéremie et retrouve des pleurs.

Le Seigneur, m'accablant du poids de sa colère,
Retire tour-à-tour et ramène sa main:
    Vous qui passez par le chemin,
Est-il une misère égale à ma misère?

En vain ma soix s'élève, il n'entend plus ma voix.
Il ma choisi pour but de ses flèches de flamme,
Et tout le jour contre mon âme
Sa fureur a lancé les fils de son carquois.

Sur mes os consumés ma peau s'est desséchée;
Les enfans m'ont chanté dans leurs dérisions;
Seul, au milieu des nations,
Le Seigneur m'a jeté comme une herbe arrachée.

Il s'est enveloppé de son divin courroux;
Il a fermé ma route, il a troublé ma voie:
Mon sein n'a plus connu la joie,
Et j'ai dit au Seigneur: Seigneur, souvenez-vous,

Souvenez-vous, Seigneur, de ces jours de colère;
Souvenez-vous du fiel dont vous m'avez nourri;
Non, votre amour n'est point tari:
Vous me frappez, Seigneur, et c'est pourquoi j'espère.

Je repasse en pleurant ces misérables jours;
J'ai connu le Seigneur dès ma plus tendre aurore
Quand il punit, il aime encore;
Il ne s'est pas, mon âme, éloigné pour toujours.

Heureux qui le connaît! heureux qui dès l'enfance
Porta le joug d'un Dieu, clément dans sa rigueur
Il croit au salut du Seigneur,
S'assied au bord du fleuve, et l'attend en silence!

Il sent peser sur lui le joug de votre amour;
Il répand dans la nuit ses pleurs et sa prière;
Et la bouche dans la poussière,
Il invoque, il espère, il attend votre jour.

Silence, ô lyre! et vous silence,
Prophètes, voix de l'avenir!
Tout l'univers se tait d'avance
Devant celui qui doit venir.
Fermez-vous, lèvres inspirées;
Reposez-vous, harpes sacrées,
Jusqu'au jour où, sur les hauts lieux,
Une voix, au monde inconnue,
Fera retentir dans la nue:
Paix à la terre, et gloire aux cieux!

L'ESPRIT DE DIEU.

A. L. D. V***.

Le feu divin qui nous consume
Ressemble à ces feux indiscrets
Qu:un pasteur imprudent allume
Aux bords des profondes forêts:
Tant qu'aucun souffle ne l'éveille,
L'humble foyer couve et sommeille;
Mais s'il respire l'aquilon,
Tout-à-coup la flamme engourdie
S'enfle, déborde; et l'incendie
Embrase un immense horizon!

O mon âme! de quels rivages
Viendra ce souffle inattendu?
Sera-ce un enfant des orages?
Un soupir à peine entendu?
Viendra-t-il comme un doux zéphyre,
Mollement caresser ma lyre,
Ainsi qu'il caresse une fleur!
Ou sous ses ailes frémissantes
Briser ses cordes gémissantes
Du cri perçant de la douleur?

Viens du couchant ou de l'aurore,
Doux ou terrible au gré du sort!
Le sein généreux qui t'implore
Brave la souffrance ou la mort.
Aux cœurs altérés d'harmonie
Qu'importe le prix du génie?
Si c'est la mort, il faut mourir!...
On dit que la bouche d'Orphée,
Par les flots de l'Èbre étouffée,
Rendit un immortel soupir!

Mais soit qu'un mortel vive ou meure,
Toujours rebelle à nos souhaits,
L'esprit ne souffle qu'à son heure
Et ne se repose jamais.
Préparons-lui des lèvres pures,
Un œil chaste, un front sans souillures,
Comme, aux approches du saint lieu,
Des enfans, des vierges voilées,
Jonchent de roses effeuillées
La route où va passer un Dieu!

Fuyant des bords qui l'ont vu naître,
De Jéthro l'antique berger
Un jour devant lui vit paraître
Un mystérieux étranger;

Dans l'ombre, ses larges prunelles
Lançaient de pâles étincelles,
Ses pas ébranlaient le vallon;
Le courroux gonflait sa poitrine,
Et le souffle de sa narine
Résonnait comme l'aquilon.

Dans un formidable silence
Ils se mesurent un moment;
Soudain l'un sur l'autre s'élance,
Saisi d'un même emportement:
Leurs bras menaçans se replient,
Leurs fronts luttent, leurs membres crient,
Leurs flancs pressent leurs flancs pressés;
Comme un chêne qu'on déracine
Leur tronc se balance et s'incline
Sur leurs genoux entrelacés.

Tous deux ils glissent dans la lutte,
Et Jacob enfin terrassé
Chancelle, croule, et dans sa chute
Enraine l'ange renversé;
Palpitant de crainte et de rage,
Soudain le pasteur se dégage
Des bras du combattant des cieux,
L'abat, le presse, le surmonte,
Et sur son sein gonflé de honte
Pose un genou victorieux.

Mais sur le lutteur qu'il domine,
Jacob encore mal affermi,
Sent à son tour sur sa poitrine
Le poids du céleste ennemi....
Enfin, depuis les heures sombres,
Où le soir lutte avec les ombres,
Tantôt vaincu, tantôt vainqueur,
Contre ce rival qu'il ignore
Il combattit jusqu'à l'aurore...
Et c'était l'esprit du Seigneur!

Ainsi dans les ombres du doute
L'homme, hélas! égaré souvent,
Se trace à soi-même sa route,
Et veut voguer contre le vent;
Mais dans cette lutte insensée,
Bientôt notre aile terrassée
Par le souffle qui la combat,
Sur la terre tombe essoufflée,
Comme la voile désenflée
Qui tombe et dort le long du mât.

Attendons le souffle suprême
Dans un repos silencieux;
Nous ne sommes rien de nous-même
Qu'un instrument mélodieux!
Quand le doigt d'en haut se retire,
Restons muets comme la lyre

Qui recueille ses saints transports
Jusqu'à ce que la main puissante
Touche la corde frémissante
Où dorment les divins accords.

SAPHO.

ÉLÉGIE ANTIQUE.

L'AURORE se levait, la mer battait la plage;
Ainsi parla Sapho debout sur le rivage,
Et près d'elle, à genoux, les filles de Lesbos
Se penchaient sur l'abîme et contemplaient les flots:

Fatal rocher, profond abîme!
Je vous aborde sans effroi.
Vous allez à Vénus dérober sa victime:
J'ai méconnu l'Amour, l'Amour punit mon crime.
O Neptune! tes flots seront plus doux pour moi!
Vois-tu de quelles fleurs j'ai couronné ma tête?
Vois ce front, si long-tems chargé de mon ennui,
Orné pour mon trépas comme pour une fête,
Du bandeau solennel étincelle aujourd'hui!
On dit que dans ton sein... mais je ne puis le croire,
On échappe aux courroux de l'implacable Amour;
On dit que, par tes soins, si l'on renaît au jour,
D'une flamme insensée on y perd la mémoire.
Mais de l'abime, ô dieu! quel que soit le secours,
Garde-toi, garde-toi de préserver mes jours!

Je ne viens pas chercher dans tes ondes propices
Un oubli passager, vain remède à mes maux;
J'y viens, j'y viens trouver le calme des tombeaux.
Reçois, ô roi des mers, mes joyeux sacrifices!
Et vous, pourquoi ces pleurs? pourquoi ces vains sanglots?
Chantez, chantez un hymne, ô vierges de Lesbos!

Importuns souvenirs, me suivrez-vous sans cesse?
C'était sous les bosquets du temple de Vénus:
Moi-même; de Vénus insensible prêtresse,
Je chantais sur la lyre un hymne à la déesse:
Aux pieds de ses autels, soudain je t'aperçus.
Dieux! quels transports nouveaux! ô dieux, comment décrire
Tous les feux dont mon sein se remplit à la fois?
Ma langue se glaça, je demeurai sans voix,
Et ma tremblante main laissa tomber ma lyre.
Non: jamais aux regards de l'ingrate Daphné
Tu ne parus plus beau, divin fils de Latone;
Jamais le thyrse en main, de pampres couronné,
Le jeune dieu de l'Inde, en triomphe traîné,
N'apparut plus brillant aux regards d'Érigone.
Tout sortit... de lui seul je me souvins, hélas!
Sans rougir de ma flamme, en tout tems, à toute heure,
J'errais seule et pensive autour de sa demeure.
Un pouvoir plus qu'humain m'enchaînait sur ses pas!

Que j'aimais à le voir, de la foule enivrée,
Au gymnase, au théâtre, attirer tous les yeux,
Lancer le disque au loin d'une main assurée,
Et sur tous ses rivaux l'emporter dans nos jeux!
Que j'aimais à le voir penché sur la crinière
D'un coursier de l'Élide aussi prompt que les vents,
S'élancer le premier au bout de la carrière,
Et le front couronné, revenir à pas lents!
Ah! de tous ses succès, que mon âme était fière
Et si de ce beau front, de sueur humecté,
J'avais pu seulement essuyer la poussière...
O dieux! j'aurais donné tout, jusqu'à ma beauté,
Pour être un seul instant ou sa sœur ou sa mère!
Vous qui n'avez jamais rien pu pour mon bonheur!
Vaines divinités des rives du Permesse,
Moi-même, dans vos arts, j'instruisis sa jeunesse,
Je composai pour lui ces chants pleins de douceur,
Ces chants qui m'ont valu les transports de la Grèce:
Ces chants, qui des Enfers fléchiraient la rigueur,
Malheureuse Sapho, n'ont pu fléchir son cœur,
Et son ingratitude a payé ta tendresse!

Redoublez vos soupirs! redoublez vos sanglots!
Pleurez! ma honte, ô filles de Lesbos!

Si l'ingrat cependant s'était laissé toucher!
Si mes soins, si mes chants, si mes trop faibles
charmes,

A son indifférence avaient pu l'arracher!
S'il eût été du moins attendri par mes larmes!
Jamais, pour un mortel, jamais la main des dieux
N'aurait filé des jours plus doux, plus glorieux!
Que d'éclat cet amour eût jeté sur sa vie!
Ses jours à ces dieux même auraient pu faire envie!
Et l'amant de Sapho, fameux dans l'univers,
Aurait été, comme eux, immortel dans mes vers!
C'est pour lui que j'aurais, sur tes autels propices,
Fait fumer en tout tems l'encens des sacrifices,
O Vénus! c'est pour lui que j'aurais nuit et jour
Suspendu quelque offrande aux autels de l'Amour.
C'est pour lui que j'aurais, durant les nuits entières,
Aux trois fatales sœurs adressé mes prières;
Ou bien que, reprenant mon luth mélodieux,
J'aurais redit les airs qui lui plaisaient le mieux,
Pour lui j'aurais voulu dans les jeux d'Ionie
Disputer aux vainqueurs les palmes du génie.
Que ces lauriers brillans à mon orgueil offerts,
En les cueillant pour lui m'auraient été plus chers!
J'aurais mis à ses pieds le prix de ma victoire,
Et couronné son front des rayons de ma gloire.

Souvent à la prière abaissant mon orgueil,
De ta porte, ô Phaon! j'allais baiser le seuil.
Au moins, disais-je, au moins, si ta rigueur jalouse
Me refuse à jamais ce doux titre d'épouse,

Souffre, ô trop cher enfant, que Sapho, près de toi,
Esclave si tu veux, vive au moins sous ta loi!
Que m'importe ce nom et cette ignominie,
Pourvu qu'à tes côtés je consume ma vie!
Pourvu que je te voie, et qu'à mon dernier jour,
D'un regard de pitié tu plaignes tant d'amour!
Ne crains pas mes périls, ne crains pas ma faiblesse,
Vénus égalera ma force à ma tendresse.
Sur les flots, sur la terre, attachée à tes pas,
Tu me verras te suivre au milieu des combats;
Tu me verras, de Mars affrontant la furie,
Détourner tous les traits qui menacent ta vie,
Entre la mort et toi toujours prompte à courir...
Trop heureuse, pour lui si j'avais pu mourir!

Lorsqu'enfin fatigué des travaux de Bellone
Sous la tente au sommeil, ton âme s'abandonne,
Ce sommeil, ô Phaon! qui n'est plus fait pour moi,
Seule me laissera veillant autour de toi.
Et si quelque souci vient rouvrir ta paupière,
Assise à tes côtés durant la nuit entière,
Mon luth sur mes genoux soupirant mon amour,
Je charmerai ta peine, en attendant le jour.

Je disais; et les vents emportaient ma prière.
L'écho répétait seul ma plainte solitaire;
Et l'écho seul encor répond à mes sanglots.
Pleurez! pleurez ma honte, ô filles de Lesbos!

Toi ! qui fus une fois mon bonheur et ma gloire!
O lyre ! que ma main fit résonner pour lui,
Ton aspect que j'aimais m'importune aujourd'hui.
Et chacun de tes airs rapelle à ma mémoire
Et mes feux, et ma honte, et l'ingrat qui m'a fui.
Brise-toi dans mes mains, lyre à jamais funeste!
Aux autels de Vénus, dans ses sacrés parvis
Je ne te suspends pas ; que le courroux céleste
Sur ces flots orageux disperse tes débris !
Et que de mes tourmens nul vestige ne reste !
Que ne puis-je de même engloutir dans ces mers
Et ma fatale gloire, et mes chants, et mes vers!
Que ne puis-je effacer mes traces sur la terre !
Que ne puis-je aux enfers descendre tout entière !
Et brûlant ces écrits où doit vivre Phaon,
Emporter avec moi l'opprobre de mon nom !

Cependant si les dieux que sa rigueur outrage
Poussaient en cet instant ses pas vers le rivage ;
Si de ce lieu suprême il pouvait s'approcher ;
S'il venait contempler sur le fatal rocher
Sapho, les yeux en pleurs, errante, échevelée,
Frappant de vains sanglots la rive désolée,
Brûlant encor pour lui, lui pardonnant son sort,
Et dressant lentement les apprêts de sa mort !
Sans doute, à cet aspect, touché de mon supplice
Il se repentirait de sa longue injustice ;
Sans doute, par mes pleurs se laissant désarmer

Il dirait à Sapho : Vis encor pour aimer !
Qu'ai-je dit ? Loin de moi quelque remords peut-être,
Au défaut de l'amour dans son cœur a pu naître ;
Peut-être dans sa fuite, averti par les dieux,
Il frisonne, il s'arrête, il revient vers ces lieux :
Il revient m'arrêter sur les bords de l'abîme,
Il revient !... il m'appelle... il sauve sa victime !...
Oh ! qu'entends-je ?... Écoutez... du côté de Lesbos
Une clameur lointaine a frappé les échos.
J'ai reconnu l'accent de cette voix si chère,
J'ai vu sur le chemin s'élever la poussière.
O vierges ! regardez ! ne le voyez-vous pas
Descendre la colline et me tendre les bras ?...
Mais non ! tout est muet dans la nature entière,
Un silence de mort règne au loin sur la terre ;
Le chemin est désert.... Je n'entends que les flots....
Pleurez ! pleurez ma honte, ô filles de Lesbos !

Mais déjà s'élançant vers les cieux qu'il colore
Le soleil de son char précipite le cours.
Toi qui viens commencer le dernier de mes jours,
Adieu, dernier soleil ! adieu, suprême aurore !
Demain du sein des flots vous jaillirez encore ;
Et moi je meurs ! et moi je m'éteins pour toujours !
Adieu, champs paternels ! adieu, douce contrée !
Adieu, chère Lesbos à Vénus consacrée !
Rivage où j'ai reçu la lumière des cieux !

Temple auguste où ma mère, aux jours de ma
naissance,
D'une tremblante main me consacrant aux dieux,
Au culte de Vénus dévoua mon enfance!
Et toi, forêt sacrée, où les filles du Ciel,
Entourant mon berceau, m'ont nourri de leur miel,
Adieu! Leurs vains présens que le vulgaire envie,
Ni des traits de l'Amour, ni des coups du destin,
Misérable Sapho! n'ont pu sauver ta vie.
Tu vécus dans les pleurs, et tu meurs au matin.
Ainsi tombe une fleur avant d'être fanée.
Ainsi, cruel Amour! sous le couteau mortel,
Une jeune victime à ton temple amenée,
Qu'à ton culte en naissant le pâtre a destinée,
Vient tomber avant l'âge au pied de ton autel.

Et vous qui reverrez le cruel que j'adore,
Quand l'ombre du trépas aura couvert mes yeux,
Compagnes de Sapho! portez-lui ces adieux!
Dites-lui... qu'en mourant je le nommais encore!

Elle dit. Et le soir, quittant le bord des flots,
Vous revîntes sans elle, ô vierges de Lesbos!

BUONAPARTE.

Sur un écueil battu par la vague plaintive,
Le nautonnier de loin voit blanchir sur la rive
Un tombeau près du bord, par les flots déposé;
Le tems n'a pas encor bruni l'étroite pierre,
Et sous le vert tissu de la ronce et du lierre
On distingue... un sceptre brisé!

Ici git... point de nom!... demandez à la terre!
Ce nom? il est inscrit en sanglant caractère,
Des bords du Tanaïs au sommet du Cédar.
Sur le bronze et le marbre, et sur le sein des braves,
Et jusque dans le cœur de ces troupeaux d'esclaves
Qu'il foulait tremblans sous son char.

Depuis ces deux grands noms qu'un siècle au siècle annonce,
Jamais nom qu'ici-bas toute langue prononce
Sur l'aile de la foudre aussi loin ne vola.
Jamais d'aucun mortel le pied qu'un souffle efface,
N'imprima sur la terre une plus forte trace,
Et ce pied s'est arrêté là!...

Il est là!... sous trois pas un enfant le mesure;
Son ombre ne rend pas même un léger murmure:
Le pied d'un ennemi foule en paix son cercueil.
Sur ce front foudroyant le moucheron bourdonne,
Et son ombre n'entend que le bruit monotone
D'une vague contre un écueil.

Ne crains pas, cependant, ombre encor inquiète!
Que je vienne outrager ta majesté muette!
Non. La lyre aux tombeaux n'a jamais insulté.
La mort fut de tout tems l'asile de la gloire.
Rien ne doit jusqu'ici poursuivre une mémoire.
Rien!... excepté la vérité!

Ta tombe et ton berceau sont couverts d'un nuage;
Mais pareil à l'éclair tu sortis d'un orage!
Tu foudroyas le monde avant d'avoir un nom.
Tel ce Nil dont Memphis boit les vagues fécondes,
Avant d'être nommé, fait bouillonner ses ondes
Aux solitudes de Memnon.

Les dieux étaient tombés, les trônes étaient vides;
La victoire te prit sur ses ailes rapides.
D'un peuple de Brutus la gloire te fit roi.
Ce siècle dont l'écume entraînait dans sa course
Les mœurs, les rois, les dieux... refoulé vers sa source,
Recula d'un pas devant toi.

Tu combattis l'erreur sans regarder le nombre;
Pareil au fier Jacob tu luttas contre une ombre:
Le fantôme croula sous le poids d'un mortel.
Et de tous ses grands noms profanateur sublime,
Tu jouas avec eux, comme la main du crime
Avec les vases de l'autel.

Ainsi, dans les accès d'un impuissant délire
Quand un siècle vieilli, de ses mains se déchire,
En jetant dans ses fers un cri de liberté,
Un héros tout-à-coup de la poudre se lève,
Le frappe avec son sceptre... il s'éveille, et le rêve
Tombe devant la vérité.

Ah! si rendant ce sceptre à ses mains légitimes,
Plaçant sur ton pavois de royales victimes,
Tes mains des saints bandeaux avaient lavé l'affront!
Soldat vengeur des rois, plus grand que ces rois même,
De quel divin parfum, de quel pur diadème,
L'histoire aurait sacré ton front?

Gloire! honneur! liberté! ces mots que l'homme adore
Retentissaient pour toi comme l'airain sonore
Dont un stupide écho répète au loi le son.

De cette langue en vain ton oreille frappée,
Ne comprit ici bas que le cri de l'épée,
Et le mâle accord du clairon.

Superbe, et dédaignant ce que la terre admire,
Tu ne demandais rien au monde, que l'empire.
Tu marchais!... tout obstacle était ton ennemi.
Ta volonté volait comme ce trait rapide
Qui va frapper le but où le regard le guide,
Même à travers un coeur ami.

Jamais, Pour éclaircir ta royale tristesse,
La coupe des festins ne te versa l'ivresse;
Tes yeux d'une autre pourpre aimaient à s'enivrer.
Comme un soldat debout qui veille sous les armes,
Tu vis de la beauté le sourire ou les larmes,
Sans sourire et sans soupirer.

Tu n'aimais que le bruit du fer, le cri d'alarmes!
L'éclat resplendissant de l'aube sur les armes;
Et ta main ne flattait que ton léger coursier,
Quand les flots ondoyans de sa pâle crinière
Sillonnaient comme un vent la sanglante pous-
sière,
Et que ses pieds brisaient l'acier.

Tu grandis sans plaisir, tu tombas sans murmure!
Rien d humain ne battait sous ton épaisse armure;

Sans haine et sans amour, tu vivais pour penser.
Comme l'aigle régnant dans un ciel solitaire,
Tu n'avais qu'un regard pour mesurer la terre;
Et des serres pour l'embrasser.

. . . .
. . . .

S'élancer d'un seul bond au char de la victoire,
Foudroyer l'univers des splendeurs de sa gloire,
Fouler d'un même pied des tribuns et des rois;
Forger un joug trempé dans l'amour et la haine,
Et faire frissonner sous le frein qui l'enchaîne
Un peuple échappé de ses lois!

Etre d'un siècle entier la pensée et la vie,
Emousser le poignard, décourager l'envie;
Ebranler, raffermir l'univers incertain,
Aux sinistres clartés de ta foudre qui gronde
Vingt fois contre les dieux, jouer le sort du monde;
Quel rêve!!! et ce fut ton destin!...

Tu tombas cependant de ce sublime faîte!
Sur ce rocher désert, jeté par la tempête,
Tu vis tes ennemis déchirer ton manteau;
Et le sort, ce seul dieu qu'adora ton audace,
Pour dernière faveur t'accorda cet espace
Entre le trône et le tombeau.

Oh! qui m'aurait donné d'y sonder ta pensée,
Lorsque le souvenir de ta grandeur passée
Venait, comme un remords, t'assaillir loin du bruit;
Et que, les bras croisés sur ta large poitrine,
Sur ton front chauve et nu, que la pensée incline
L'horreur passait comme la nuit!

Tel qu'un pasteur debout sur la rive profonde
Voit son ombre de loin se prolonger sur l'onde,
Et du fleuve orageux suivre en flottant le cours;
Tel du sommet désert de ta grandeur suprême,
Dans l'ombre du passé te recherchant toi-même,
Tu rappelais tes anciens jours.

Ils passaient devant toi comme des flots sublimes
Dont l'oeil voit sur les mers étinceler les cimes,
Ton oreille écoutait leur bruit harmonieux;
Et, d'un reflet de gloire éclairant ton visage,
Chaque flot t'apportait une brillante image
Que tu suivais long-tems des yeux.

Là, sur un pont tremblant tu défiais la foudre;
Là, du désert sacré tu réveillais la poudre;
Ton coursier frissonnait dans les flots du Jourdain.
Là, tes pas abaissaient une cime escarpée;
Là, tu changeais en sceptre une invincible épée
Ici... Mais quel effroi soudain?

Pourquoi détournes-tu ta paupière éperdue?
D'où vient cette pâleur sur ton front répandue?
Qu'as-tu vu tout-à-coup dans l'horreur du passé?
Est-ce d'une cité la ruine fumante?
Ou du sang des humains quelque plaine écumante?
Mais la gloire a tout effacé.

La gloire efface tout.... Tout excepté le crime.
Mais son doigt me montrait le corps d'une victime;
Un jeune homme! un héros, d'un sang pur inondé!
Le flot qui l'apportait, passait, passait, sans cesse;
Et toujours en passant la vague vengeresse
Lui jetait le nom de Condé....

Comme pour effacer une tache livide,
On voyait sur son front passer sa main rapide;
Mais la trace de sang sous son doigt renaissait;
Et comme un sceau frappé par une main suprême,
La goutte ineffaçable, ainsi qu'un diadème,
Le couronnait de son forfait.

C'est pour cela, tyran! que ta gloire ternie
Fera par ton forfait douter de ton génie!
Qu'une trace de sang suivra partout ton char
Et que ton nom, jouet d'un éternel orage,
Sera, par l'avenir, ballotté d'âge en âge
Entre Marius et César.

. . . .

Tu mourus cependant de la mort du vulgaire,
Ainsi, qu'un moissonneur va chercher son salaire
Et dort sur sa faucille avant d'être payé.
Tu ceignis en mourant ton glaive sur ta cuisse,
Et tu fus demander, récompense ou justice,
Au dieu qui t'avait envoyé.

On dit qu'aux derniers jours de sa longue agonie,
Devant l'éternité seul avec son génie,
Son regard vers le ciel, parut se soulever;
Le signe rédempteur toucha son front farouche;..
Et même on entendit commencer sur sa bouche
Un nom ... qu'il n'osait achever.

Achève!... c'est le dieu qui règne et qui couronne:
C'est le dieu qui punit; c'est le dieu qui pardonne;
Pour les héros et nous, il a des poids divers.
Parle-lui sans effroi; lui seul peut te comprendre
L'esclave et le tyran ont tous un compte à rendre.
L'un du sceptre, l'autre des fers.

. . . .

Son cercueil est fermé; Dieu l'a jugé: silence;
Son crime et ses exploits pèsent dans la balance;
Que des faibles mortels la main n'y touche plus!
Qui peut sonder, Seigneur, ta clémence infinie?
Et vous, fléau de Dieu! qui sait si le génie
N'est pas une de vos vertus?...

LES ETOILES.

A ME. DE P***.

Il est pour la pensée une heure . . . une heure sainte,
Alors que s'enfuyant de la céleste enceinte
De l'absence du jour pour consoler les cieux,
Le crépuscule aux monts prolonge ses adieux.
On voit à l'horizon sa lueur incertaine
Comme les bords flottans d'une robe qui traîne.
Balayer lentement le firmament obscur
Où les astres ternis revivent dans l'azur.
Alors ces globes d'or, ces îles de lumière,
Que cherche par instinct la rêveuse paupière,
Jaillissent par milliers de l'ombre qui s'enfuit,
Comme une poudre d'or sous les pas de la nuit;
Et le souffle du soir qui vole sur sa trace,
Les sème en tourbillons dans le brillant espace.
L'œil ébloui les cherche et les perd à la fois;
Les uns semblent planer sur les cimes des bois,
Tel qu'un céleste oiseau dont les rapides ailes
Font jailler en s'ouvrant des gerbes d'étincelles.

D'autres, en flots brillans s'étendant dans les airs,
Comme un rocher blanchi de l'écume des mers;
Ceux-là, comme un coursier volant dans la carrière.
Déroulent à longs plis leur flottante crinière;
Ceux-ci, sur l'horizon se penchant à-demi,
Semblent des yeux ouverts sur le monde endormi,
Tandis qu'aux bords du ciel de légères étoiles
Voguent dans cet azur comme de blanches voiles,
Qui, revenant au port, d'un rivage lointain,
Brillent sur l'Océan aux rayons du matin,

De ces astres brillans, son plus sublime ouvrage,
Dieu seul connait le nombre, et la distance et l'âge;
Les uns déjà vieillis, pâlissent à nos yeux,
D'autres se sont perdus dans les routes des cieux,
D'autres, comme des fleurs que son souffle caresse,
Lèvent un front riant de grâce et de jeunesse,
Et, charmant l'Orient de leurs fraîches clartés,
Etonnent tout-à-coup l'œil qui les a comptés.
Dans la danse céleste ils s'élancent ... et l'homme,
Ainsi qu'un nouveau-né, les salue, et les nomme
Quel mortel enivré de leur chaste regard,
Laissant ses yeux flottans les fixer au hasard,

Et cherchant le plus pur, parmi ce chœur suprême,
Ne l'a pas consacré du nom de ce qu'il aime?
Moi-même ... il en est un, solitaire, isolé,
Qui, dans mes longues nuits, m'a souvent consolé,
Et dont l'éclat, voilé des ombres du mystère,
Me rappelle un regard qui brillait sur la terre.
Peut-être? ... ah! puisse-t-il au céleste séjour
Porter au moins ce nom que lui donna l'Amour!

Cependant, la nuit marche, et sur l'abîme immense,
Tous ces mondes flottans gravitent en silence,
Et nous même avec eux emportés dans leur cours,
Vers un port inconnu nous avançons toujours,
Souvent, pendant la nuit, au souffle du zéphire,
On sent la terre aussi flotter comme un navire.
D'une écume brillante on voit les monts couverts
Fendre d'un cours égal le flot grondant des airs;
Sur ces vagues d'azur où le globe se joue,
On entend l'aquilon se briser sous la proue,
Et du vent dans les mâts les tristes sifflemens,
Et de ses flancs battus les sourds gémissemens;
Et l'homme sur l'abîme où sa demeure flotte,
Vogue avec volupté sur la foi du pilote.

Soleils! mondes flottans qui voguez avec nous!
Dites, s'il vous l'a dit, où donc allons nous tous?
Quel est le port céleste où son souffle nous guide?
Quel terme assigna-t-il à notre vol rapide?
Allons-nous sur des bords de silence et de deuil.
Echouant dans la nuit sur quelque vaste écueil,
Semer l'immensité des débris du naufrage?
Ou, conduits par sa maiu sur un brillant rivage,
Et sur l'ancre éternelle à jamais affermis,
Dans un golfe du ciel aborder endormis?

Vous qui nagez plus près de la céleste voûte,
Mondes étincelans! vous le savez sans doute:
Cet Océan plus pur, ce ciel où vous flottez,
Laisse arriver à vous de plus vives clartés;
Plus brillantes que nous vous savez davantage;
Car, de la vérité, la lumière est l'image.
Oui: si j'en crois l'éclat dont vos orbes errans
Argentent, des forêts, les dômes transparens,
Qui, glissant tout-à-coup sur des mers irritées,
Calment, en les éclairant, les vagues agitées;
Si j'en crois ces rayons dont le sensible jour
Inspire la vertu, la prière, l'amour;
Qui, quand l'œil attendri s'entr'ouvre à leur lumière.
Attirent une larme aux bords de la paupière;
Si j'en crois ces instincts, ces doux pressentimens
Qui dirigent vers vous les soupirs des amans,

Les yeux de la beauté, les rêves qu'on regrette,
Et le vol enflammé de l'aigle et du poète!
Tentes du ciel! Édens! temples! brillans palais!
Vous êtes un séjour d'innocence et de paix.
Dans le calme des nuits, à travers la distance
Vous en versez sur nous la lointaine influence.
Tout ce que nous cherchons, l'amour, la vérité;
Ces fruits tombés du ciel dont la terre a goûté,
Dans vos brillans climats, que le regard envie,
Nourrissent à jamais les enfans de la vie,
Et l'homme, un jour peut-être à ses destins rendu,
Retrouvera chez vous tout ce qu'il a perdu.
Hélas! combien de fois seul, veillant sur ses cimes
Où notre ame plus libre a des vœux plus sublimes,
Beaux astres! fleurs du ciel dont le lys est jaloux,
J'ai murmuré tout bas: Que ne suis-je un de vous?
Que ne puis-je, échappant à ce globe de boue,
Dans la sphère éclatante où mon regard se joue,
Jonchant d'un feu de plus les parvis du saint lieu,
Eclore tout-à-coup sous les pas de mon Dieu,
Ou briller snr le front de la beauté snprême,
Comme un pâle fleuron de son saint diadème?

Dans le limpide azur de ces flots de cristal,
Me souvenant encore de mon globe natal,
Je viendrais chaque nuit, tardif et solitaire,
Sur les monts que j'aimais briller près de la terre:

J'aimerais à glisser sous la nuit des rameaux,
A dormir sur les prés, à flotter sur les eaux.
A percer doucement le voile d'un nuage;
Comme un regard d'amour que la pudeur ombrage.
Je visiterais l'homme; et s'il est ici-bas
Un front pensif, des yeux qui ne se ferment pas,
Une ame en deuil, un cœur qu'un poids sublime oppresse,
Répandant devant Dieu sa pieuse tristesse,
Un malheureux au jour dérobant ses douleurs
Et dans le sein des nuits laissant couler ses pleurs,
Un génie inquiet, une active pensée
Par un instinct trop fort dans l'infini lancée;
Mon rayon pénétré d'une sainte amitié,
Pour des maux trop connus prodiguant sa pitié,
Comme un secret d'amour versé dans un coeur tendre,
Sur ces fronts inclinés se plairait à descendre.
Ma lueur fraternelle, en découlant sur eux,
Dormirait sur leur sein, sourirait à leurs yeux:
Je leur révélerais, dans la langue divine,
Un mot du grand secret que le malheur devine.
Je sécherais leurs pleurs; et quand l'oeil du matin
Ferait pâlir mon disque à l'horizon lointain,
Mon rayon, en quittant leur paupière attendrie,
Leur laisserait encore la vague rêverie,

Et la paix et l'espoir; et lassés de gémir,
Au moins avant l'aurore ils pourraient s'endormir.

Et vous brillantes sœurs! étoiles, mes compagnes,
Qui du bleu firmament émaillez les campagnes;
Et, cadençant vos pas à la lyre des cieux,
Nouez et dénouez vos chœurs harmonieux!
Introduit sur vos pas dans la céleste chaine,
Je suivrais dans l'azur l'instinct qui vous entraîne,
Vous guideriez mon œil dans ce brillant désert,
Labyrinthe de feux où le regard se perd.
Vos rayons m'apprendraient à louer, à connaître
Celui que nous cherchons, que vous voyez peut-
être;
Et noyant dans son sein mes tremblantes clartés,
Je sentirais en lui... tout ce que vous sentez.

LE PAPILLON.

Naître avec le printems, mourir avec les roses,
Sur l'aile du zéphyr nager dans un ciel pur,
Balancé sur le sein des fleurs à peine écloses,
S'enivrer de parfums, de lumière et d'azur,
Secouant, jeune encore, la poudre de ses ailes,
S'envoler comme un souffle aux voûtes éternelles;
Voilà du papillon le destin enchanté!
Il ressemble au désir, qui jamais ne se pose,
Et, sans se satisfaire, effleurant toute chose,
Retourne enfin au ciel chercher la volupté.

LE PASSÉ.

A. M. A. DE V***.

Arrêtons-nous sur la colline
A l'heure où, partageant les jours,
L'astre du matin qui décline,
Semble précipiter son cours!
En avançant dans sa carrière,
Plus faible il rejette en arrière,
L'ombre terrestre qui le suit,
Et de l'horizon qu'il colore,
Une moitié le voit encore,
L'autre se plonge dans la nuit.

C'est l'heure où, sous l'ombre inclinée
Le laboureur dans le vallon
Suspend un moment sa journée,
At s'assied aux bords du sillon;
C'est l'heure ou, près de la fontaine,
Le voyageur reprend haleine

Après sa course du matin;
Et c'est l'heure où l'ame qui pense,
Se retourne et voit l'espérance
Qui l'abandonne en son chemin.

Ainsi notre étoile pâlie,
Jetant de mourantes lueurs
Sur le midi de notre vie,
Brille à peine à travers nos pleurs.
De notre rapide existence,
L'ombre de la mort qui s'avance
Obscurcit déjà la moitié;
Et, près de ce terme funeste,
Comme à l'aurore il ne nous reste
Que l'espérance et l'amitié.

Ami, qu'un même jour vit naitre,
Compagnon depuis le berceau,
Et qu'un même jour doit peut-être
Endormir au même tombeau!
Voici la borne qui partage
Ce douloureux pélerinage,
Qu'un même sort nous a tracé!
De ce sommet qui nous rassemble,
Viens, jetons un regard ensemble
Sur l'avenir et le passé!

Repassons nos jours, si tu l'oses!
Jamais l'espoir des matelots,

Couronna-t-il d'autant de roses
Le navire qu'on lance aux flots?
Jamais d'une teinte plus belle,
L'aube en riant colora-t-elle
Le front rayonnant du matin?
Jamais d'un œil perçant d'audace,
L'aigle embrassa-t-il plus d'espace
Que nous en ouvrait le destin?

En vain sur la route fatale,
Dont les cyprès tracent le bord,
Quelques tombeaux par intervalle
Nous avertissaient de la mort:
Ces monumens mélancoliques
Nous semblaient, comme aux jours antiques,
Un vain ornement du chemin.
Nous nous asseyions sous leur ombre,
Et nous rêvions des jours sans nombre,
Hélas! entre hier et demain.

Combien de fois près du rivage,
Où Nisida dort sur les mers,
La beauté crédule ou volage
Accourut à nos doux concerts!
Combien de fois la barque errante,
Berça sur l'onde transparente
Deux couples par l'Amour conduits;

Tandis qu'une déesse amie
Jetait sur la vague endormie
Le voile parfumé des nuits!

Combien de fois dans le délire
Qui succédait à nos festins,
Aux sons antiques de la lyre,
J'évoquai des songes divins!
Aux parfums des roses mourantes,
Aux vapeurs des coupes fumantes,
Ils volaient à nous tour-à-tour;
Et sur leurs ailes nuancées,
Egaraient nos molles pensées
Dans les dédales de l'Amour.

Mais dans leur insensible pente,
Les jours qui succédaient aux jours,
Entraînaient comme une eau courante
Et nos songes et nos amours.
Pareil à la fleur fugitive
Qui, du front joyeux d'un convive,
Tombe avant l'heure du festin,
Ce bonheur que l'ivresse cueille
De nos fronts, tombant feuille à feuille,
Jonchait le lugubre chemin!

Et maintenant, sur cet espace
Que nos pas ont déjà quitté,

Retourne-toi! cherchons la trace
De l'amour, de la volupté!
En foulant leurs rives fanées,
Remontons le cours des années,
Tandis qu'un souvenir glacé,
Comme l'astre adouci des ombres
Eclaire encore de teintes sombres
La scène vide du passé!

Ici, sur la scène du monde,
Se leva ton premier soleil.
Regarde! quelle nuit profonde
A remplacé ce jour vermeil!
Tout sous les cieux semblait sourire,
La feuille, l'onde, le zéphire
Murmuraient des accords charmans.
Ecoute! la feuille est flétrie;
Et les vents sur l'onde tarie,
Rendent de sourds gémissemens.

Reconnais-tu ce beau rivage?
Cette mer aux flots argentés,
Qui ne fait que bercer l'image
Des bords dans son sein répétés?
Un nom chéri vole sur l'onde!...
Mais pas une voix qui réponde,
Que le flot grondant sur l'écueil.

Malheureux! quel nom tu prononces!
Ne vois-tu pas parmi ces ronces,
Ce nom gravé sur un cercueil?

Plus loin sur la rive où s'épanche
Un fleuve épris de ces coteaux,
Vois-tu ce palais qui se penche
Et jette une ombre au sein des eaux?
Là, sous une forme étrangère,
Un ange exilé de sa sphère,
D'un céleste amour t'enflamma.
Pourquoi trembler? quel bruit t'étonne?
Ce n'est qu'une ombre qui frisonne
Aux pas du mortel qu'elle aima.

Hélas! partout où tu repasses,
C'est le deuil, le vide ou la mort.
Et rien n'a germé sur nos traces
Que la douleur ou le remord.
Voilà ce cœur où ta tendresse
Sema des fruits que ta vieillesse,
Hélas! ne recueillera pas!
Là, l'oubli perdit ta mémoire!
Là, l'envie étouffa ta gloire!
Là, ta vertu fit des ingrats!

Là, l'illusion éclipsée
S'enfuit sous un nuage obscur!

Ici, l'espérance lassée
Replia ses ailes d'azur,
Là, sous la douleur qui le glace,
Ton sourire perdit sa grâce,
Ta voix oublia ses concerts :
Tes sens épuisés se plaignirent,
Et tes blonds cheveux s'éteignirent
Au souffle argenté des hivers.

Ainsi des rives étrangères,
Quand l'homme, à l'insu des tyrans,
Vers la demeure de ses pères
Porte en secret ses pas errans,
L'ivraie a couvert ses collines,
Son toit sacré pend en ruines,
Dans ses jardins l'onde a tari;
Et sur le seuil qui fut sa joie,
Dans l'ombre un chien féroce aboie
Contre les mains qui l'ont nourri.

Mais ces sens qui s'appesantissent
Et du tems subissent la loi,
Ces yeux, ce cœur qui se ternissent,
Cette ombre enfin, ce n'est pas toi!
Sans regret, au flot des années,
Livre ces dépouilles fanées
Qu'enlève le souffle des jours,
Comme on jette au courans de l'onde,

La feuille aride et vagabonde
Que l'onde entraîne dans son cours.

Ce n'est plus le tems de sourire
A ces roses de peu de jours;
De mêler aux sons de la lyre
Les tendres soupirs des amours;
De semer sur des fonds stériles
Ces vœux, ces projets inutiles,
Par les vents du ciel emportés,
A qui le tems qui nous dévore,
Ne donne pas l'heure d'éclore
Pendant nos rapides étés.

Levons les yeux vers la colline,
Où luit l'étoile du matin!
Saluons la splendeur divine,
Qui se lève dans le lointain!
Cette clarté pure et féconde,
Aux yeux de l'ame éclaire un monde
Où la foi monte sans effort.
D'un saint espoir ton cœur palpite;
Ami! pour y voler plus vite,
Prenons les ailes de la mort!

En vain, dans ce désert aride,
Sous nos pas tout s'est effacé!
Viens! où l'éternité réside,
On retouve jusqu'au passé.
Là, sont nos rêves pleins de charmes,

Et nos adieux trempés de larmes,
Nos voeux et nos soupirs perdus ;
Là, refleuriront nos jeunesses;
Et les objets de nos tristesses
A nos regrets seront rendus.

Ainsi, quand les vents de l'automne
Ont balayé l'ombre des bois,
L'hirondelle agile abandonne
Le faîte des palais des rois.
Suivant le soleil dans sa course,
Elle remonte vers la source
D'où l'astre nous répand les jours;
Et sur ses pas retrouve encore
Un autre ciel, une autre aurore,
Un autre nid pour ses amours.

Ce roi, dont la sainte tristesse
Immortalisa ses douleurs,
Vit ainsi sa verte jeunesse
Se renouveler sous ses pleurs,
Sa harpe, à l'ombre de la tombe,
Soupirait, comme la colombe
Sous les verts cyprès du Carmel.
Et son coeur, qu'une lampe éclaire,
Résonnait comme un sanctuaire
Où retentit l'hymne éternel.

TRISTESSE.

RAMENEZ-MOI, disais-je, au fortuné rivage,
Où Naples réfléchit dans une mer d'azur
Ses palais, ses côteaux, ses astres sans nuage,
Où l'oranger fleurit sous un ciel toujours pur.
Que tardez-vous? Partons! Je veux revoir encore
Le Vésuve enflammé sortant du sein des eaux;
Je veux de ses hauteurs voir se lever l'aurore;
Je veux, guidant les pas de celle que j'adore,
Redescendre, en rêvant, de ces rians côteaux.
Suis-moi dans les détours de ce golfe tranquille;
Retournons sur ces bords à nos pas si connus,
Aux jardins de Cinthie, au tombeau de Virgile,
Près des débris épars du templs de Vénus:
Là, sous les orangers, sous la vigne fleurie,
Dont le pampre flexible au myrte se marie,
Et tresse sur ta tête une voûte de fleurs,
Au doux bruit de la vague, ou du vent qui murmure,
Seuls avec notre amour, seuls avec la nature,
La vie et la lumière auront plus de douceurs.

De mes jours pâlissans le flambeau se consume;
Il s'éteint par degrés au souffle du malheur,
Ou, s'il jette parfois une faible lueur,
C'est quand ton souvenir dans mon sein le rallume.
Je ne sais si les dieux me permettront enfin
D'achever ici-bas ma pénible tournée;
Mon horizon se borne, et mon œil incertain
Ose l'étendre à peine au-delà d'une année.
Mais, s'il faut périr au matin,
S'il faut, sur une terre au bonheur destinée,
Laisser échapper de ma main
Cette coupe que le destin
Semblait avoir pour moi de roses couronnée,
Je ne demande aux dieux que de guider mes pas
Jusqu'aux bords qu'embellit ta mémoire chérie,
De saluer de loin ces fortunés climats,
Et de mourir aux lieux où j'ai goûté la vie.

LA SOLITUDE.

Heureux qui, s'écartant des sentiers d'ici-bas,
A l'ombre du désert allant cacher ses pas;
D'un monde dédaigné secouant la poussière,
Efface encor vivant ses traces sur la terre,
Et dans la solitude enfin enseveli,
Se nourrit d'espérance et s'abreuve d'oubli!
Tel que ces esprits purs qui planent dans l'espace,
Tranquille spectateur de cette ombre qui passe,
Des caprices du sort à jamais défendu,
Il suit de l'oeil ce char dont il est descendu....
Il voit les passions, sur une onde incertaine;
De leur souffle orageux enfler la voile humaine.
Mais ces vents inconstans ne troublent plus sa paix;
Il se repose en Dieu, qui ne change jamais;
Il aime à contempler ses plus hardis ouvrages,
Ces monts, vainqueurs des vents, de la foudre et des âges,
Où dans leur masse auguste et leur solidité,
Ce dieu grava sa force et son éternité.

A cette heure, où frappé d'un rayon de l'aurore,
Leur sommet enflammé que l'Orient colore,
Comme un phare céleste allumé dans la nuit
J'aillit étincelant de l'ombre qui s'enfuit,
Il s'élance, il franchit ces riantes collines
Que le mont jette au loin sur ses larges racines,
Et, porté par degrés jusqu'à ses sombres flancs,
Sous ses pins immortels il s'enfonce à pas lents:
Là, des torrens séchés le lit seul est sa route,
Tantôt les rocs minés sur lui pendent en voûte,
Et, tantôt sur leurs bords tout-à-coup suspendu,
Il recule étonné; son regard éperdu
Jouit avec horreur de cet effroi sublime,
Et sous ses pieds, long-tems, voit tournoyer l'abîme.
Il monte, et l'horizon grandit à chaque instant;
Il monte, et devant lui l'immensité s'étend,
Comme sous le regard d'une nouvelle aurore,
Un monde à chaque pas pour ses yeux semble éclore,
Jusqu'au sommet suprême où son oeil enchanté
S'empare de l'espace, et plane en liberté.
Ainsi, lorsque notre ame, à sa source envolée,
Quitte enfin pour jamais la terrestre vallée,
Chaque coup de son aile, en l'élevant aux cieux,
Elargit l'horizon qui s'étend sous ses yeux:
Des mondes sous son vol le mystère s'abaisse,
En découvrant toujours elle monte sans cesse

Jusqu'aux saintes hauteurs d'où l'oeil du séraphin,
Sur l'espace infini plonge un regard sans fin.

Salut, brillans sommets! champs de neige et de
glace!
Vous qui d'aucun mortel n'avez gardé la trace;
Vous, que le regard même aborde avec effroi,
Et qui n'avez souffert que les aigles et moi:
OEuvres du premier jour, augustes pyramides,
Que Dieu même affermit sur vos bases solides;
Confins de l'univers, qui depuis ce grand jour,
N'avez jamais changé de forme et de contour:
Le nuage, en grondant, parcourt en vain vos
cîmes,
Le fleuve en vain grossi sillonne vos abîmes,
La foudre frappe en vain votre front endurci;
Votre front solennel, un moment obscurci,
Sur nous, comme la nuit versant son ombre
obscure,
Et, laissant pendre au loin sa noire chevelure,
Semble, toujours vainqueur du choc qui l'ébranla,
A dieu qui l'a fondé, dire encor: Me voilà!
Et moi, me voici seul sur ces confins du monde!
Loin d'ici, sous mes pieds la foudre vole et gronde,
Les nuages battus par les ailes des vents
Entrechoquant comme eux leurs tourbillons mou-
vans,
Tels qu'un autre Océan soulevé par l'orage,
Se déroulent sans fin dans des lits sans rivage,
Et devant ces sommets abaissant leur orgueil,
Brisent incessamment sur cet immense écueil.

Mais, tandis qu'à ses pieds ce noir chaos bouillonne.
D'éternelles splendeurs le soleil le couronne:
Depuis l'heure où son char s'élance dans les airs,
Jusqu'à l'heure où son disque incline vers les mers,
Cet astre, en décrivant son oblique carrière,
D'aucune ombre jamais n'y souille sa lumière,
Et déjà la nuit sombre a descendu des cieux
Qu'à ces sommets encore il dit de longs adieux.

Là, tandis que je nage en des torrens de joie,
Ainsi que mon regard, mon ame se déploie,
Et croit, en respirant cet air de liberté,
Recouvrer sa splendeur et sa sérénité.
Oui, dans cet air du ciel, les soins lourds de la vie,
Le mépris des mortels, leur haine, ou leur envie,
N'accompagnent plus l'homme et ne surnagent pas:
Comme un vil plomb, deux même, ils retombent en bas.
Ainsi, plus l'onde est pure, et moins l'homme y surnage;
A peine de ce monde il emporte une image!
. . . .
. . . .
Mais ton image, ô Dieu! dans ces grands traits épars,
En s'élevant vers toi grandit à nos regards,
Comme au prêtre habitant l'ombre du sanctuaire,
Chaque pas te révèle à l'ame solitaire.

Le silence et la nuit, et l'ombre des forêts,
Lui murmurent tout bas de sublimes secrets;
Et l'esprit, abîmé dans ces rares spectacles,
Par la voix des déserts écoute tes oracles.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

J'ai vu de l'Océan les flots épouvantés,
Pareils aux fiers coursiers dans la plaine emportés,
Déroulant à ta voix leur humide crinière,
Franchir en bondissant leur bruyante barrière;
Puis soudain refoulés, sous ton frein tout-puissant,
Dans l'abîme étonné rentrer en mugissant.
J'ai vu le fleuve, épris des gazons du rivage,
Se glisser flots à flots, de bocage en bocage,
Et dans son lit voilé d'ombrage et de fraîcheur,
Bercer en murmurant la barque du pêcheur;
J'ai vu le trait brisé de la foudre qui gronde,
Comme un serpent de feu se dérouler sur l'onde;
Le zéphir embaumé des doux parfums du miel,
Balayer doucement l'azur voilé du ciel;
La colombe, essuyant son aile encore humide,
Sur les bords de son nid poser un pied timide,
Puis d'un vol cadencé fendant le flot des airs,
S'abattre en soupirant sur la rive des mers.
J'ai vu ces monts voisins des cieux où tu reposes,
Cette neige où l'aurore aime à semer ses roses,

Ces trésors des hivers, d'où par mille détours
Dans nos champs desséchés multipliant leur cours,
Cent rochers de cristal, que tu fonds à mesure,
Viennent désaltérer la mourante verdure.
Et ces ruisseaux pleuvant de ces rocs suspendus,
Et ces torrens grondant dans les granits fendus.
Et ces pics où le tems a perdu sa victoire....
Et toute la nature est un hymne à ta gloire!

ISCHIA *.

Le soleil va porter le jour à d'autres mondes;
Dans l'horizon désert Phoebé monte sans bruit,
Et jette, en pénétrant les ténèbres profondes,
Un voile transparent sur le front de la nuit,

Voyez du haut des monts ses clartés ondoyantes
Comme un fleuve de flamme inonder les côteaux,
Dormir dans les vallons, ou glisser sur les pentes;
Ou rejaillir au loin du sein brillant des eaux.

La douteuse lueur, dans l'ombre répandue,
Teint d'un jour azuré la pâle obscurité,
Et fait nager au loin dans la vague étendue
Les horizons baignés par sa molle clarté.

L'Océan amoureux de ces rives tranquilles
Calme, en baisant leurs pieds, ses orageux transports,
Et pressant dans ses bras ces golfes et ces îles,
De son humide haleine en rafraîchit les bords.

---

* Ile de la Méditerranée, dans le golfe de Naples.

Du flot qui tour-à-tour s'avance et se retire
L'œil aime à suivre au loin le flexible contour :
On dirait un amant qui presse en son délire
La vierge qui résiste et cède tour-à-tour !

Doux comme le soupir d'un enfant qui sommeille,
Un son vague et plaintif se répand dans les airs'
Est-ce un écho du ciel qui charme notre oreille !
Est-ce un soupir d'amour de la terre et des mers?

Il s'élève, il retombe, il renaît, il expire,
Comme un cœur oppressé d'un poids de volupté ;
Il semble qu'en ces nuits la nature respire,
Et se plaint comme nous de sa félicité.

Mortel, ouvre ton ame à ces torrens de vie !
Reçois par tous les sens les charmes de la nuit !
A t'enivrer d'amour son ombre te convie ;
Son astre dans le ciel se lève, et te conduit.

Vois-tu ce feu lointain trembler sur la colline ?
Par la main de l'Amour c'est un phare allumé ;
Là, comme un lis penché, l'amante qui s'incline
Prête une oreille avide aux pas du bien-aimé.

La vierge, dans le songe où son ame s'égare,
Soulève un oeil d'azur qui réfléchit les cieux,
Et ses doigts au hasard errant sur sa guitare
Jettent aux vents du soir des sons mystérieux

„Viens! l'amoureux silence occupe au loin l'espace;
„Viens, du soir, près de moi respirer la fraîcheur!
„C'est l'heure, à peine au loin la voile qui s'efface
„Blanchit en ramenant le paisible pêcheur.

„Depuis l'heure où ta barpe a fui loin de la rive,
„J'ai suivi tout le jour ta voile sur les mers,
„Ainsi que de son nid la colombe craintive
„Suit l'aile du ramier qui blanchit dans les airs.

„Tandis qu'elle glissait sous l'ombre du rivage,
„J'ai reconnu ta voix dans la voix des échos,
„Et la brise du soir, en mourant sur la plage,
„Me rapportait tes chants prolongés sur les flots.

„Quand la vague a grondé sur la côte écumante,
„A l'étoile des mers j'ai murmuré ton nom,
„J'ai rallumé sa lampe, et de ta seule amante
„L'amoureuse prière a fait fuir l'aquilon.

„Maintenant sous le ciel tout repose, ou tout aime:
„La vague en ondulant vient dormir sur le bord;
„La fleur dort sur sa tige, et la nature même
„Sous le dais de la nuit se recueille et s'endort.

„Vois! la mousse a pour nous tapissé la vallée,
„Le pampre s'y recourbe en replis tortueux,
„Et l'haleine de l'onde à l'oranger mêlée,
„De ses fleurs qu'elle effeuille embaume mes cheveux.

„A la molle clarté de la voûte sereine
„Nous chanterons ensemble assis sous le jasmin,
„Jusqu'à l'heure où la lune, en glissant vers Misène
„Se perd en pâlissant dans les feux du matin.

Elle chante; et sa voix par intervalle expire,
Et, des accords du luth plus faiblement frappés,
Les échos assoupis ne livrent au zéphire
Que des soupirs mourans, de silence coupés.

Celui qui, le coeur plein de délire et de flamme,
A cette heure d'amour, sous cet astre enchanté,
Sentirait tout-à-coup le rêve de son âme
S'animer sous les traits d'une chaste beauté;

Celui qui, sur la mousse, au pied du sycomore,
Au murmure des eaux, sous un dais de saphirs,
Assis à ses genoux, de l'une à l'autre aurore,
N'aurait pour lui parler que l'accent des soupirs.

Celui qui, respirant son haleine adorée,
Sentirait ses cheveux soulevés par les vents,
Caresser en passant sa paupière effleurée,
Ou rouler sur son front leurs anneaux ondoyans;

Celui qui, suspendant les heures fugitives,
Fixant avec l'amour son ame en ce beau lieu,
Oublierait que le tems coule encor sur ces rives, —
Serait-il un mortel, ou serait-il un dieu?...

Et nous, aux doux penchans de ces verts Élysées,
Sur ces bords où l'Amour eût caché son Eden,
Au murmure plaintif des vagues apaisées,
Aux rayons endormis de l'astre élysien!

Sous ce ciel où la vie, où le bonheur abonde,
Sur ces rives que l'oeil se plaît à parcourir;
Nous avons respiré cet air d'un autre monde,
Elise!... et cependant, on dit qu'il faut mourir!

LA BRANCHE D'AMANDIER.

De l'amandier tige fleurie,
Symbole, hélas! de la beauté,
Comme toi, la fleur de la vie
Fleurit et tombe avant l'été.

Qu'on la néglige ou qu'on la cueille,
De nos fronts, des mains de l'Amour,
Elle s'échappe feuille à feuille,
Comme nos plaisirs jour à jour!

Savourons ses courtes délices;
Disputons-les même au zéphyr
Épuisons tes rians calices
De ces parfums qui vont mourir.

Souvent la beauté fugitive
Ressemble à la fleur du matin,
Qui, du front glacé du convive,
Tombe avant l'heure du festin.

Un jour tombe, un autre se lève ;
Le printems va s'évanouir;
Chaque fleur que le vent enlève
Nous dit: Hâtez-vous d'en jouir!

Et, puisqu'il faut qu'elles périssent,
Qu'elles périssent sans retour;
Que les roses ne se flétrissent
Que sous les lèvres de l'amour!

A EL.***

Lorsque seul avec toi, pensive et recueillie,
Tes deux mains dans la mienne, assis à tes côtés
J'abandonne mon ame aux molles voluptés
Et je laisse couler les heures que j'oublie;
Lorsqu'au fond des forêts je t'entraîne avec moi,
Lorsque tes doux soupirs charmant seuls mon
oreille.
Ou que, te répétant les sermens de la veille,
Je te jure à mon tour de n'adorer que toi;
Lorsqu'enfin, plus heureux, tont front charmant
repose
Sur mon genou tremblant qui lui sert de soutien,
Et que mes doux regards sont suspendus au tien,
Comme l'abeille avide aux feuilles de la rose;
Souvent alors, souvent, dans le fond de mon cœur
Pénètre comme un trait une vage terreur;
Tu me vois tressailler; je pâlis, je frissonne,
Et troublé tout-à-coup dans le sein du bonheur,
Je sens couler des pleurs dont mon ame s'étonne

Tu me presses soudain dans tes bras caressans,
Tu m'interroges, tu t'alarmes,
Et je vois de tes yeux s'échapper quelques larmes
Qui viennent se mêler aux pleurs que je répands.
„De quel ennui secret ton ame est elle atteinte?“
Me dis-tu: „cher amour, épanche ta douleur;
„J'adoucirai ta peine en écoutant ta plainte,
„Et mon coeur versera le bâume dans ton coeur.“

Ne m'interroge plus, ô moitié de moi-même!
Enlacé dans tes bras, quand tu me dis: Je t'aime;
Quand mes yeux enivrés se soulèvent vers toi,
Nul mortel sous les cieux n'est plus heureux que moi!
Mais jusque dans le sein des heures fortunées
Je ne sais quelle voix que j'entends retentir
Me poursuit, et vient m'avertir
Que le bonheur s'enfuit sur l'aile des années,
Et que de nos amours le flambeau doit mourir.
D'un vol épouvanté, dans le sombre avenir
Mon ame avec effroi se plonge!
Et je me dis: Ce n'est qu'un songe
Que le bonheur qui doit finir.

ÉLÉGIE.

Cueillons, cueillons la rose au matin de la vie;
Des rapides printems respire au moins les fleurs,
Aux chastes voluptés abandonnons nos coeurs;
Aimons-nous sans mesure, ô mon unique amie;

Quand le nocher battu par les flots irrités
Voit son fragile esquif menacé du naufrage,
Il tourne ses regards aux bords qu'il a quittés
Et regrette trop tard les loisirs du rivage.
Ah! qu'il voudrait alors au toit de ses aïeux,
Près des objets chéris présens à sa mémoire,
Coulant des jours obscurs, sans périls et sans gloire,
N'avoir jamais laissé son pays ni ses dieux
Ainsi l'homme, courbé sous le poids des années,
Pleure son doux printems qui ne peut revenir.
Ah! rendez-moi. dit-il, ces heures profanées,
O dieux! dans leur saison j'oubliai d'en jouir!
Il dit: la mort répond; et ces dieux qu'il implore,
Le poussant au tombeau sans se laisser fléchir,
Ne lui permettent pas de se baisser encore
Pour ramasser ces fleurs qu'il n'a pas su cueillir.

Aimons-nous, ô ma bien-aimée!
Et rions des soucis que bercent les mortels;
Pour le frivole appas d'une vaine fumée,
La moitié de leurs jours, hèlas! est cousumée
Dans l'abandon des biens réels.

A leur stérile orgueil ne portons point envie,
Laissons le long espoir aux maîtres des humains
Pour nous, de notre heure incertains,
Hâtons-nous d'épuiser la coupe de la vie
Pendant qu'elle est entre nos mains.

Soit que le laurier nous couronne,
Et qu'aux fastes sanglans de l'altière Bellone
Sur le marbre ou l'airain on inscrive nos noms;
Soit que des simples fleurs que la beauté moissonne
L'amour pare nos humbles fronts;
Nous allons échouer, tous, au même rivage:
Qu'importe au moment du naufrage
Sur un vaisseau fameux d'avoir fendu les airs,
Ou sur une barque légère
D'avoir, passager solitaire,
Rasé timidement le rivage des mers?

LE POÈTE MOURANT.

La coupe de mes jours s'est brisée encor pleine;
Ma vie hors de mon sein s'enfuit à chaque haleine;
Ni baisers, nï soupirs, ne peuvent l'arrêter,
Et l'aile de la mort sur l'airain qui me pleure,
En sons entrecoupés frappe ma dernière heure;
Faut-il gémir? faut-il chanter?...

Chantons, puisque mes doigts sont encor sur la lyre'
Chantons, puisque la mort, comme au cygne, m'inspire
Aux bords d'un autre monde un cri mélodieux.
C'est un présage heureux donné par mon génie;
Si notre ame n'est rien qu'amour et qu'harmonie,
Qu'un chant divin soit ses adieux!

La lyre en se brisant jette un son plus sublime.
La lampe qui s'éteint tout-à-coup se ramine:
Et d'un éclat plus pur brille avant d'expirer;
Le cygne voit le ciel à son heure dernière;
L'homme seul, reportant ses regards en arrière,
Compte ses jours pour les pleurer.

Qu'est-ce donc que des jours pour valoir qu'on les pleure?
Un soleil, un soleil; une heure, et puis une heure:
L'heure qui vient, ressemble à celle qui s'enfuit;
Ce qu'une nous apporte, une autre nous l'enlève:
Travail, repos, douleur, et quelquefois un rêve,
Voilà le jour; puis vient la nuit.

Ah! qu'il pleure, celui qui, ses mains acharnées
S'attachant comme un lierre aux débris des années,
Voit avec l'avenir s'écrouler son espoir!
Pour moi, qui n'ai point pris racine sur la terre,
Je m'en vais sans effort comme l'herbe légère
Qu'enlève le souffle du soir.

Le poète est semblable aux oiseaux de passage,
Qui ne bâtissent point leurs nids sur le rivage,
Qui ne se posent pas sur les rameaux des bois;
Nonchalamment bercés sur le courant de l'onde,
Ils passent enchantant loin des bords; et le monde
Ne connaît rien d'eux, que leur voix.

Jamais aucune main sur la corde sonore
Ne guida dans ses jeux ma main novice encore.
L'homme n'enseigne pas ce qu'inspire le ciel!
Le ruisseau n'apprend pas à couler dans sa pente,
L'aigle à fendre les airs d'une aile indépendante,
L'abeille à composer son miel.

L'airain retentissant dans sa haute demeure,
Sous le marteau sacré tour-à-tour chante et pleure,
Pour célébrer l'hymen, la naissance ou la mort;
J'étais comme ce bronze épuré par la flamme,
Et chaque passion, en frappant sur mon ame,
En tirait un sublime accord.

Telle durant la nuit la harpe éolienne,
Mêlant au bruit des eaux sa plainte aérienne,
Résonne d'elle-même au souffle des zéphirs.
Le voyageur s'arrête étonné d l'entendre,
Il écoute, il admire, et ne saurait comprendre
D'où partent ces divins soupirs.

Ma harpe fut souvent de larmes arrosée,
Mais les pleurs sont pour nous la céleste rosée;
Sous un ciel toujours pur le coeur ne mûrit pas;
Dans la coupe écrasé, le jus du pampre coule,
Et le baume flétri sous le pied qui le foule
Répand ses parfums sur vos pas.

Dieu d'un souffle brûlant avait formé mon ame;
Tout ce qu'elle approchait s'embrasait de sa flamme:
Don fatal! et je meurs pour avoir trop aimé!
Tout ce que j'ai touché s'est réduit en poussière:
Ainsi le feu du ciel tombé sur la bruyère
S'éteint quand tout est consumé.

Mais le tems? — Il n'est plus. — Mais la gloire?
— Eh qu'importe
Cet écho d'un vain son, qu'un siècle à l'autre apporte?
Ce nom, brillant jouet de la postérité?
Vous qui de l'avenir lui promettez l'empire,
Écoutez cet accord que va rendre ma lyre!....
Les vents déjà l'ont emporté!

Ah! donnez à la mort un espoir moins frivole.
Eh quoi! le souvenir de ce son qui s'envole
Autour d'un vain tombeau retentirait toujours?
Ce souffle d'un mourant, quoi; c'est-là de la gloire?
Mais vous qui promettez les tems à sa mémoire,
Mortels, possédez-vous deux jours?

J'en atteste les dieux! depuis que je respire,
Mes lèvres n'ont jamais prononcé sans sourire,
Ce grand nom, inventé par le délire humain;
Plus j'ai pressé ce mot, plus je l'ai trouvé vide,
Et je l'ai rejeté, comme une écorce aride
Que nos lèvres pressent en vain.

Dans le stérile amour d'une gloire incertaine,
L'homme livre, en passant, au courant qui l'entraîne
Un nom de jour en jour dans sa course affaibli;
De ce brillant débris, le flot du tems se joue;
De siècle en siècle il flotte, il avance, il échoue
Dans les abîmes de l'oubli.

Je jette un nom de plus à ces flots sans rivage,
Au gré des vents, du ciel, qu'il s'abîme ou surnage,
En serai-je plus grand? Pourquoi? ce n'est qu'un nom.
Le cygne qui s'envole aux voutes éternelles,
Amis! s'informe-t-il si l'ombre de ses ailes
Flotte encore sur un vil gazon?...

Mais pourquoi chantais-tu? — Demande à Philomèle
Pourquoi, durant les nuits, sa douce voix se mêle
Au doux bruit des ruisseaux sous l'ombrage roulant?
Je chantais, mes amis, comme l'homme respire,
Comme l'oiseau gémit, comme le vent soupire,
Comme l'eau murmure en coulant.

Aimer, prier, chanter, voilà toute ma vie.
Mortels, de tous ces biens qu'ici-bas l'homme envie,
A l'heure des adieux je ne regrette rien;
Rien, que l'ardent soupir qui vers le ciel s'élance.
L'extase de la lyre, ou l'amoureux silence
D'un cœur pressé contre le mien.

Aux pieds de la beauté sentir frémir sa lyre,
Voir d'accord en accord l'harmonieux délire

Couler avec le son et passer dans son sein,
Faire pleuvoir les pleurs de ces yeux qu'on adore,
Comme au souffle des vents les larmes de l'aurore
Tombent d'un calice trop plein.

Voir le regard plaintif de la vierge modeste
Se tourner tristement vers la voûte céleste,
Comme pour s'envoler avec le son qui fuit.
Puis retombant sur vous plein d'une chaste flam-
-me,
Sous ces cils abaissés laisser briller son ame,
Comme un feu tremblant dans la nuit;

Voir passer sur son front l'ombre de sa pensée,
La parole manquer à sa bouche oppressée,
Et de ce long silence entendre enfin sortir
Ce mot, qui retentit jusque dans le ciel même,
Ce mot, le mot des dieux et des hommes:.... Je
t'aime!
Voilà ce qui vaut un soupir.

Un soupir! un regret! inutile parole!
Sur l'aile de la mort, mon ame au ciel s'envole;
Je vais, ou leur instinct emporte nos désirs.
Je vais, où le regard voit briller l'espérance.
Je vais, où va le son qui de mon luth s'élance!
Où sont allés tous mes soupirs!

Comme l'oiseau qui voit dans les ombres funèbres,
La foï, cet œil de l'ame, a percé mes ténèbres;

Son prophétique instinct m'a révélé mon sort.
Aux champs de l'avenir combien de fois mon ame,
S'élançant jusqu'au ciel sur des ailes de flamme,
A-t-elle devancé la mort?

N'inscrivez point de nom sur ma demeure sombre.
Du poids d'un monument ne chargez pas mon ombre:
D'un peu de sable, hélas! je ne suis point jaloux.
Laissez moi seulement à peine assez d'espace
Pour que le malheureux qui sur ma tombe passe
Puisse y poser ses deux genoux.

Souvent dans le secret de l'ombre et du silence,
Du gazon d'un cercueil la prière s'élance
Et trouve l'espérance à côté de la mort.
Le pied sur une tombe, on tient moins à la terre
L'horizon est plus vaste, et l'ame, plus légère,
Monte au ciel avec moins d'effort.

Brisez, livrez aux vents, aux ondes, à la flamme,
Ce luth qui n'a qu'un son pour répondre à mon ame!
Le luth des Séraphins va frémir sous mes doigts.
Bientôt, vivant comme eux d'un immortel délire,
Je vais guider, peut-être, aux accords de ma lyre,
Des cieux suspendus à ma voix.

Bientôt!... Mais de la mort la main lourde et muette
Vient de toucher la corde; elle se brise, et jette
Un son plaintif et sourd dans le vague des airs.
Mon luth glacé se tait.... Amis, prenez le vôtre;
Et que mon ame encore passe d'un monde à l'autre
Au bruit de vos sacrés concerts!

L'ANGE.

FRAGMENT ÉPIQUE.

Dieu se lève; et soudain sa voix terrible appelle
De ses ordres secrets un ministre fidèle,
Un de ces esprits purs, qui sont chargés par lui
De servir aux humains de conseil et d'appui,
De lui porter leurs vœux sur leurs ailes de flamme,
De veiller sur leur vie, et de garder leur ame.
Tout mortel a le sien: cet ange protecteur,
Cet invisible ami veille autour de son cœur,
L'inspire, le conduit, le relève s'il tombe.
Le reçoit au berceau, l'accompagne à la tombe,
Et portant dans les cieux son ame entre ses mains,
La présente en tremblant au juge des humains:
C'est ainsi qu'entre l'homme et Jéhovah lui-même,
Entre le pur néant et la grandeur suprême,
D'êtres inaperçus une chaîne sans fin
Réunit l'homme à l'ange et l'ange au séraphin;
C'est ainsi que, peuplant l'étendue infinie,
Dieu répandit partout l'esprit, l'ame et la vie.

Au son de cette voix qui fait trembler le ciel,
S'élance devant Dieu l'archange Ithuriel:
C'est lui qui du héros est le céleste guide,
Et qui pendant sa vie à ses destins préside:
Sur les marches du trône, où de la Trinité
Brille au plus haut des cieux la triple majesté,
L'esprit épouvanté de la splendeur divine,
Dans un saint tremblement soudain monte et s'incline,
Et du voile éclatant de ses deux ailes d'or
Du céleste regard s'ombrage, et tremble encor!

Mais Dieu voilant pour lui sa clarté dévorante,
Modère les accens de sa voix éclatante,
Se penche sur son trône et lui parle; soudain
Tout ce ciel, attentif au Verbe souverain,
Suspend les chants sacrés, et la cour immortelle
S'apprête à recueillir la parole éternelle.

Pour la première fois, sous la voûte des cieux,
Cessa des chérubins le chœur harmonieux:
On n'entendit alors, dans les saintes demeures,
Que le bruit cadencé du char léger des heures
Qui, des jours éternels mesurant l'heureux cours
Dans un cercle sans fin, fuit et revient toujours!
On n'entendit alors que la sourde harmonie
Des sphères poursuivant leur course indéfinie,
Et des astres pieux le murmure d'amour
Qui vient mourir au seuil du céleste séjour!

Mais en vain dans le ciel les chœurs sacrés se turent;
Autour du trône en vain tous les saints accoururent;
L'archange entendit seul les ordres du Très-Haut:
Il s'incline, il adore, il s'élance aussitôt.

Telle qu'au sein des nuits, une étoile tombante,
Se détachant soudain de la voûte éclatante,
Glisse, et d'un trait de feu fendant l'obscurité,
Vient au bords des marais éteindre sa clarté:
Tel, d'un vol lumineux et d'une aile assurée,
L'ardent Ithuriel fend la plaine azurée.
A peine il a franchi ces déserts enflammés,
Que la main du Très-Haut de soleils a semés,
Il ralentit son vol, et comme un aigle immense,
Sur son aile immobile un instant se balance:
Il craint que la clarté des célestes rayons
Ne trahisse son vol aux yeux des nations;
Et secouant trois fois ses ailes immortelles;
Trois fois en fait jaillir des gerbes d'étincelles.
Le nocturne pasteur, qui compte dans les cieux
Les astres tant de fois nommés par ses aïeux,
Se trouble, et croit que Dieu de nouvelles étoiles
A de l'antique nuit semé les sombres voiles!

Mais, pour tromper les yeux, l'archange essaie en vain
De dépouiller l'éclat de ce reflet divin,
L'immortelle clarté dont son aile est empreinte
L'accompagne au-delà de la céleste enceinte;

Et ces rayons du ciel, dont il est pénétré,
Se détachant de lui, pâlissent par degré.
Ainsi le globe ardent, que l'ange des batailles
Inventa pour briser les tours et les murailles,
Sur ses ai'es de feu projeté dans les airs,
Trace au sein de la nuit de sinistres éclairs:
Immobile un moment au haut de sa carrière,
Il pâlit, il retombe en perdant sa lumière;
Tous les yeux avec lui dans les airs suspendus
Le cherchent dans l'espace, et ne le trouvent plus!

. . . .

. . . .

C'était l'heure ou la nuit fait descendre du ciel
Le silence et l'oubli, compagnons du sommeil;
Le fleuve, déroulant ses vages fugitives,
Réfléchissait les feux allumés sur ses rives,
Ces feux abondonnés, dont les débris mouvans
Pâlissaient, renaissaient, mouraient au gré des vents;
D'une antique forêt le ténébreux ombrage
Couvrait au loin la plaine et bordait le rivage:
Là, sous l'abri sacré du chêne, aimé des Francs,
Clovis avait planté ses pavillons errans!
Les vents par intervalle agitant les armures,
En tiraient dans la nuit de belliqueux murmures;
L'astre aux rayons d'argent, se levant dans les cieux,

Répandait sur le camp son jour mystérieux,
Et, se réfléchissant sur l'acier des trophées,
Jetait dans la forêt des lueurs étouffées :
Tels brillent dans la nuit, à travers les rameaux,
Les feux tremblans du ciel, réfléchis dans les eaux.

Le messager divin s'avance vers la tente
Où Clovis, qu'entourait sa garde vigilante,
Commençait à goûter les nocturnes pavots ;
Clodomir et Lisois, compagnons du héros,
Debout devant la tente appuyés sur leur lance,
Gardaient l'auguste seuil, et veillaient en silence.
Mais de la palme d'or qui brille dans sa main
L'ange en touchant leurs yeux les assoupit soudain
Ils tombent; de leur main la lance échappe et roule,
Et sous son pied divin l'ange en passant les foule.

Du pavillon royal il franchit les degrés.
Sur la peau d'un lion, dont les ongles dorés
Retombaient aux deux bords de sa couche d'ivoire,
Clovis dormait, bercé par des songes de gloire.
L'ange, de sa beauté, de sa grâce étonné,
Contemple avec amour ce front prédestiné.
Il s'approche, il retient son haleine divine,
Et sur le lit du prince en souriant s'incline :
Telle une jeune mère, au milieu de la nuit,
De son lit nuptial sortant au moindre bruit,

Une lampe à la main, sur un pied suspendue,
Vole à son premier-né tremblant d'être entendue,
Et, pour calmer l'effroi qui la faisait frémir,
En silence long-tems le regarde dormir!
Tel des ordres d'en-haut l'exécuteur fidèle
Se penchant sur Clovis, l'ombrageait de son aile.
Sur le front du héros il impose ses mains:
Soudain, par un pouvoir ignoré des humains,
Dénouant sans effort tous les fils de la vie,
Des entraves des sens son ame se délie:
L'ange qui la reçoit dirige son essor,
Et le corps du héros parait dormir encor!

Dans l'astre au front changeant, dont la forme inégale
Grandissant, décroissant, mourant par intervalle,
Prête ou retire aux nuits ses limpides rayons,
L'Éternel étendit d'immenses régions,
Où, des êtres réels images symboliques,
Les songes ont bâti leurs palais fantastiques.
Sortis demi-formés des mains du Tout-Puissant,
Ils tiennent à la fois de l'être et du néant:
Un souffle aérien est toute leur essence,
Et leur vie est à peine une ombre d'existence;
Aucune forme fixe, aucun contour précis,
N'indiquèrent jamais ces êtres indécis;
Mais ils sont, aux regards de Dieu qui les fit naître,

L'image du possible, et les ombres de l'être!
La matière et le tems sont soumis à leurs lois.
Revêtus tour-à-tour de formes de leur choix,
Tantôt de ce qui fut, ils rendent les images;
Et tantôt s'élançant dans le lointain des âges,
Tous les êtres futurs, au néant arrachés,
Apparaissent d'avance en leurs jeux ébauchés.

Quand la nuit, des mortels a fermé la paupière,
Sur les pâles rayons de l'astre du mystère
Ils glissent en silence et leurs nombreux essaims
Ravissent au sommeil les ames des humains,
Et, les portant d'un trait à leurs palais magiques,
Font éclore à leurs yeux des mondes fantastiques.
Dans le globe natal les divers élémens,
Subissant à leur voix d'éternels changemens,
Ne sont jamais fixés dans des formes prescrites,
Ne connaissent ni lois, ni repos, ni limites;
Mais sans cesse en travail, l'un par l'autre pressés,
Séparés, confondus, attirés, repoussés,
Comme les flots mouvans d'une mer en furie
Leur forme insaisissable à chaque instant varie:
Où des fleuves coulaient, ou mugissaient des mers,
Des sommets escarpés s'élancent dans les airs;
Soudain dans les vallons les montagnes descendent,
Sur leurs flancs décharnés des champs féconds s'étendent,

Qui, changés aussitôt en immenses déserts,

S'abîment à grand bruit dans des gouffres ouverts,
Des cités, des palais et des temples superbes
S'élèvent, et soudain sont cachés sous les herbes;
Tout change, et les cités, et les monts et les eaux,
S'y déroulent sans terme en horizons nouveaux.
Tel roulait le chaos dans les déserts du vide,
Lorsque Dieu séparant la terre du fluide,
De la confusion des élémens divers
Son regard créateur vit sortir l'univers!

C'est-là qu'Ithuriel, sur son aile brillante
Du héros endormi portait l'ame tremblante:
A peine il a touché ces bords mystérieux,
L'ombre de l'avenir éclot devant ses yeux!
L'ange l'y précipite; et son ame étonnée
Parcourt en un clin d'œil l'immense destinée!

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

CONSOLATION.

Quand le Dieu qui me frappe, attendri par mes larmes,
De mon cœur oppressé soulève un peu sa main,
Et, donnant quelque trève à mes longues alarmes,
Laisse tarir mes yeux et respirer mon sein,

Soudain, comme le flot refoulé du rivage
Aux bords qui l'ont brisé revient en gémissant;
Ou comme le roseau, vain jouet de l'orage,
Qui plie et rebondit sous la main du passant,

Mon cœur revient à Dieu, plus docile et plus tendre,
Et de ses châtimens perdant le souvenir,
Comme un enfant soumis n'ose lui faire entendre
Qu'un murmure amoureux pour se plaindre et bénir.

Que le deuil de mon ame était lugubre et sombre!
Que de nuits sans pavots, que de jours sans soleil!
Que de fois j'ai compté les pas du tems dans l'ombre,
Quand les heures passaient sans mener le sommeil!

Mais loin de moi ces tems! que l'oubli les dévore;
Ce qui n'est plus, pour l'homme a-t-il jamais été?
Quelques jours sont perdus; mais le bonheur encore
Peut fleurir sous mes yeux, comme une fleur d'été!

Tous les jours sont à toi! que t'importe leur nombre?
Tu dis; le tems se hâte, ou revient sur ses pas;
Et n'es-tu pas celui qui fit reculer l'ombre
Sur le cadran rempli d'un roi que tu sauvas?

Si tu voulais! ainsi le torrent de ma vie,
A sa source aujourd'hui remontant sans efforts,
Nourrirait de nouveau ma jeunesse tarie,
Et de ces flots vermeils féconderait ses bords!

Ces cheveux dont la neige, hélas! argente àpeine
Un front où la douleur a gravé le passé,
L'ombrageraient encor de leur touffe d'ébène,
Aussi pur que la vague où le cygne a passé!

L'amour ranimerait l'éclat de ces prunelles,
Et le foyer du cœur, dans les yeux répété,
Lancerait de nouveau ces chastes étincelles
Qui d'un désir craintif font rougir la beauté!

Dieu! laissez-moi cueillir cette palme féconde,
Et dans mon sein ravi l'emporter pour toujours,
Ainsi que le torrent emporte dans son onde
Les roses de Saron qui parfument son cours!

Quand pourrai-je la voir sur l'enfant qui repose
S'incliner doucement dans le calme des nuits!
Quand verrai-je ses fils de leurs lèvres de rose
Se suspendre à son sein comme l'abeille aux lis!

A l'ombre du figuier, près du courant de l'onde,
Loin de l'œil de l'envie et des pas du pervers,
Je bâtirai pour eux un nid parmi le monde,
Comme sur un écueil l'hirondelle des mers,

Là, sans les abreuver à ces sources amères;
Où l'humaine sagesse a mêlé son poison,
De ma bouche fidèle aux leçons de mes pères,
Pour unique sagesse ils apprendront ton nom.

Là je leur laisserai, pour unique héritage,
Tout ce qu'à ses petits laisse l'oiseau du ciel,
L'eau pure du torrent, un nid sous le feuillage,
Les fruits tombés de l'arbre, et ma place au soleil

Alors le front chargé de guirlandes fanées,
Tel qu'un vieux olivier parmi ses rejetons,
Je verrai de mes fils les brillantes années
Cacher mon tronc flétri sous leurs jeunes festons.

Alors j'entonnerai l'hymne de ma vieillesse,
Et, convive enivré des vins de ta bonté,
Je passerai la coupe aux mains de la jeunesse,
Et je m'endormirai dans ma félicité.

LES PRÉLUDES.

La nuit, pour rafraîchir la nature embrasée,
De ses cheveux d'ébène exprimant la rosée,
Pose aux sommets des monts ses pieds silencieux,
Et l'ombre et le sommeil descendent sur mes yeux:
C'était l'heure où jadis!... mais aujourd'hui mon ame,
Comme un feu dont le vent n'excite plus la flamme,
Fait pour se ranimer un inutile effort,
Retombe sur soi-même, et languit et s'endort.
Que ce calme lui pèse! O lyre! ô mon génie!
Musique intérieure, ineffable harmonie,
Harpes, que j'entendais résonner dans les airs,
Comme un écho lointain des célestes concerts,
Pendant qu'il en est tems, pendant qu'il vibre encore,
Venez, venez bercer ce cœur qui vous implore!
Et toi, qui donne l'ame à mon luth inspiré,
Esprit capricieux, viens, prélude à ton gré!
Il descend! il descend! la harpe obéissante
A frémi mollement sous son vol cadencé,
Et de la corde frémissante
Le souffle harmonieux dans mon ame a passé!

L'onde qui baise ce rivage,
De quoi se plaint-elle à ses bords?
Pourquoi le roseau sur la plage,
Pourquoi le ruisseau sous l'ombrage
Rendent-ils de tristes accords?

De quoi gémit la tourterelle?
Quand, dans le silence des bois,
Seule auprès du ramier fidèle,
L'Amour fait palpiter son aile,
Les baisers étouffent sa voix?

Et toi, qui mollement te livres
Au doux sourire du bonheur,
Et du regard dont tu m'enivres,
Me fais mourir, me fais revivre,
De quoi te plains-tu sur mon cœur?

Plus jeune que la jeune aurore,
Plus limpide que ce flot pur,
Ton ame au bonheur vient d'éclore,
Et jamais aucun souffle encore
N'en a terni le vague azur.

Cependant, si ton cœur soupire
De quelque poids mystérieux,
Sur tes traits si la joie expire,
Et si tout près de ton sourire
Brille une larme dans tes yeux,

Hélas! c'est que notre faibiesse,
Pliant sous sa félicité,
Comme un roseau qu'un souffle abaisse,
Donne l'accent de la tristesse,
Même au cri de la volupté.

Ou bien peut-être qu'avertie
De la fuite de nos plaisirs,
L'ame en extase anéantie
Se réveille et sent que la vie
Fuit dans chacun de nos soupirs.

Ah! laisse le zéphire avide
A leur source arrêter tes pleurs;
Jouissons de l'heure rapide:
Le tems fuit, mais son flot limpide
Du ciel réfléchit les couleurs.

Tout naît, tout passe, tout arrive
Au terme ignoré de son sort:
A l'Océan l'onde plaintive,
Aux vents la feuille fugitive,
L'aurore au soir, l'homme à la mort.

Mais qu'importe, ô ma bien-aimée!
Le terme incertain de nos jours?
Pourvu que sur l'onde calmée,
Par une pente parfumée
Le tems nous entraine en son cours;

Pourvu que, durant le passage,
Couché dans tes bras à-demi,
Les yeux tournés vers ton image,
Sans le voir, j'aborde au rivage
Comme un voyageur endormi.

Le flot murmurant se retire
Du rivage qu'il a baisé,
La voix de la colombe expire,
Et le voluptueux zéphire
Dort sur le calice épuisé..

Embrassons-nous, mon bien suprême,
Et sans rien reprocher aux dieux,
Un jour, de la terre où l'on aime
Évanouissons-nous de même
En un soupir mélodieux,

Non, non, brise à jamais cette corde amollie!
Mon cœur ne répond plus à ta voix affaiblie.
L'amour n'a pas de sons qui puissent l'exprimer:
Pour révéler sa langue, il faut, il faut aimer.

Un seul soupir du cœur que le coeur nous renvoie.
Un oeil demi-voilé par des larmes de joie,
Un regard! un silence, un accent de sa voix,
Un mot toujours le même et répété cent fois,
O lyre! en disent plus que ta vaine harmonie,
L'amour est à l'amour, le reste est au génie.

Si tu veux que mon coeur résonne sous ta main,
Tire un plus mâle accord de tes fibres d'airain,

J'entends, j'entends de loin, comme une voix
qui gronde;
Un souffle impétueux fait frissonner les airs,
Comme l'on voit frissonner l'onde,
Quand l'aigle, au vol pesant, rase le sein des mers,

*

Eh! qui m'emportera sur des flots sans rivages?
Quand pourrai-je, la nuit, aux clartés des orages,
Sur un vaisseau sans mâts, au gré des aquilons,
Fendre de l'Océan les liquides vallons,
M'engloutir dans leur sein, m'élancer sur leurs
cimes,
Rouler avec la vague au fond des noirs abimes,
Et revomi cent fois par les gouffres amers.
Flotter comme l'écume, au vaste sein des mers?
D'effroi, de volupté, tour à-tour éperdue,
Cent fois, entre la vie et la mort suspendue,
Peut-être que mon ame, au sein de ces horreurs,
Pourrait jouir au moins de ses propres terreurs;
Et, prête à s'abîmer dans la nuit qu'elle ignore,
A la vie un moment se reprendrait encore,
Comme un homme roulant des sommets d'un
rocher,
De ses bras tout sanglans cherche à s'y rattacher.
Mais toujours repasser par une même route,
Voir ses jours épuisés s'écouler goutte à goutte;
Mais suivre pas à-pas dans l'immense troupeau,
Ces générations, inutile fardeau,

Qui meurent pour mourir, qui vécurent pour vivre,
Et dont chaque printems la terre se délivre,
Comme dans nos forêts, le chêne avec mépris
Livre aux vents des hivers ses feuillages flétris;
Sans regrets, sans espoir, avancer dans la vie
Comme un vaisseau qui dort sur une onde assoupie;
Sentir son ame usée en impuissant effort,
Se ronger lentement sous la rouille du sort;
Penser, découvrir, aspirer sans atteindre,
Briller sans éclairer, et pâlir sans s'éteindre:
Hélas! tel est mon sort et celui des humains!
Nos péres ont passé par les mêmes chemins;
Chargés du même sort, nos fils prendront nos places,
Ceux qui ne sont pas nés y trouveront leurs traces.
Tout s'use, tout périt, tout passe: mais hélas!
Excepté les mortels, rien ne change ici bas.

*

Toi qui rendais la force à mon ame affligée,
Esprit consolateur, que ta voix est changée!
On dirait qu'on entend, au séjour des douleurs,
Rouler, à flots plaintifs, le sourd torrent des pleurs.
Pourquoi gémir ainsi, comme un souffle d'orage,
A travers les rameaux qui pleurent leur feuillage?
Pourquoi ce vain retour vers la félicité?
Quoi donc! ce qui n'est plus a-t-il jamais été?

Faut-il que le regret, comme une ombre ennemie,
Vienne s'asseoir sans cesse au festin de la vie?
Et d'un regard funèbre, effrayant les humains,
Fasse tomber toujours les coupes de leurs mains?
Non; de ce triste aspect que ta voix me délivre!
Oublions, oublions: c'est le secret de vivre,
Viens, chante, et du passé détournant mes regards,
Précipite mon ame au milieu des hasards!

*

De quels sons belliqueux mon oreille est frappée!
C'est le cri du clairon; c'est la voix du coursier;
La corde de sang trempée
Retentit comme l'épée
Sur l'orbe du bouclier,

*

La trompette a jeté le signal des alarmes:
Aux armes! et l'écho répète au loin; Aux armes!
Dans la plaine, soudain les escadrons épars,
Plus prompts que l'aquilon, fondent de toutes parts;
Et sur les flancs épais des legions mortelles,
S'étendent tout-à-coup comme deux sombres ailes.
Le coursier retenu par un frein impuissant,
Sur ses jarrets pliés, s'arrête en frémissant,
La foudre dort encore, et sur la foule immense
Plane, avec la terreur, un lugubre silence:
On n'entend que le bruit de cent mille soldats,
Marchant comme un seul homme au devant du trépas;

Les roulemens des chars, les coursiers qui hennissent,
Les ordres répétés qui dans l'air retentissent,
Ou le bruit des drapeaux soulevés par les vents,
Qui, sur les camps rivaux flottant à plis mouvans,
Tantôt semblent, enflés d'un souffle de victoire,
Vouloir voler d'eux-même au devant de la gloire,
Et tantôt retombant le long des pavillons,
De leurs funèbres plis couvrir leurs bataillons.

Mais sur le front des camps déjà les bronzes grondent,
Ces tonnerres lointains se croisent, se répondent,
Des tubes enflammés la foudre avec effort
Sort, et frappe en sifflant comme un souffle de mort;
Le boulet dans les rangs laisse une large trace.
Ainsi qu'un laboureur qui passe et qui repasse,
Et sans se reposer déchirant le vallon,
A côté du sillon creuse un autre sillon:
Ainsi le trait fatal dans les rangs se promène,
Et comme des épis les couche dans la plaine.
Ici tombe un héros moissonné dans sa fleur,
Superbe et l'oeil brillant d'orgueil et de valeur.
Sur son casque ondulant, d'où jaillit la lumière,
Flotte d'un coursier noir l'ondoyante crinière:
Ce casque éblouissant sert de but au trépas;
Par la foudre frappé d'un coup qu'il ne sent pas,

Comme un faisceau d'acier il tombe sur l'arène;
Son coursier bondissant qui sent flotter la rêne,
Lance un regard oblique à son maître expirant,
Revient, penche sa tête et le flaire en pleurant.
Là, tombe un vieux guerrier qui, né dans les alarmes,
Eut les camps pour patrie, et pour amours, ses armes.
Il ne regrette rien que ses chers étendards,
Et les suit en mourant de ses derniers regards..
La mort vole au hasard dans l'horrible carrière:
L'un périt tout entier; l'autre, sur la poussière,
Comme un tronc dont la hache a coupé les rameaux,
De ses membres épars voit voler les lambeaux,
Et, se traînant encor sur la terre humectée,
Marque en ruisseaux de sang sa trace ensanglantée.
Le blessé que la mort n'a frappé qu'à-demi
Fuit en vain emporté dans les bras d'un ami;
Sur le sein l'un de l'autre ils sont frappés ensemble;
Et bénissent du moins le coup qui les rassemble.
Mais de la foudre en vain les livides éclats
Pleuvent sur les deux camps; d'intrépides soldats,
Comme la mer qu'entrouvre une proue écumante
Se referme soudain sur sa trace fumante,
Sur les rangs écrasés formant de nouveaux rangs,
Viennent braver la mort sur les corps des mourans!...

Cependant, las d'attendre un trépas sans vengeance,
Les deux camps à la fois (l'un sur l'autre s'élance).
Se heurtent; et du choc ouvrant leurs bataillons;
Mêlent en tournoyant leurs sanglans tourbillons!
Sous le poids des coursiers les escadrons s'entr'ouvrent,
D'une voûte d'airain les rangs pressés ce couvrent,
Les feux croisent les feux, le fer frappe le fer;
Les rangs entre-choqués lancent un seul éclair:
Le salpêtre, au milieu des torrens de fumée,
Brille et court en grondant sur la ligne enflammée,
Et d'un nuage épais enveloppant leur sort,
Cache encore à nos yeux la victoire ou la mort,
Ainsi quand deux torrens dans deux gorges profondes
De deux monts opposes précipitant leurs ondes,
Dans le lit trop étroit qu'ils vont se disputer
Viennent au même instant tomber et se heurter,
Le flot choque le flot, les vagues courroucées
Rejaillissent au loin par les vagues poussées,
D'une poussière humide obscurcissent les airs,
Du fracas de leur chute ébranlent les déserts,
Et portant leur fureur au lit qui les rassemble,
Tout en s'y combattant leurs flots roulent ensemble.

. . . .

Mais la foudre se tait. Écoutez!... des concerts
De cette plaine en deuil s'élèvent dans les airs:
La harpe, le clairon, la joyeuse cymbale,
Mêlant leurs voix d'airain, montent par intervalle,
S'éloignent par degrés et sur l'aile des vents
Nous jettent leurs accords, et les cris des mourans!,..
De leurs brillans éclats les côteaux retentissent,
Le coeur glacé s'arrête; et tous les sens frémissent,
Et dans les airs pesans que le son vient froisser
On dirait qu'on entend l'ame des morts passer.
Tout-à-coup le soleil, dissipant le nuage,
Eclaire avec horreur la scène du carnage;
Et son pâle rayon, sur la terre glissant,
Découvre à nos regards de longs ruisseaux de sang,
Des coursiers, et des chars brisés dans la carrière,
Des membres mutilés épars sur la poussière,
Les débris confondus des armes et des corps,
Et des drapeaux jetés sur des monceaux de morts!

. . . .

Accourez maintenant, amis, épouses, mères!
Venez compter vos fils, vos amans et vos frères!
Venez sur ces débris disputer aux vautours
L'espoir de vos vieux ans, les fruits de vos amours!
Que de larmes sans fin sur eux vont se répandre,
Dans vos cités en deuil que de cris vont s'entendre,

Avant qu'avec douleur la terre ait reproduit,
Misérables mortels! ce qu'un jour a détruit!
Mais au sort des humains la nature insensible
Sur leurs débris épars suivra son cours paisible:
Demain, la douce aurore, en se levant sur eux,
Dans leur acier sanglant réfléchira ses feux;
Le fleuve lavera sa rive ensanglantée.
Les vents balayeront leur poussière infectée,
Et le sol engraissé de leurs restes fumans
Cachera sous des fleurs leurs pâles ossemens!

*

Silence, esprit de feu! mon ame épouvantée,
Suit le frémissement de ta corde irritée;
Et court en frissonnant sur tes pas belliqueux,
Comme un char emporté par deux coursiers fougueux;
Mais mon œil attristé de ces sombres images
Se détourne en pleurant vers de plus doux rivages.
N'as tu point sur ta lyre un chant consolateur?
N'as-tu pas entendu la flûte du pasteur?
Quand seul, assis en paix sous le pampre qui plie,
Il charme par ses airs les heures qu'il oublie,
Et que l'écho des bois, ou le fleuve en coulant,
Portent de saule en saule un son plaintif et lent?
Souvent, pour l'écouter, le soir, sur la colline,
Du côté de ses chants mon oreille s'incline,
Mon coeur, par un soupir, soulagé de son poids,
Dans un monde étranger se perd avec la voix;

Et je sens, par momens, sur mon ame calmée,
Passer avec le son une brise embaumée,
Plus douce qu'à mes sens l'ombre des arbrisseaux,
Ou que l'air rafraîchi qui sort du lit des eaux.

*

Un vent caresse ma lyre
Comme l'aile d'un oiseau,
Sa voix dans le coeur expire,
Et l'humble corde soupire
Comme un flexible roseau!

*

O vallons paternels! doux champs! humble chaumière,
Aux bords penchans des bois suspendus aux coteaux,
Dont l'humble toit, caché sous des touffes de lierre
Ressemble au nid sous les rameaux!

Gazons entrecoupés de ruisseaux et d'ombrages,
Seuil antique où mon père, adoré comme un roi,
Comptait ses gras troupeaux rentrant des pâturages,
Ouvrez-vous! ouvrez-vous! c'est moi.

Voilà, du dieu des champs la rustique demeure,
J'entends l'airain frémir au sommet de ses tours;
Il semble que dans l'air une voix qui me pleure
Me rapelle à mes premiers jours!

Oui, je reviens à toi, berceau de mon enfance,
Embrasser pour jamais tes foyers protecteurs;
Loin de moi les cités et leur vaine opulence,
Je suis né parmi les pasteurs!

Enfant, j'aimais, comme eux, à suivre dans la plaine
Les agneaux pas-à-pas, égarés jusqu'au soir;
A revenir, comme eux, laver leur tendre laine
Dans l'eau courante du lavoir;
J'aimais à me suspendre aux lianes légères,
A gravir dans les airs de rameaux en rameaux,
Pour ravir, le premier, sous l'aile de leurs mères,
Les tendres oeufs des tourtereaux;

J'aimais les voix du soir dans les airs répandues,
Le bruit lointain des chars gémissant sous leur poids,
Et le sourd tintement des cloches suspendues
Au cou des chevaux, dans les bois;

Et depuis, exilé de ces douces retraites,
Comme un vase imprégné d'une première odeur,
Toujours loin des cités, des voluptés secrètes
Entraînaient mes yeux et mon coeur!

Beaux lieux, recevez-moi sous vos sacrés ombrages!

Vous qui couvrez le seuil de rameaux éplorés,
Saules contemporains, courbez vos longs feuillages
Sur le frère que vous pleurez.

Reconnaissez mes pas, doux gazons que je foule.
Arbres, que dans mes jeux j'insultais autrefois,
Et toi qui, loin de moi, te cachais à la foule,
Triste écho, réponds à ma voix.

Je ne viens pas traîner, dans vos rians asiles,
Les regrets du passé, les songes du futur:
J'y viens vivre; et, couché sur vos berceaux fertiles,
Abriter mon repos obscur.

S'éveiller, le coeur pur, au réveil de l'aurore,
Pour bénir, au matin, le dieu qui fait le jour;
Voir les fleurs du vallon sous la rosée éclore
Comme pour fêter son retour;

Respirer les parfums que la colline exhale,
Ou l'humide fraîcheur qui tombe des forêts;
Voir onduler de loin l'haleine matinale
Sur le sein flottant des guérets;

Conduire la génisse à la source qu'elle aime,
Ou suspendre la chère au cytise embaumé,
On voir ces blancs taureaux venir tendre d'eux même
Leur front au joug accoutumé;

Guider un soc tremblant dans le sillon qui crie,
Du pampre domestique émonder les berceaux,
Ou creuser mollement, au sein de la prairie,
Les lits murmurans des ruisseaux;

Le soir, assis en paix au seuil de la chaumière,
Tendre, au pauvre qui passe, un morceau de son pain;
Et, fatigué du jour, y fermer sa paupière
Loin des soucis du lendemain;

Sentir sans les compter, dans leur ordre paisible,
Les jours suivre les jours, sans faire plus de bruit
Que ce sable léger dont la fuite insensible,
Nous marque l'heure qui s'enfuit;

Voir, de vos doux vergers, sur vos fronts les fruits prendre;
Les fruits d'un chaste amour dans vos bras accourir;
Et sur eux appuyé doucement redescendre:
C'est assez pour qui doit mourir.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Le chant meurt, la voix tombe; adieu, divin génie!
Remonte au vrai séjour de la pure harmonie:
Tes chants ont arrêté les larmes dans mes yeux.
Je lui parlais encore... il était dans les cieux.

L'APPARITION DE L'OMBRE DE SAMUEL A SAÜL.

FRAGMENT DRAMATIQUE.

SAÜL, LA PYTHONISSE D'ENDOR.

SAÜL, seul.

Peut-être... puisqu'enfin je puis le consulter,
Le Ciel, peut-être, est las de me persécuter?
A mes yeux dessillés la vérité va luire:
Mais au livre du sort, ô Dieu! que vont-ils lire?...
De ce livre fatal qui s'explique trop tôt,
Chaque jour, chaque instant, hélas! révèle un mot.
Pourquoi donc devancer le tems qui nous l'apporte?
Pourquoi dans cet abîme, avant l'heure...? N'importe,
C'est trop, c'est trop long-tems attendre dans la nuit
Les invisibles coups du bras qui me poursuit!
J'aime mieux, déroulant la trame infortunée,
Y lire, d'un seul trait, toute ma destinée!
(La pythonisse d'Endor entre sur la scène.)
Est-ce toi qui, portant l'avenir dans ton sein,
Viens au roi d'Israël annoncer son destin?

LA PYTHONISSE.

C'est moi.

SAÜL.

Qui donc es tu?

LA PYTHONNISSE.

La voix du Dieu suprême.

SAÜL.

Tremble de me tromper!

LA PYTHONISSE.

Saül, tremble toi-même!

SAÜL.

Eh bien! qu'apportes-tu?

LA PYTHONISSE.

Ton arrêt!

SAÜL.

Parle!

LA PYTHONISSE.

O Ciel!

Pourquoi m'as-tu choisie entre tout Israël?
Mon cœur est faible, ô Ciel! et mon sexe est ti-
mide,
Choisis, pour ton organe, un sein plus intrépide;
Pour annoncer au roi tes divines fureurs,
Qui suis-je?

SAÜL étonné.

Eh quoi! tu trembles et tu verses des pleurs!
Quoi! ministre du Ciel, tu n'es plus qu'une femme!

LA PYTHONISSE.

Détruis donc, ô mon Dieu, la pitié dans mon ame!

SAÜL.

Par tes feintes terreurs penses-tu m'ébranler?

LA PYTHONISSE.

Mais ma bouche, ô mon roi! se refuse à parler.

SAÜL avec colère.

Tes lenteurs à la fin, lassent ma patience:
Parle, si tu le peux, ou sors de ma présence!

LA PYTHONISSE.

Que ne puis-je sortir, emportant avec moi
Tout ce qu'ici je viens prophétiser sur toi!
Mais un dieu me retient, me pousse, me ramène:
Je ne puis résister à son bras qui m'entraîne.
Oui, je sens ta présence, ô dieu persécuteur!
Et ta fureur divine a passé dans mon cœur.

. . . .
. . . .

(Avec plus d'horreur.)

Mais quel rayon sanglant vient frapper ma paupière?
Mon œil épouvanté cherche et fuit la lumière.
Silence!... l'avenir ouvre ses noirs secrets.
Quel chaos de malheurs, de vertus, de forfaits!
Dans la confusion je les vois tous ensemble.
Comment? comment saisir le fil qui les rassemble?
Saül... Michol... David... Malheureux Jonathas!
Arrête! arrête, ô roi! ne m'interroge pas.

SAÜL tremblant.

Que dis-tu de David, de Jonathas? achève!

LA PYTHONISSE, montrant une ombre du doigt.

Oui, l'ombre se dissipe et le voile se lève;
C'est lui!...

SAÜL.

Qui donc?

LA PYTHONISSE.

David!...

SAÜL.

Eh bien?

LA PYTHONISSE.

Il est vainqueur!
Quel triomphe! ô David! que d'éclat t'environne!
Que vois-je sur ton front?

SAÜL.

Achève!

LA PYTHONISSE.

Une couronne!...

SAÜL.

Perfide! qu'as-tu dit? lui, David, couronné?

LA PYTHONISSE, avec tristesse.

Hélas! et tu péris, jeune homme infortuné!
Et pour pleurer ton sort, belle et tendre victime,
Les palmiers de Cadès ont incliné leur cime....
Grâce! grâce, ô mon Dieu! détourne tes fureurs!
Saül a bien assez de ses propres malheurs!...
Mais la mort l'a frappé, sans pitié pour ses charmes,
Hélas! et David même en a versé des larmes!...

SAÜL.

Silence! c'est assez: j'en ai trop écouté.

LA PYTHONISSE.

Saül, pour tes forfaits ton fils est rejeté.

D'un prince condamné Dieu détourne sa face;
D'un souffle de sa bouche il dissipe sa race:
Le sceptre est arraché!...

SAÜL *l'interrompant avec violence.*

Tais-toi, dis-je, tais-tois!

LA PYTHONISSE.

Saül, Saül, écoute un Dieu plus fort que moi!
Le sceptre est arraché de tes mains sans défense;
Le sceptre dans Juda passe avec ta puissance,
Et ces biens, par Dieu même à ta race promis,
Transportés à David, passent tous à ses fils.
Que David est brillant! que son triomphe est juste!
Qu'il sort de rejetons de cette tige auguste!
Que vois-je? un Dieu lui-même...! O vierges du saint lieu
Chantez, chantez David! David enfante un Dieu!...

SAÜL.

Son audace à la fin a comblé la mesure:
Va, tout respire en toi la fourbe et l'imposture.
Dieu m'a promis le trône, et Dieu ne trompe pas.

LA PYTHONISSE.

Dieu promet ses fureurs à des princes ingrats.

SAÜL.

Crois-tu qu'impunément ta bouche ici m'outrage?

LA PYTHONISSE.

Crois-tu faire d'un Dieu varier de langage?

SAÜL.

Sais-tu quel sort t'attend? sais-tu...?

LA PYTHONISSE.

Ce que je sais,
C'est que ton propre bras va punir tes forfaits;
Et qu'avant que des cieux le flambeau se retire,
Un Dieu justifîra tout ce qu'un Dieu m'inspire.
Adieu, malheureux père! adieu, malheureux roi!
(Elle se retire, Saül la retient par force.)

SAÜL.

Non, non, perfide, arrête! écoute! et réponds-moi!
C'est souffrir trop long-tems l'insolence et l'injure:
Je veux convaincre ici ta bouche d'imposture.
Si le Ciel à tes yeux a su les révéler,
Quels sont donc ces forfaits dont tu m'oses parler?

LA PYTHONISSE.

L'ombre les a couverts, l'ombre les couvre encore,
Saül, mais le Ciel voit ce que la terre ignore.
Ne tente pas le Ciel.

SAÜL.

Non: parle si tu sais.

LA PYTHONISSE.

L'ombre de Samuël te dira tes forfaits....

SAÜL.

Samuël: Samuël! Et quoi! que veux-tu dire?

LA PYTHONISSE.

Toi-même, en traits de sang ne peux-tu pas le lire?

SAÜL.

Eh bien, qu'a de commun ce Samuël et moi?

LA PYTHONISSE.

Qui plongea dans son sein ce fer sanglant?

SAÜL.

Qui?

LA PYTHONISSE.

Toi!

SAÜL, furieux et se précipitant sur elle avec sa lance.

Monstre, qu'a trop long-tems épargné ma clémence,
Ton audace à la fin appelle ma vengeance!

(Prêt à la frapper.)

Tiens; va dire à ton Dieu, va dire à Samuël,
Comment Saül punit ton imposture...

(Au moment où il va frapper, il voit l'ombre de Samuël, il laisse tomber la lance, il recule.)

O Ciel!

Ciel! que vois-je? C'est toi! c'est ton ombre sanglante!
Quel regard!... Son aspect m'a glacé d'épouvante!
Pardonne, ombre fatale! oh! pardonne! oui, c'est moi,
C'est moi qui t'ai porté tous ces coups que je vois!
Quoi! depuis si long-tems! quoi! ton sang coule encore!
Viens-tu pour le venger?... Tiens...

(Il découvre sa poitrine et tombe à genoux.)

Mais il s'évapore!...

(La Pythonisse disparaît pendant ces derniers mots.)

STANCES.

Et j'ai dit dans mon cœur: Que faire de la vie?
Irai-je encor, suivant ceux qui m'ont devancé,
Comme l'agneau qui passe où sa mère a passé,
Imiter des mortels l'immortelle folie?

L'un cherche sur les mers les trésors de Mammon,
Et la vague engloutit ses vœux et son navire;
Dans le sein de la gloire où son génie aspire,
L'autre meurt enivré par l'écho d'un vain nom.

Avec nos passions formant sa vaste trame,
Celui-là fonde un trône et monte pour tomber;
Dans des pièges plus doux aimant à succomber,
Celui-ci lit son sort dans les yeux d'une femme.

Le paresseux s'endort dans les bras de la faim;
Le laboureur conduit sa fertile charrue;
Le savant pense et lit; le guerrier frappe et tue;
Le mendiant s'assied sur les bords du chemin.

Où vont-ils cependant? Ils vont où va la feuille
Que chasse devant lui le souffle des hivers.
Ainsi vont se flétrir dans leurs travaux divers
Ces générations que le tems sème et cueille!

Ils luttaient contre lui, mais le tems a vaincu;
Comme un fleuve engloutit le sable de ses rives;
Je l'ai vu dévorer leurs ombres fugitives.
Ils sont nés; ils sont morts: Seigneur, ont-ils vécu?

Pour moi! je chanterai le maître que j'adore,
Dans le bruit des cités, dans la paix des déserts,
Couché sur le rivage, ou flottant sur les mers,
Au déclin du soleil, au réveil de l'aurore.

La terre m'a crié: Qui dont est le Seigneur?
Celui dont l'ame immense est partout répandue,
Celui dont un seul pas mesure l'étendue,
Celui dont le soleil emprunte sa splendeur,

Celui qui du néant à tiré la matière,
Celui qui sur le vide a fondé l'univers,
Celui qui sans rivage a renfermé les mers,
Celui qui d'un regard a lancé la lumière;

Celui qui ne connaît ni jour ni lendemain,
Celui qui de tout tems de soi-même s'enfante,
Qui vit dans l'avenir comme à l'heure présente,
Et rappelle les tems échappés de sa main:

C'est lui! c'est le Seigneur! que ma langue redise
Les cent noms de sa gloire aux enfans des mortels!
Comme la harpe d'or pendue à ses autels,
Je chanterai pour lui, jusqu'à ce qu'il me brise...

LA LIBERTÉ OU UNE NUIT A ROME.

A ÉLIS. DUCH. DE DÉV.....

Comme l'astre adouci de l'antique Élysée,
Sur les murs dentelés du sacré Colisée,
L'astre des nuits, perçant des nuages épars,
Laisse dormir en paix ses longs et doux regards:
Le rayon qui blanchit ses vastes flancs de pierre,
En glissant à travers les pans flottans du lierre,
Se fraye dans l'enceinte un lumineux sentier;
On dirait le tombeau d'un peuple tout entier,
Où la mémoire, errante après des jours sans nombre,
Dans la nuit du passé viendrait chercher une ombre.

Ici, de voûte en voûte élevé dans les cieux
Le monument debout défie encor les yeux!
Le regard égaré dans ce dédale oblique
De degrés en degrés, de portique en portique,
Parcourt en serpentant ce lugubre désert,
Fuit, monte, redescend, se retrouve et se perd.
Là, comme un front penché sous le poids des années,
La ruine, abaissant ses voûtes inclinées,
Tout-à-coup se déchire en immenses lambeaux,
Pend comme un noir rocher sur l'abîme des eaux;

Où des vastes hauteurs de son faite superbe
Descendant par degrés jusqu'au niveau de l'herbe
Comme un coteau qui meurt sous les fleurs d'un vallon,
Vient mourir à nos pieds sur des lits de gazon.
Sur les flancs décharnés de ces sombres collines,
Des forêts dans les airs ont jeté leurs racines;
Là, le lierre jaloux de l'immortalité,
Triomphe en possédant ce que l'homme a quitté:
Et pareil à l'oubli sur ces murs qu'il enlace,
Monte de siècle en siècle aux sommets qu'il efface.
Le buis, l'if immobile, et l'arbre des tombeaux,
Dressent en frissonnant leurs funèbres rameaux,
Et l'humble giroflée, aux lambris suspendue,
Attachant ses pieds d'or dans la pierre fendue,
Et balançant dans l'air ses longs rameaux flétris,
Comme un doux souvenir fleurit sur des débris.
Aux sommets escarpés du fronton solitaire,
L'aigle, à la frise étroite a suspendu son aire:
Au bruit sourd de mes pas, qui troublent son repos,
Il jette un cri d'effroi, grossi par mille échos,
S'élance dans le ciel, en redescend, s'arrête,
Et d'un vol menaçant plane autour de ma tête.
Du creux des monumens, de l'ombre des arceaux,
Sortent en gémissant de sinistres oiseaux:
Ouvrant en vain dans l'ombre une ardente prunelle,
L'aveugle amant des nuits bat les murs de son aile;
La colombe inquiète à mes pas indiscrets,

Descend, vole et s'abat de cyprès en cyprès,
Et sur les bords brisés de quelque urne isolée,
Se pose en soupirant comme une ame exilée,

Les vents, en s'engouffrant sous ces vastes débris,
En tirent des soupirs, des hurlemens, des cris;
On dirait qu'on entend le torrent des années
Rouler sous ses arceaux ses vagues déchaînées,
Renversant, emportant, minant de jours en jours
Tout ce que les mortels ont bâti sur son cours.
Les nuages flottans dans un ciel clair et sombre,
En passant sur l'enceinte y font courir leur ombre,
Et tantôt nous cachant le rayon qui nous luit,
Couvrent le monument d'une profonde nuit;
Tantôt, se déchirant sous un souffle rapide.
Laissant sur le gazon tomber un jour livide,
Qui, semblable à l'éclair, montre à l'œil ébloui
Ce fantôme debout du siècle évanouï;
Dessine en serpentant ses formes mutilées,
Les ceintres verdoyans des arches écroulées,
Ses larges fondemens sous nos pas entrouverts:
Ses frontons menaçans suspendus dans les airs,
Et l'éternelle croix qui, surmontant le faite,
S'incline comme un mât battu par la tempête.

Rome! te voilà donc! O mère des Césars!
J'aime à fouler aux pieds tes monumens épars;

J'aime à sentir le tems, plus fort que ta mémoire,
Effacer pas-à-pas les traces de ta gloire.
L'homme serait-il donc de ses œuvres jaloux?
Nos monumens sont-ils plus immortels que nous?
Égaux devant le tems, non, ta ruine immense
Nous console du moins de notre décadence.
J'aime, jaime à venir rêver sur ce tombeau,
A l'heure où de la nuit le lugubre flambeau
Comme l'œil du passé, flottant sur des ruines,
D'un pâle demi-deuil revêt tes sept collines,
Et d'un ciel toujours jeune éclaircissant l'azur,
Fait briller les torrens sur les flancs de Tibur.
Ma harpe, qu'en passant l'oiseau des nuits effleure,
Sur tes propres débris te rappelle et te pleure,
Et jette aux flots du Tibre un cri de liberté,
Hélas! par l'écho même à peine répété.

„Liberté! nom sacré, profané par cet âge,
„J'ai toujours dans mon cœur adoré ton image,
„Telle qu'aux jours d'Émile et de Léonidas,
„T'adorèrent jadis le Tibre et l'Eurotas;
„Quand tes fils se levant contre la tyrannie,
„Tu teignais leurs drapeaux du sang de Virginie,
„Ou qu'à tes saintes lois glorieux d'obéir,
„Tes trois cents immortels s'embrassaient pour mourir;
„Telle enfin que d'Uri prenant ton vol sublime,
„Comme un rapide éclair qui court de cime en cime,

„Des rives du Léman aux rochers d'Appenzell
„Volant avec la mort sur la flèche de Tell,
„Tu rassembles tes fils errans sur les montagnes,
„Et semblable au torrent qui fond sur leurs campagnes,
„Tu purges à jamais d'un peuple d'oppresseurs
„Ces champs où tu fondas ton règne sur les moeurs!
„Alors...! mais aujourd'hui, pardonne à mon silence;
„Quand ton nom, profané par l'infame licence,
„Du Tage à l'Éridan épouvantant les rois,
„Fait crouler dans le sang les trônes et les lois!
„Détournant leurs regards de ce culte adultère,
„Tes purs adorateurs, étrangers sur la terre,
„Voyant dans ces excès ton saint nom se flétrir,
„Ne le prononcent plus ... de peur de l'avilir.
„Il fallait t'invoquer, quand un tyran superbe
„Sous ses pieds teints de sang nous foulait comme l'herbe;
„En pressant sur son coeur le poignard de Caton;
„Alors il était beau de confesser ton nom.
„La palme des martyrs couronnait tes victimes,
„Et jusqu'à leurs soupirs, tout leur était des crimes.
„L'univers cependant, prosterné devant lui,
„Adorait, ou tremblait!... L'univers, aujourd'hui,
„Au bruit des fers brisés en sursaut se réveille.
„Mais, qu'entends-je? et quels cris ont frappé mon oreille?

,,Esclaves et tyrans, opprimés, oppresseurs,
,,Quand tes droits ont vaincu, s'offrent pour tes vengeurs;
,,Insultant sans péril la tyrannie absente.
,,Ils poursuivent partout son ombre renaissante;
,,Et, de la vérité couvrant la faible voix,
,,Quand le peuple est tyran, ils insultent aux rois.

,,Tu règnes cependant sur un siècle qui t'aime,
,,Liberté! tu n'as rien à craindre que toi-même,
,Sur la pente rapide où roule en paix ton char,
,,Je vois mille Brutus ,... mais où donc est César?

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

ADIEUX A LA MER.

Naples, 1822.

Murmure autour de ma nacelle,
Douce mer dont les flots chéris,
Ainsi qu'une amante fidèle,
Jettent une plainte éternelle
Sur ces poétiques débris.

Que j'aime à flotter sur ton onde,
A l'heure où du haut du rocher
L'oranger, la vigne féconde,
Versent sur ta vague profonde,
Une ombre propice au rocher!

Souvent, dans ta barque sans rame,
Me confiant à ton amour,
Comme pour assoupir mon ame,
Je ferme au branle de ta lame
Mes regards fatigués du jour.

Comme un coursier souple et docile
Dont on laisse flotter les mords,
Toujours, vers quelque frais asile,
Tu pousses ma barque fragile
Avec l'écume de tes bords,

Ah! berce, berce, berce, encore,
Berce pour la derniere fois,
Berce cet enfant qui t'adore,
Et qui depuis sa tendre aurore
N'a rêvé que l'onde et les bois!

Le dieu qui décora le monde
De ton élément gracieux,
Afin qu'ici tout se réponde
Fit les cieux pour briller sur l'onde,
L'onde pour réfléchir les cieux,

Aussi pur que dans ma paupière
Le jour pénètre ton flot pur,
Et dans ta brillante carrière
Tu sembles rouler la lumière
Avec tes flots d'or et d'azur.

Aussi libre que la pensée
Tu brises le vaisseau des rois,
Et dans ta colère insensée,
Fidèle au dieu qui t'a lancée,
Tu ne t'arrêtes qu'à sa voix.

De l'infini sublime image,
De flots en flots l'oeil emporté
Te suit en vain de plage en plage!
L'esprit cherche en vain ton rivage,
Comme ceux de l'éternité.

Ta voix majestueuse et douce
Fait trembler l'écho de tes bords,
Ou sur l'herbe qui te repousse,
Comme le zéphir dans la mousse,
Murmure de mourans accords.

Que je t'aime, ô vague assouplie;
Quand, sous mon timide vaisseau,
Comme un géant qui s'humilie,
Sous ce vain poids l'onde qui plie
Me creuse un liquide berceau.

Que je t'aime quand le zéphire
Endormi dans tes antres frais,
Ton rivage semble sourire
De voir dans ton sein qu'il admire
Flotter l'ombre de ses forêts.

Que je t'aime quand sur ma poupe
Des festons de mille couleurs
Pendant au vent qui les découpe,
Se couronnent comme une coupe
Dont les bords sont voilés de fleurs.

Qu'il est doux quand le vent caresse
Ton sein mollement agité,
De voir, sous ma main qui la presse,
Ta vague, qui s'enfle et s'abaisse
Comme le sein de la beauté.

Viens, à ma barque fugitive
Viens donner le baiser d'adieux;
Roule autour une voix plaintive,
Et de l'écume de ta rive
Mouille encor mon front et mes yeux.

Laisse sur ta plaine mobile
Flotter ma nacelle à son gré,
Ou sous l'antre de la Sibylle,
Ou sous le tombeau de Virgile:
Chacun de tes flots m'est sacré.

Partout, sur ta rive chérie,
Où l'amour éveilla mon cœur,
Mon ame, à sa vue attendrie,
Trouve un asile, une patrie,
Et des débris de son bonheur.

Flotte au hasard: sur quelque plage
Que tu me fasses dériver,
Chaque flot m'apporte une image;
Chaque rocher de ton rivage
Me fait souvenir ou rêver....

LE CRUCIFIX

Toi que j'ai recueilli sur sa bouche expirante
Avec son dernier souffle et son dernier adieu,
Symbole deux fois saint, don d'une main mourante,
Image de mon Dieu!

Que de pleurs ont coulé sur tes pieds que j'adore,
Depuis l'heure sacrée ou du sein d'un martyr
Dans mes tremblantes mains tu passas, tiède encore
De son dernier soupir!

Les saints flambeaux jetaient une dernière flamme,
Le prêtre murmurait ces doux chants de la mort,
Pareils aux chants plaintifs que murmure une femme
A l'enfant qui s'endort.

. . . .

De son pieux espoir son front gardait la trace,
Et sur ses traits frappés d'une auguste beauté
La douleur fugitive avait empreint sa grâce,
La mort sa majesté.

Le vent qui caressait sa tête échevelée
Me montrait tour-à-tour ou me voilait ses traits,
Comme l'on voit flotter sur un blanc mausolée
L'ombre des noirs cyprès.

Un de ses bras pendait de la funèbre couche;
L'autre, languissamment replié sur son cœur,
Semblait chercher encor et presser sur sa bouche
L'image du Sauveur.

Ses lèvres s'entr'ouvraient pour l'embrasser encore.
Mais son ame avait fui dans ce divin baiser,
Comme un léger parfum que la flamme dévore
Avant de l'embraser.

Maintenant tout dormait sur sa bouche glacée,
Le souffle se taisait dans son sein endormi,
Et sur l'œil sans regard la paupière affaissée
Retombait à-demi.

Et moi, debout, saisi d'une terreur secrète,
Je n'osais m'approcher de ce reste adoré,
Comme si du trépas la majesté muette
L'eût déjà consacré.

Je n'osais!... mais le prêtre entendit mon silence,
Et de ses doigts glacés prenant le crucifix:
„Voilà le souvenir, et voilà l'espérance:
„Emportez-les, mon fils!"

Oui, tu me resteras, ô funèbre héritage!
Sept fois depuis ce jour l'arbre que j'ai planté
Sur sa tombe sans nom à changé son feuillage,
Tu ne m'as pas quitté.

Placé près de ce coeur, hélas! où tout s'efface,
Tu l'as contre le tems défendu de l'oubli,
Et mes yeux, goutte-à-goutte, ont imprimé leur trace
Sur l'ivoire amolli.

O dernier confident de l'ame qui s'envole,
Viens, reste sur mon coeur, parle encore, et dis-moi
Ce qu'elle te disait, quand sa faible parole
N'arrivait plus qu'à toi.

A cette heure douteuse, où l'ame recueillie,
Se cachant sous le voile épaissi sur nos yeux,
Hors de nos sens glacés pas-à-pas- se replie.
Sourde aux derniers adieux;

Alors qu'entre la vie et la mort incertaine,
Comme un fruit par son poids détaché du rameau,
Notre ame est suspendue et tremble à chaque baleine
Sur la nuit du tombeau;

Quand des chants, des sanglots la confuse harmonie
N'éveille déjà plus notre esprit endormi,
Aux lèvres du mourant collé dans l'agonie
Comme un dernier ami;

Pour éclaircir l'horreur de cet étroit passage,
Pour relever vers Dieu son regard abattu,
Divin consolateur, dont nous baisons l'image,
Réponds! Que lui dis-tu?

Tu sais, tu sais mourir! et tes larmes divines,
Dans cette nuit terrible où tu prias en vain,
De l'olivier sacré baignèrent les racines
Du soir jusqu'au matin!

De la croix, où ton oeil sonda ce grand mystère.
Tu vis ta mère en pleurs et la nature en deuil;
Tu laissas, comme nous, tes amis sur la terre,
Et ton corps au cercueil.

Au nom de cette mort, que ma faiblesse obtienne
De rendre sur ton sein ce douloureux soupir;
Quand mon heure viendra, souviens-toi de la tienne
O toi qui sais mourir!

Je chercherai la place où sa bouche expirante
Exhala sur tes pieds l'irrévocable adieu,
Et son ame viendra guider mon ame errante
Au sein du même Dieu!

Ah! puisse, puisse alors sur ma funèbre couche,
Triste et calme à la fois, comme un ange éploré,
Une figure en deuil recueillir sur ma bouche
L'héritage sacré!

Soutiens ses derniers pas, charme sa dernière heure,
Et gage consacré d'espérance et d'amour,
De celui qui s'éloigne à celui qui demeure
Passe ainsi tour-à-tour!

Jusqu'au jour où, des morts perçant la voûte sombre,
Une voix dans le ciel les appelant sept fois,
Ensemble éveillera ceux qui dormaient à l'ombre
De l'éternelle croix!

LA SAGESSE.

O vous, qui passez comme l'ombre
Par ce triste vallon des pleurs,
Passager sur ce globe sombre,
Hommes, mes frères en douleurs,
Étoutez! voici vers Solyme
Un son de la harpe sublime
Qui charmait l'écho du Thabor:
Sion en frémit sous sa cendre,
Et le vieux palmier croit entendre
La voix du vieillard de Ségor.

Insensé le mortel qui pense!
Toute pensée est une erreur:
Vivez, et mourez en silence;
Car la parole est au Seigneur.
Il sait pourquoi flottent les mondes;
Il sait pourquoi coulent les ondes,
Pourquoi les cieux pendent sur nous;
Pourquoi le jour brille et s'efface,
Pourquoi l'homme soupire et passe:
Et vous, mortels, que savez-vous?

Asseyez-vous près des fontaines,
Tandis qu'agitant les rameaux,
Du midi les tièdes haleines
Font flotter l'ombre sur les eaux:
Au doux murmure de leurs ondes
Exprimez vos grappes fécondes
Où rougit l'heureuse liqueur;
Et de mains en mains sous vos treilles
Passez vous ces coupes vermeilles
Pleines de l'ivresse du coeur!

Ainsi qu'on choisit une rose
Dans les guirlandes de Sarons,
Choisissez une vierge éclose
Parmi les lis de vos vallons!
Enivrez-vous de son haleine;
Ecartez ses tresses d'ébène,
Goûtez les fruits de sa beauté.
Vivez, aimez, c'est la sagesse:
Hors le plaisir et la tendresse
Tout est mensonge et vanité.

Comme un lis penché par la pluie
Courbe ses boutons éplorés,
Si la main du Seigneur vous plie,
Baissez votre tête, et pleurez.
Une larme à ses pieds versée
Luit plus que la perle enchâssée

Dans son tabernacle immortel;
Et le cœur blessé qui soupire
Rend un son plus doux que la lyre
Sous les colonnes de l'autel!

Les astres roulent en silence
Sans savoir les routes des cieux,
Le Jourdain vers l'abîme immense
Poursuit son cours mystérieux;
L'aquilon, d'une aile rapide,
Sans savoir où l'instinct le guide,
S'élance et court sur vos sillons;
Les feuilles que l'hiver entasse,
Sans savoir où le vent les chasse,
Volent en pâles tourbillons.

Et vous, pourquoi d'un soin stérile
Empoisonner vos jours bornés?
Le jour présent vaut mieux que mille
Des siècles qui ne sont pas nés.
Passez, passez; ombres légères,
Allez où sont allés vos pères,
Dormir auprès de vos aïeux.
De ce lit où la mort sommeille,
On dit qu'un jour elle s'éveille
Comme l'aurore dans les cieux!

APPARITION.

Toi qui du jour mourant consoles la nature,
Parais, flambeau des nuits, lève-toi dans les cieux;
Etends autour de moi, sur la pâle verdure,
Les douteuses clartés d'un jour mystérieux!
Tous les infortunés chérissent ta lumière;
L'éclat brillant du jour repousse leurs douleurs.
Aux regards du soleil ils ferment leur paupière,
Et rouvrent devant toi leurs yeux noyés de pleurs.

Viens guider mes pas vers la tombe
Où ton rayon s'est abaissé,
Où chaque soir mon genou tombe
Sur un saint nom presque effacé
Mais quoi! la pierre le repousse!...
J'entends!... oui! des pas sur la mousse!
Un léger souffle a murmuré;
Mon œil se trouble, je chancelle:
Non, non, ce n'est plus toi: c'est elle
Dont le regard m'a pénétré!...

Est-ce bien toi? toi qui t'inclines
Sur celui qui fût ton amant?
Parle; que tes lèvres divines
Prononcent un mot seulement;
Ce mot que murmurait ta bouche,
Quand, planant sur ta sombre couche,
La mort interrompit ta voix.
Sa bouche commence!... ah! j'achève;
Oui, c'est toi! ce n'est point un rêve!
Anges du ciel, je la revois!

Ainsi donc l'ardente prière
Perce le ciel et les enfers!
Ton ame a franchi la barrière
Qui sépare deux univers!
Gloire à ton nom, Dieu qui l'envoie;
Ta grace a permis que je voie
Ce que mes yeux cherchaient toujours.
Que veux-tu? faut-il que je meure?
Tiens, je te donne pour cette heure
Toutes les heures de mes jours.

Mais quoi! sur ce rayon déjà l'ombre s'envole!
Pour un siècle de pleurs, une seule parole!
Est-ce tout?... C'est assez!... Astre que j'ai chanté,
J'en bénirai toujours ta pieuse clarté;
Soit que dans nos climats, empire des orages,

Comme un vaisseau voguant sur la mer des nuages,
Tu perces rarement la triste obscurité;
Soit que sous ce beau ciel, propice à ta lumière,
Dans un limpide azur poursuivant ta carrière,
Des couleurs du matin tu dores les coteaux;
Ou que te balançant sur une mer tranquille
Et teignent de tes feux sa surface immobile,
Tes rayons argentés se brisent dans les eaux!

CHANT D'AMOUR.

Naples, 1822.

Si tu pouvais jamais égaler, ô ma lyre,
Le doux frémissement des ailes du zéphyre
A travers les rameaux,
Ou l'onde qui murmure en caressant ces rives,
Ou le roucoulement des colombes plaintives,
Jouant aux bords des eaux;

Si, comme ce roseau qu'un souffle heureux anime,
Tes cordes exhalaient ce langage sublime,
Divin secret des cieux,
Que dans le pur séjour où l'esprit seul s'envole,
Les anges amoureux se parlent sans parole,
Comme les yeux aux yeux;

Si de ta douce voix la flexible harmonie,
Caressant doucement une ame épanouie
Au souffle de l'amour,
La berçait mollement sur de vagues images,
Comme le vent du ciel fait flotter les nuages
Dans la pourpre du jour;

Tandis que sur les fleurs mon amante sommeille,
Ma voix murmurerait tout bas à son oreille
Des soupirs, des accords,
Aussi purs que l'extase où son regard me plonge,
Aussi doux que le son que nous apporte un songe
Des ineffables bords!

Ouvre les yeux, dirai-je, ô ma seule lumière!
Laisse-moi, laisse-moi lire dans ta paupière
Ma vie et ton amour!
Ton regard languissant est plus cher à mon ame
Que le premier rayon de la céleste flamme
Aux yeux privés du jour!

. . . .

Un de ses bras fléchit sous son cou qui le presse,
L'autre sur son beau front retombe avec mollesse
Et le couvre à-demi:
Telle, pour sommeiller, la blanche tourterelle,
Courbe son cou d'albâtre et ramène son aile
Sur son œil endormi.

Le doux gémissement de son sein qui respire
Se mêle au bruit plaintif de l'onde qui soupire
A flots harmonieux;
Et l'ombre de ses cils, que le zéphyr soulève,
Flotte légèrement comme l'ombre d'un rêve
Qui passe sur ses yeux.

. . . .
. . . .

Que ton sommeil est doux, ô vierge! ô ma colombe!
Comme d'un cours égal ton sein monte et retombe
Avec un long soupir!
Deux vagues que blanchit le rayon de la lune,
D'un mouvement moins doux viennent l'une après l'une
Murmurer et mourir!

Laisse-moi respirer sur ces lèvres vermeilles
Ce souffle parfumé!... Qu'ai-je fait? Tu t'éveilles;
L'azur voilé des cieux
Vient chercher doucement ta timide paupière;
Mais toi, ton doux regard, en voyant la lumière,
N'a cherché que mes yeux!

Ah! que nos longs regards se suivent, se prolongent,
Comme deux purs rayons l'un dans l'autre se plongent,
Et portent tour-à-tour
Dans le cœur l'un de l'autre une tremblante flamme,
Ce jour intérieur que donne seul à l'ame
Le regard de l'amour!

Jusqu'à ce qu'une larme au bords de ta paupière,
De son nuage errant te cachant la lumière,
Vienne baigner tes yeux,

Comme on voit au réveil d'une charmante aurore
Les larmes du matin qu'elle attire et colore,
L'ombrager dans les cieux.

. . . .
. . . .

Parle-moi! Que ta voix me touche!
Chaque parole sur ta bouche
Est un écho mélodieux.
Quand ta voix meurt dans mon oreille,
Mon ame résonne et s'éveille,
Comme un temple à la voix des dieux.

Un souffle, un mot, puis un silence,
C'est assez: mon ame devance
Le sens interrompu des mots,
Et comprend ta voix fugitive,
Comme le gazon de la rive
Comprend le murmure des flots

Un son qui sur ta bouche expire,
Une plainte, un demi-sourire,
Mon cœur entend tout sans effort:
Tel, en passant par une lyre,
Le souffle même du zéphyre
Devient un ravissant accord!

. . . .
. . . .

Pourquoi sous tes cheveux me cacher ton visage?
Laisse mes doigts jaloux écarter ce nuage:
Rougis-tu d'être belle, ô charme de mes yeux!
L'aurore, ainsi que toi, de ses roses s'ombrage.
Pudeur! honte céleste! instinct mystérieux!
Ce qui brille le plus se voile davantage;
Comme si la beauté, cette divine image,
N'était faite que pour les cieux!

Tes yeux sont deux sources vives
Où vient se peindre un ciel pur,
Quand les rameaux de leurs rives
Leur découvrent son azur.
Dans ce miroir retracées,
Chacune de tes pensées
Jette en passant son éclair;
Comme on voit sur l'eau limpide
Flotter l'image rapide
Des cygnes qui fendent l'air!

Ton front, que ton voile ombrage
Et découvre tour-à-tour,
Est une nuit sans nuage
Prête à recevoir le jour;
Ta bouche, qui va sourire.
Est l'onde qui se retire
Au souffle errant du zéphyr,
Et sur ses bords qu'elle quitte

Laisse au regard qu'elle invite,
Compter les perles d'Ophir!

Ton cou, penché sur l'épaule,
Tombe sous son doux fardeau,
Comme les branches du saule
Sous le poids d'un passereau;
Ton sein; que l'œil voit à peine
Soulevant à chaque haleine
Le poids léger de ton cœur,
Est comme deux tourterelles
Qui font palpiter leurs ailes
Dans la main de l'oiseleur.

Tes deux mains sont deux corbeilles
Qui laissent passer le jour;
Tes doigts de roses vermeilles
En couronnent le contour.
Sur le gazon qui l'embrasse
Ton pied se pose, et la grâce,
Comme un divin instrument,
Aux sons égaux d'une lyre
Semble accorder et conduire
Ton plus léger mouvement.

. . . .
. . . .
. . . .

Pourquoi de tes regards percer ainsi mon ame?
Baisse, oh! baisse tes yeux pleins d'une chaste flamme;
Baisse-les, ou je meurs!
Viens plutôt, lève-toi! Mets ta main dans la mienne,
Que mon bras arrondi t'entoure et te soutienne
Sur ces tapis de fleurs!

. . . .

Aux bords d'un lac d'azur il est une colline
Dont le front verdoyant légèrement s'incline
Pour contempler les eaux:
Le regard du soleil tout le jour la caresse.
Et l'haleine de l'onde y fait flotter sans cesse
Les ombres des rameaux.

Entourant de ses plis deux chênes quelle embrasse,
Une vigne sauvage à leurs rameaux s'enlace,
Et couronnant leurs fronts;
De sa pâle verdure éclaircit leur feuillage,
Puis sur des champs coupés de lumière et d'ombrage
Court en rians festons.

Là, dans les flancs creusés d'un rocher qui surplombe,
S'ouvre une grotte obscure, un nid où la colombe
Aime à gémir d'amour;

La vigne, le figuier, la voilent, la tapissent,
Et les rayons du ciel, qui lentement s'y glissent,
Y mesurent le jour.

La nuit et la fraîcheur de ces ombres discrètes
Conservent plus longs-tems aux pâles violettes
Leurs timides couleurs,
Une source plaintive en habite la voûte,
Et semble sur vos fronts distiller goutte-à-goutte
Des accords et des pleurs.

Le regard, à travers ce rideau de verdure,
Ne voit rien que le ciel et l'onde qu'il azure;
Et sur le sein des eaux
Les voiles du pêcheur, qui couvrant sa nacelle,
Fendent ce ciel liquide, et battent comme l'aile
Des rapides oiseaux.

L'oreille n'entend rien qu'une vague plaintive
Qui, comme un long baiser, murmure sur sa rive,
Ou la voix des zéphyrs,
Ou les sons cadencés que gémit Philomèle,
Ou l'écho du rocher dont un soupir se mêle
A nos propres soupirs.

. . . .
. . . .

Viens, cherchons cette ombre propice
Jusqu'à l'heure où de ce séjour

Les fleurs fermeront leur calice
Aux regards languissans du jour.
Voilà ton ciel, ô mon étoile!
Soulève; oh! soulève ce voile!
Éclaire la nuit de ces lieux;
Parle, chante, rêve, soupire,
Pourvu que mon regard attire
Un regard errant de tes yeux!

Laisse-moi parsemer de roses
La tendre mousse où tu t'assieds,
Et près du lit où tu reposes
Laisse-moi m'asseoir à tes pieds.
Heureux le gazon que tu foules,
Et le bouton dont tu déroules
Sous tes doigts les fraîches couleurs;
Heureuses ces coupes vermeilles
Que pressent tes lèvres, pareilles
Aux frélons qui succent les fleurs.

Si l'onde des lis que tu cueilles
Roule les calices flétris,
Des tiges que ta bouche effeuille
Si le vent m'apporte un débris,
Si la boucle qui se dénoue
Vient, en ondulant sur ma joue,
De ma lèvre effleurer le bord,
Si ton souffle léger résonne,

Je sens sur mon front qui frissonne
Passer les ailes de la mort.

Souviens-toi de l'heure bénie
Où les dieux, d'une tendre main,
Te répandirent sur ma vie,
Comme l'ombre sur le chemin!
Depuis cette heure fortunée,
Ma vie à ta vie enchaînée,
Qui s'écoule comme un seul jour,
Est une coupe toujours pleine,
Où mes lèvres à longue haleine
Puisent l'innocence et l'amour.

Ah! lorsque mon front qui s'incline
Chargé d'une douce langueur,
S'endort bercé sur ta poitrine
Par le mouvement de ton cœur,

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Un jour, le tems jaloux, d'une haleine glacée,
Fanera tes couleurs comme une fleur passée
Sur ces lits de gazon.
Et sa main flétrira sur tes charmantes levres
Ces rapides baisers, hélas! dont tu me sèvres
Dans leur fraîche saison

Mais quand tes yeux, voilés d'un nuage de larmes,
De ces jours écoulés qui t'ont ravi tes charmes
Pleureront la rigueur;
Quand dans ton souvenir, dans l'onde du rivage
Tu chercheras en vain ta ravissante image,
Regarde dans mon cœur!

Là ta beauté fleurit pour des siècles sans nombre,
Là ton doux souvenir veille à jamais à l'ombre
De ma fidélité;
Comme un lampe d'or dont une vierge sainte
Protège avec la main, en traversant l'enceinte,
La tremblante clarté.

Ah! quand la mort viendra, d'un autre amour suivie,
Éteindre en souriant de notre double vie
L'un et l'autre flambeau,
Qu'elle étende ma couche à côté de la tienne,
Et que ta main fidèle embrasse encor la mienne
Dans le lit du tombeau.

Ou plutôt puissions-nous passer sur cette terre,
Comme on voit en automne un couple solitaire
De cygnes amoureux,
Partir, en s'embrassant, du nid qui les rassemble,
Et vers les doux climats qu'ils vont chercher ensemble
S'envoler deux-à-deux.

MEDITATION.

IMPROVISÉE A LA GRANDE CHARTREUSE.

Jehova de la terre a consacré les cimes;
Elles sont de ses pas le divin marche pied :
C'est là, qu'environné de ses foudres sublimes,
Il vole, il descend, il s'assied.

Sina, l'Olympe même, en conservent la trace;
L'Horeb, en tressaillant, s'inclina sous ses pas;
Thor entendit sa voix, Gelboé vit sa face;
Golgotha pleura son trépas.

Dieu que l'Hébron connaît, Dieu que Cédar adore,
Ta gloire à ces rochers jadis se dévoila;
Sur le sommet des monts nous te cherchons encore,
Seigneur, réponds-nous! Es-tu là?

Paisibles habitans de ces saintes retraites,
Comme l'ont entendu les guides d'Israël,
Dans le calme des nuits, des hauteurs où vous êtes
N'entendez-vous donc rien du ciel?

Ne voyez-vous jamais les divines phalanges
Sur vos dômes sacrés descendre et se pencher?
N'entendez-vous jamais des doux concerts des anges
Retentir l'écho du rocher?

Quoi! l'ame en vain regarde, aspire, implore, écoute,
Entre le ciel et nous, est-il un mur d'airain?
Vos yeux, toujours levés vers la céleste voûte,
Vos yeux sont-ils levés en vain?

Pour s'élancer, Seigneur, où ta voix les appelle,
Les astres de la nuit ont des chars de saphirs,
Pour s'élever à toi, l'aigle au moins a son aile;
Nous n'avons rien que nos soupirs!

Que la voix de tes saints s'élève et te désarme
La prière du juste est l'encens des mortels;
Et nous, pécheurs, passons: nous n'avons qu'une larme
A répandre sur tes autels,

ADIEUX A LA POÉSIE.

Il est une heure de silence
Où la solitude est sans voix,
Où tout dort, même l'espérance;
Où nul zéphyr ne se balance
Sous l'ombre immobile des bois;

Il est un âge où de la lyre
L'ame aussi semble s'endormir,
Où du poétique délire
Le souffle harmonieux expire
Dans le sein qu'il faisait frémir.

L'oiseau qui charma le bocage,
Hélas! ne chante pas toujours:
A midi, caché sous l'ombrage,
Il n'enchante de son ramage
Que l'aube et le déclin des jours.

Adieu donc, adieu, voici l'heure,
Lyre aux soupirs mélodieux!
En vain, à la main qui t'effleure,
Ta fibre encor répond et pleure:
Voici l'heure de nos adieux.

Reçois cette larme rebelle
Que mes yeux ne peuvent cacher,
Combien sur ta corde fidèle
Mon ame, hélas! en versa-t-elle,
Que tes soupirs n'ont pu sécher?

Sur cette terre infortunée,
Où tous les yeux versent des pleurs,
Toujours de cyprès couronnée,
La lyre ne nous fut donnée
Que pour endormir nos douleurs.

Tout ce qui chante, ne répète
Que des regrets ou des désirs;
Du bonheur la corde est muette,
De Philomèle et du poëte
Les plus doux chants sont des soupirs.

Dans l'ombre, auprès d'un mausolée,
O lyre! tu suivis mes pas,
Et des doux festins exilée
Jamais ta voix ne s'est mêlée,
Aux chants des heureux d'ici'bas.

Pendue aux saules de la rive,
Libre comme l'oiseau des bois,
On n'a point vu ma main craintive
T'attacher comme une captive
Aux portes des palais des rois.

Des partis l'haleine glacée
Ne t'inspira pas tour-à-tour;
Aussi chaste que la pensée,
Nul souffle ne t'a caressé,
Excepté celui de l'Amour.

En quelque lieu qu'un sort sévère
Fit plier mon front sous ses lois,
Grâce à toi, mon ame étrangère
A trouvé partout sur la terre
Un céleste écho de sa voix.

Aux monts d'où le jour semble éclore,
Quand je t'emportais avec moi
Pour louer celui que j'adore,
Le premier rayon de l'aurore
Ne se réveillait qu'après toi.

Au bruit des flots et des cordages,
Aux feux livides des éclairs,
Tu jetais des accords sauvages,
Et, comme l'oiseau des orages,
Tu rasais l'écume des mers.

Celle dont le regard m'enchaîne,
A tes soupirs mêlait sa voix
Et souvent ses tresses d'ébène
Frissonnaient sous ma molle haleine
Comme tes cordes sous mes doigts.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Peut être à moi, lyre chérie,
Un jour tu pourras revenir.
Quand de songes divins suivie,
La mort approche, et que la vie
S'éloigne comme un souvenir.

Dans cette seconde jeunesse
Qu'un doux oubli rend aux humains,
Souvent l'homme, dans sa tristesse,
Sur toi se penche et te caresse,
Et tu résonnes sous ses mains.

Ce vent qui sur nos ames passe,
Souffle à l'aurore, ou souffle tard;
Il aime à jouer avec grâce
Dans les cheveux qu'un myrte enlace,
Ou dans la barbe du vieillard,

En vain une neige glacée,
D'Homère ombrageait le menton;
Et le rayon de la pensée
Rendait la lumière éclipsée
Aux yeux aveugles de Milton:

Autour d'eux voltigeaient encore
L'amour, l'illusion, l'espoir,
Comme l'insecte, amant de Flore,
Dont les ailes semblent éclore
Aux tardives lueurs du soir,

Peut-être ainsi!... mais avant l'âge
Où tu reviens nous visiter,
Flottant de rivage en rivage,
J'aurai péri dans un naufrage,
Loin des lieux que je vais quitter.

Depuis long-tems ma voix plaintive
Sera couverte par les flots,
Et, comme l'algue fugitive,
Sur quelque sable de la rive,
La vague aura roulé mes os.

Mais toi, lyre mélodieuse,
Surnageant sur les flots amers,
Des cygnes la troupe envieuse
Suivront ta trace harmonieuse
Sur l'abîme roulant des mers.

EPITRE

DE M. APHONSE DE LAMARTINE

A

M. CASIMIR DELAVIGNE

QUI LUI AVAIT ENVOYÉ SON ÉCOLE DES VIEILLARDS

Saint-Point, près Milan 9 fevrier 1824.

Grâce aux vers enchanteurs que tout Paris répète,
Ton nom a retenti jusque dans ma retraite;
Et le soir pour charmer les ennuis des hivers,
Autour de mon foyer nous relisons ces vers
Où brille en se jouant ta muse familière,
Qu'eut enviés Térence et qu'eût signés Molière.
Comment peux-tu passer, par quel don; par quel art;
De Syracuse au Hâvre, et du Gange à Bonnard.
Puis, déployant soudain les ailes de Pindare,
Sur les bords profanés de Sparte et de Mégare
Aller d'un vers brûlant tout-à-coup rallumer
Ces feux dont leurs débris semblent encor fumer,

Ces feux de la vertu, de l'honneur, du courage,
Que recouvrent en vain dix siècles d'esclavage?
Comment, redescendu de ce brillant séjour,
Dans les bois de Meudon viens-tu chanter l'Amour?
Franchissant d'un seul trait tout l'empire céleste,
Le génie est un aigle, et ton vol nous l'atteste!
Relégué loin des bords où tout Paris charmé
Voit le fier Manlius en bourgeois transformé,
Obéissant aux cris d'un parterre idolâtre,
Livrer ton nom modeste aux bravos du théâtre,
Je n'ai point encore lu ces chants que par ta voix,
Messène a soupirés pour la troisième fois.
En vain l'écho léger que chaque jour publie,
Oracle du matin, que le soir on oublie,
A porté jusqu'à moi quelques lambeaux de vers,
Quelques sons décousus de ses brillans concerts:
Dans ma soif des beaux-vers, que ton nom seul rallume
J'ai dévoré la page, et j'attends le volume.

On dit que dans ces chants ton génie exalté
Prêche à des convertis l'antique liberté;
On dit qu'après trente ans d'esclavage et de crimes
Cette divinité respire dans tes rimes
Les parfums épurés d'un chaste et noble encens;
Que son nom dans ta bouche a repris son beau sens;

Et que, des trois pouvoirs lui formant un trophée;
Ah! j'en rends grâce à toi! nous pourrons adorer
Celle qu'avant tes vers il nous fallait pleurer;
Son culte, entre tes mains est pur et légitime;
Tu renierais tes dieux s'ils commandaient le crime,

Pour moi, tremblant encor du nom qu'elle a porté,
J'aborde ses autels avec timidité,
Craignant à chaque instant qu'arraché de sa base
Le dieu mal affermi ne tombe et nous écrase.
Le siècle où je naquis excuse mes terreurs:
J'entendis au berceau le bruit de ces fureurs,
Son arbre, dont le sang arrosait les racines,
Portait, au lieu de fruits, la mort et les rapines.
Pour la première fois quand j'invoquai son nom
Ce fut sous les verroux d'une indigne prison,
Dans les étroits guichets d'un cachot solitaire.
Elle me disputait aux baisers de mon père,
Qui, caressant son fils à travers les barreaux,
Payait d'un reste d'or la pitié des bourreaux.
Je vis en grandissant, je vis sa main sanglante
Arracher des autels la prière tremblante,
Souiller, jeter aux vents la cendre des tombeaux,
Des temples avilis disperser les lambeaux,
Et le pied chancelant des suites d'une orgie,
Couvrant ses cheveux plats du bonnet de Phrygie,

Au long cri de la mort, à sa voix renaissant,
Danser sous l'échafaud qui ruisselait de sang,
Oui, voilà sous quels traits, dans ma sombre pensée,
Par la main du malheur, son image est tracée.
Pardonne, ô liberté! pour effacer ces traits
Il faut, il faut au moins un siècle de bienfaits.

Hâte ces jours heureux, toi qui chantes sa gloire!
Mêle une page blanche à sa funèbre histoire:
Qu'on la voie en tes vers, vierge de sang humain,
Rejeter ce poignard qui ruisselle en sa main;
Devant un sceptre juste incliner un front libre;
De la force et du droit maintenir l'équilibre;
Nous couvrir d'une main du bouclier des lois,
Et de l'autre affermir la majesté des rois.
Mais c'est assez parler de nos vaines querelles;
Le tems emportera ce siècle sur ses ailes,
Et laissera tomber dans l'éternelle nuit
De nos dissensions le misérable bruit.
D'autres siècles viendront, chargés d'autres promesses;
Ils tromperont encor nos trompeuses sagesses;
Sur leur cours orageux l'homme, encore emporté,
Dans ses rêves nouveaux verra la vérité!
C'est la loi des esprits: tout cherche, et tout travaille,
Ce monde, cher Lavigne, est un champ de bataille

Où des ombres d'un jour passent en combattant;
Pour qui? pour un fantôme, un système, un néant;
Et, quand ils sont tout près de saisir leur idole,
C'est un ballon qui crève, et du vent qui s'envole.

Emule harmonieux des cygnes d'Eurotas,
Ne prêtons point la lyre à ces tristes combats
Laissons d'un siècle vain l'impuissante sagesse
Soulever ces rochers qui retombent sans cesse;
Dans ta coupe d'Hébé ne versons point de fiel;
Ne mêlons pas les sons des lyres profanées
Aux cris des passions de nos jours déchaînées:
Mais demandons ensemble à la nature, aux dieux,
Ces chants modérateurs, sereins, mélodieux,
Ces chants de la vertu dont la sainte harmonie
Ressemble quelquefois à la voix du génie,
Qui calment les partis, adoucissent les mœurs,
S'élèvent au-dessus des terrestres clameurs,
Et, sur l'aile du tems traversant tous les âges,
Brillent comme l'iris sur les flancs des nuages.

Mais, adieu; de l'Epitre osant braver les lois,
Ma muse inattentive élève trop la voix,
D'un ton plus familier, d'une voix plus touchante,
Je voulais te parler, et voilà que je chante.
Ainsi, quand sur les bords du lac qui m'est sacré,
Séduit par la douceur de son flot azuré,

Ouvrant d'un doigt distrait l'anneau qui la captive,
J'abandonne ma barque à l'onde qui dérive,
Je ne veux que raser dans mon timide cours
De ses golfes rians les flexibles contours,
Et; sous le vert rideau des saules du bocage,
Glisser, en dérobant quelques fleurs au rivage.
Mais du vent qui s'élève un souffle inaperçu
Badine avec ma voile et l'enfle à mon insu;
Le flot silencieux sur la liquide plaine
Pousse insensiblement la barque qui m'entraîne,
L'onde fuit, le jour tombe; et réveillé trop tard,
Je vois le bord lointain fuir devant mon regard.

EPITRE

DE M. CASIMIR DELAVIGNE A M. ALPHONSE DE LAMARTINE,

SUR LA LIBERTÉ.

Captif sous mes rideaux, dont la double barrière
Enfermait avec moi la fièvre meurtrière,
J'humectais vainement mes poumons irrités
Des sirops onctueux par Charlard inventés;
Mon rhume s'obstinait, et ma bruyante haleine
Par secousse, en sifflant, s'exhalait avec peine.
Tes vers, qui m'ont sauvé, m'ont appris, un peu tard
Qu'Apollon, pour guérir, vaut son docte bâtard:
Et je crois, plein du dieu qu'en te lisant j'adore
Que l'oracle du Pinde est celui d'Epidaure.
Oui, tu m'as bien compris; oui, cette liberté
Qui séduit ma raison à sa mâle beauté.
Que ma muse poursuit de son ardent bommage,
Et dont mes fleurs d'un jour ont couronné l'image,

Propice à l'innocent, redoutable au pervers,
Est celle que Socrate invoque dans tes vers.
Messène l'adorait au pied du mont Ithôme,
Venise n'embrassa que son sanglant fantôme;
Son arc de l'Helvétie a chassé les Germains,
Et la flèche de Tell étincelle en ses mains.

Créé pour commander, l'homme naquit sans maître,
Et; chef-d'œuvre imparfait du Dieu qui le fit naître,
Avec l'instinct du bien vers le mal emporté,
Pour choisir la vertu reçut la liberté.
La licence est en lui l'abus d'un droit sublime:
La liberté gouverne, et la licence opprime.
Elle seule, à nos yeux, de sont front sans pudeur
Sous un masque romain déguisa la laideur,
Et de la liberté, simulacre infidèle,
Lui ravit nos respects en se donnant pour elle.
L'excès de la raison comme un autre est fatal,
Et l'abus d'un grand bien le change en un grand mal.
Pour détrôner l'abus, proscrirons nous l'usage?
Mais quel bienfait si grand, ou quelle loi si sage,
Hors la tendre amitié, quel sentiment si beau,
Dont l'abus dangereux n'ait pas fait un fléau?
Du soupçon à l'œil faux la prudence est suivie,
Et l'émulation traîne après soi l'envie:

Pour la philosophie, un jour on m'a conté
Que son front se gonfla d'avoir trop médité,
Son cerveau douloureux s'ouvrit, et le sophisme
En sortit tout armé d'un double syllogisme;
Entre Euclide et Pascal, de l'excès du savoir
Nait le doute effaré qui regarde sans voir;
La faiblesse pour mère à l'extrême indulgence,
Et l'extrême justice est presque la vengeance.
En punissant la faute, elle insulte au malheur:
La torture, à sa voix, fit mentir la douleur.
Thémis, moins rigoureuse; est aujourd'hui plus juste,
Mais on la trompe encore, et sa balance auguste
N'incline pas toujours du côté du bon droit:
Son glaive tombe à faux et frappe en maladroit
La chicane au teint jaune, au doigts longs et difformes.
Entoure son palais du dédale des formes,
Et dans l'obscurité, les plaideurs aux abois
Sont par leurs défenseurs pillés au fond du bois.
J'ôte à ce parvenu la toge qui le pare,
Et je découvre un sot caché sous la simarre!
Que faire? de Thémis briser les tribunaux?
Mettre sa toque en cendres, et sa robe en lambeaux?
Mais je vois un bandit, qui ne craint plus l'enquête,
A ma bourse, en plein jour, adresser sa requête;

Et deuxpla ideurs manceaux, de colère animés,
En champ clos pour leurs droits plaider à poings
fermés.

Noble chevalerie, autrefois ta bannière
De l'Orient pour nous rapporta la lumiere,
J'aime avec l'Arioste à vanter les exploits
Dont la justice errante a devancé les lois;
A voir tes jeux guerriers, ton amoureux servage
Adoucir de nos mœurs l'aspérité sauvage.
Mais dans leurs jeux parſois tes preux moins in-
nocens
Ont, la lance en arrêt, détroussé les passans,
Ont levé sur l'hymen des dîmes peu morales;
Et, possesseurs armés de leurs jeunes vassales,
Opposant aux maris des remparts crénelés,
Ont plus ſait d'orphelins qu'ils n'en ont consolés.
Eh bien, de nos romans banniront-nous tes fées?
Irons-nous, de l'histoire arrachant les trophées,
Des excès féodaux d'un ſougueux châtelain
Flétrir Glisson, Roland, Bayard et Duguesclin?

Le saint amour des rois dans sa ferveur antique
Des plus beaux dévoûmens fut la source héroique.
Mais cet amour outré mène au mépris des lois,
Foule à pieds joints l'honneur, le bon sens et nos
droits,
Sous le joug du pouvoir se jette avec furie,
Compte un homme pour tout, et pour rien la patrie.

J'en conclus qu'en tous lieux, surtout chez les Français,
L'incertaine raison marche entre deux excès,
Et court, dès qu'un faux pas l'écarte de sa route,
Du bonheur qu'on espère au malheur qu'on redoute:
Ainsi qu'un clair ruisseau captif entre ses bords,
Qui sans les inonder leur verse ses trésors,
Gonflé par un orage, en un torrent se change,
Et roule sur les fleurs les débris et la fange.
Si le lois, si les arts, le bon droit, le bon goût,
Si tout admet l'excès, si l'excès flétrit tout,
Ami, la liberté n'en est pas plus complice
Que toute autre vertu dont l'abus est un vice.
A ton front virginal ma main n'a pas ôté
Le bonnet phrygien qu'il n'a jamais porté.
Pourquoi donc, trop séduit d'une fausse apparence
Nommer la liberté quand tu peins la licence?

Eh! que répondrais-tu, si quelque noir censeur,
Trompé par tes accords et sourd à leur douceur,
Dans la Vierge immortelle à qui tu rends hommage
Voulait voir cet esprit d'imposture et de rage
Qui, sur les bancs dorés d'un concile romain,
De Jean Hus, en priant, signa l'arrêt barbare,
Au front d'un Alexandre égara la tiare,
Qui, le doigt sur la bouche, au fond du Louvre assis,
Attisait les complots que soufflait Médicis,

Et poussait Charles neuf, quand ses mains frénéti-
ques
Frappaient d'un plomb dévot des sujets hérétiques:
Qui, se signant le front, l'air contrit, l'œil fervent,
Pour immoler Henri s'échappait d'un couvent;
Dont partout aujourd'hui la tortueuse audace
Se mêle en habit court aux nouveaux fils d'Ignace;
Qui prêche sous le froc, rampe sous le surplis,
Cache son embonpoint sous sa robe à longs plis;
Malgré ses trois mentons, vante ses abstinences,
Se glisse incognito de la chaire aux finances,
Résigné, s'il le faut, à sauter du saint lieu
Dans le fauteuil royal où s'assit Richelieu?

Mais non, ce fanatisme est l'abus que je blâme,
Il n'a pas allumé ces traits de vive flamme
Qui, par l'aigle de Meaux à ta muse inspirés,
Brillent comme un reflet de ses foudres sacrés.
Il n'a pas modulé ces sons dont l'harmonie
Semble un écho pieux des concerts d'Athalie.
Non, non, ce n'est pas lui que ta lyre a chanté;
C'est la religion, sœur de la liberté!
Un flambeau dans les mains, les ailes étendues,
Des bras du roi des cieux toutes deux descendues,
Chez les rois de la terre ont voulu s'exiler
Pour affranchir l'esclave ou pour le consoler.
Toutes deux ont ensemble erré parmi les tombes;
Toutes deux s'élançant du fond des catacombes,

Sous un même drapeau marchaient d'un même pas,
Répandaient la lumière, et ne l'étouffaient pas.
L'une, le front paré des palmes du martyre,
Présente l'espérance aux humains qu'elle attire;
Clémente, elle pardonne avec Guise expirant,
Embrase Fénélon d'un amour tolérant,
Guide Vincent-de-Paule, ensevelit Voltaire;
Brûle de chastes feux ces anges de la terre
Qui sans faste et sans crainte à la mort vont s'offrir
Pour sauver un malade ou l'aider à mourir.
L'autre, le casque en tête et le pied sur des chaînes,
Sourit à Miltiade, inspire Démosthènes;
Joue avec le laurier cueilli par Washington,
Et l'offre aux dignes fils des Grecs de Marathon;
Libres s'ils sont vainqueurs, et libres s'ils périssent,
Qu'un poëte secourt, et que les rois trahissent.
Viens, et sans condamner nos cultes différens,
Viens aux pieds des deux sœurs échanger nos sermens.
Eclairés par leurs yeux, réchauffés sous leurs ailes,
Pour les mieux adorer unissons-nous comme elles;
Et, dans un même temple, à deux autels voisins,
Offrons nos dons divers sans désunir nos mains.

Que j'aime le tableau de ta barque incertaine
Cédant en vers si doux au souffle qui l'entraîne!
Au gré des flots mouvans, par la brise effleurés,
Sous nos deux pavillons nous voguons séparés;

Mais quelque soit le bord où tende notre audace,
Pour nous montrer du doigt l'écueil qui nous menace,
Nous saluer d'un signe et d'un regard ami,
Laissons tomber la rame élevée à demi.
Demandons l'un pour l'autre une mer sans orage,
Un ciel d'azur, un port au terme du voyage,
Un vent qui nous y mène, et, propice à tous deux,
M'apportant tes souhaits, te reporte mes vœux.

EPITRE FAMILIÈRE
A M. VICTOR H.

Déjà la première hirondelle,
Seul être aux ruines fidèle,
Revient effleurer nos créneaux,
Et des coups légers de son aile
Battre les gothiques vitraux
Où l'habitude la rappelle.
Déjà l'errante Philomèle,
Modulant son brillant soupir,
Trouve sur la tige nouvelle
Une feuille pour la couvrir;
Et de sa retraite sonore
Où son chant seul peut la trahir
Semble une voix qui vient d'éclore
Pour saluer avec l'aurore
Chaque rose qui va s'ouvrir.
L'air caresse, le ciel s'épure,
On entend la terre germer;
Sur des océans de verdure
Le vent flotte pour s'embaumer;
La source reprend son murmure;

Tout semble dire à la nature:
Encore un printems pour aimer;

Encore un degré vers la tombe
Où des ans aboutit le cours!
Encore une feuille qui tombe
De la couronne de nos jours,
Sans que ta main l'ait savourée,
Sans que ton cœur l'ait respirée!
Cependant nos printems sont courts!

Epris de la seule nature,
Horace, ambitieux d'oubli,
Lui confiant sa vie obscure,
Ecoutait l'éternel murmure
Ces cascades de Tivoli.
Souvent, assis sur ces ruines
D'où je voyais mourir le jour
Sous l'ombre de ces deux collines
Qui cachaient son humble séjour,
J'allai, plein des mêmes pensées,
Chercher ses traces effacées
Aux lieux par son ombre habités;
Et, livrant ses vers au zéphire,
A leur écho faire redire
Les sons plaintifs de cette lyre
Qu'il a deux mille ans répétés!
Fuyant le tumulte des villes,

Aux lieux où les vagues tranquilles
Lavent des bords silencieux,
Virgile, assis sur le rivage,
Charmait les rochers de la plage
De ces concerts mystérieux.
Dans la solitude qu'il aime,
Il marquait du doigt l'arbre même
Qui devait ombrager ses os,
Et voulait que dans le lieu sombre
Le concert des mêmes échos
Berçât le sommeil de son ombre
Du doux bruit des vents et des flots!
J'ai vu la retraite enchantée
Où las d'une vie agitée
Par les orages du malheur,
Le Tasse, suivi par l'envie,
Revêtait, pour cacher sa vie,
Les humbles habits d'un pasteur.
Au penchant du cap de Sorrente,
Au pied d'un agreste rocher,
Bords où la vague transparente
Berce le paisible nocher,
Sous l'oranger de la colline
On voit encor l'humble ruine
De ce poétique séjour;
L'écho des vents et des cascades
Y roule à travers les arcades
Des sons de tristesse et d'amour!

Et toi, leur enfant, tu l'exiles
Des lieux par la muse habités,
Pour traîner des loisirs stériles
Dans l'air corrompu des cités?
Oiseau chantant parmi les hommes,
Ah! reviens à l'ombre des bois;
Il n'est qu'au désert où nous sommes
Des échos dignes de ta voix!
Viens respirer avant l'aurore
L'air embaumé qui semble éclore
Des baisers des fleurs et du jour,
Et mêlant ton ame encor pure
Avec le ciel et la nature
Rêver et chanter tour-à-tour!

Non loin de la rive embellie
Où la Saône aux flots assoupis
Retrouve sa pente, et l'oublie
Pour caresser les verts tapis
Où son cours cent fois se replie,
Aux pieds des mons où l'on croit voir
La nuit s'enfuir, le jour éclore,
Dont les neiges que le ciel dore,
Comme un majestueux miroir
Sur nos champs projettent encore
Les premiers reflets de l'aurore
Et l'ombre lointaine du soir,
Entre deux étroites collines

Se creuse un oblique vallon,
Tel que Virgile ou Fénélon
L'auraient peint de leurs mains divines;
Le double mont qui le domine
Et le défend de l'aquilon
Sous le poids des forêts s'incline,
Et de pente en pente décline
Jusqu'au lit bordé de gazon
Où notre humble ruisseau sans nom
Déroule sa nappe argentine,
Et dans son onde cristalline
Aime à bercer le doux rayon
De la lune qui l'illumine.
Le tiède regard du soleil
Le colore dès son réveil
De ses lueurs les plus dorées,
Et le soir ses teintes pourprées
Peignent le nuage vermeil
Où nage son disque, pareil
A des roses décolorées;
Et, grâce à l'aspect des ces lieux
Tour-à-tour éclatant ou sombre,
Chacun de ces pas dans les cieux,
Par un contraste harmonieux,
Y fait lutter le jour et l'ombre!
Les champs, les fleurs, les eaux, les bois,
L'émail ondoyant des prairies,

Semés sur ses pentes fleuries,
S'entrelacent comme par choix,
Et semblent se plier aux lois
Des plus riantes symétries.
Le saule penché sur les eaux,
Y baigne ses tristes rameaux
D'où ses larmes tombent en pluie,
Et qu'en agitant ses berceaux
L'haleine du zéphyre essuie.
Sur le tronc mousseux des ormeaux
La vigne avec grâce s'appuie,
Et couvre de ses verts arceaux
La moisson par l'été jaunie.
L'onde amoureuse du rocher,
D'où l'entraine un courant rapide,
En retombe en nappe limpide,
Y remonte en poussière humide,
Semble chercher à s'attacher
A ses flancs en perle liquide
Qu'un rayon du jour vient sécher,
Et, roulant sans bord sur sa pente
Que son écume au loin blanchit,
Bouillonne, fuit, dort ou serpente,
Gronde, murmure, et rafraîchit
L'air que charme sa plainte errante.
Suspendue aux flancs des côteaux,
L'humble chaumière des hameaux
Blanchit à travers le feuillage;

Le couchant dore ses vitraux,
Et du toit couvert de roseaux
La fumée en léger nuage
Monte et roule ses plis mouvans,
Et cède aux caprices des vents
Qui la bercent sur le bocage.
Au sommet d'un léger coteau,
Qui seul interrompt ces vallées,
S'élèvent deux tours accouplées,
Par la teinte des ans voilées,
Seul vestige d'un vieux château
Dont les ruines mutilées
Jettent de loin sur le hameau
Quelques ombres démantelées;
Elle n'ont plus d'autres vassaux
Que les nids des joyeux oiseaux,
L'hirondelle et les passereaux
Qui peuplent leurs nefs dépeuplées;
Le lierre, au lieu des vieux drapeaux,
Fait sur leurs cimes crénelées
Flotter ses touffes déroulées,
Et tapisse de verts manteaux
Les longues ogives moulées,
Où les vautours et les corbeaux,
Abattant leurs noires volées;
Couvrent seuls les sombres créneaux
De leurs sentinelles ailées.
Ce n'est plus qu'un débris des jours

Une ombre, hélas! qui s'évapore
En vain à ces nobles séjours,
Comme le lierre aux vieilles tours,
Le souvenir s'attache encore;
Minés par la vague des ans,
Sur le cours orageux du tems,
Leur puissance s'en est allée;
Ils font sourire les passans,
Et n'ont plus d'autres courtisans
Que les pauvres de la vallée.
Autour de l'antique manoir,
Tu n'entendras d'autre murmure
Que les soupirs du vent du soir
Glissant à travers la verdure,
Les airs des rustiques pipeaux,
Ou la clochette des troupeaux
Regagnant leur étable obscure,
Et quelquefois les doux concerts
D'une harpe mélancolique
Dont une brise ossianique
Vient par moment ravir les airs,
A travers l'ogive gothique,
A l'écho de ces murs déserts.
C'est là que l'amitié t'appelle;
C'est là que de tes heureux jours,
Par mille gracieux détours,
Sur une pente naturelle,
Tu laisseras errer le cours;

C'est là que la muse rêveuse,
Descendant du ciel sur tes pas,
Viendra, t'ouvrant ses chastes bras,
Comme une aile silencieuse,
T'enlever aux soins d'ici-bas!
Notre ame est une source errante
Qui dans son onde transparente,
S'empreint de la couleur des lieux;
De la nature elle est l'image:
Tantôt pure comme les cieux!
Si quittant ses rives fleuries,
Ses flots, par leur pente emportés,
Vont laver ces plages flétries
Par l'ombre obscure des cités,
Elle perd sa teinte azurée,
Et, ne conservant que son nom,
Elle traîne une onde altérée
Que souille un orageux limon,
Et le pasteur qui la vit naître
S'étonne, et ne peut reconnaître
L'eau murmurante du vallon.
Mais, dès qu'abandonnant ces plages,
Et retrouvant son lit natal,
Sa pente, sous de verts ombrages,
Ramène son flot de cristal,
Sur le sable d'or qu'elle arrose,
En murmurant elle dépose
L'ombre qui ternit ses couleurs,

Et, dans son sein que le ciel dore,
Limpide, elle retrace encore
L'azur du soir où de l'aurore,
Les bois, les astres et les fleurs!

ÉPITRE

A M. AMÉDÉE DE P.

Du poète de Stényclare,
Si notre âge assoupi retrouvait les accords,
J'irais, je chanterai sur le luth de Pindare
Ou l'hymne du triomphe ou la gloire des morts.
Qu'il est beau de voler dans la noble carrière
Sur la trace de nos soldats!
De suspendre sa lyre au bronze des combats,
Et, dans des tourbillons de flamme et de poussière,
D'exciter leur vertu guerrière,
Ou de chanter la gloire en face du trépas!

La muse aime à planer sur les champs du carnage,
A fouler sous ses pieds des lambeaux d'étendards,
Les membres des héros sur la poussière épars,
Et les tronçons brisés des glaives que leur rage
Semble encor défier de ses derniers regards.

Quel accompagnement sublime

Pour les chants inspirés du barde audacieux,
Que le bruit du canon roulant de cime en cime,

Ou le cri du coursier que la trompette anime,
Ou le fracas du pont qui gronde et qui s'abîme
Sous la bombe tombant des cieux !

Fier alors du péril le poète partage
La sainte gloire du guerrier,
Et cueille en fremissant sur le champ de carnage
Quelques rameaux sanglans de son même laurier.

Mais mon génie obscur est loin de tant d'audace;
Fuyant la scène des combats,
J'aime mieux, sur les pas dè Virgile ou d'Horace
Dans quelque humble Tibur, comme eux cachant ma trace,
Egarer mollement mes pas.

J'aime mieux du penchant des collines prochaines
Entendre au loin monter le doux chant des pasteurs,
Ou bourdonner l'abeille autour du tronc des chênes,
Ou de mes limpides fontaines
Les flots assoupissans murmurer sous les fleurs.

J'aime mieux dans ces bois où l'oiseau seul m'écoute,
Cherchant dès le matin le silence et le frais,
D'un pas inattentif perdre et chercher ma route,
Et, soupirant mes vers dans leurs antres secrets,
Entendre mes pas seuls résonner sous leur voûte,
Ou les pleurs de la nuit distiller goutte à goutte
Du dôme tremblant des forêts.

LA MORT

DE SOCRATE

PAR

ALPHONSE DE LAMARTINE.

Avis du Libraire - Éditeur à Paris.

En publiant ce Poème, l'Éditeur croit devoir prévenir le public qu'il s'est imposé la loi de suivre scrupuleusement, à l'impression, les indications typographiques marquées sur le manuscrit de M. de Lamartine. Il ignore si l'auteur a l'intention de remplir un jour les lacunes qui étaient indiquées par plusieurs lignes de points, ou si elles sont adoptées par lui, à dessein de sauver quelques transitions, comme a fait Lord Byron dans plusieurs de ses Poèmes: heureusement pour le public M. de Lamartine et le premier des Poètes modernes de l'Angleterre ont des traits plus directs et plus précieux de ressemblance.

LA MORT DE SOCRATE.

Le soleil se levant aux sommets de l'Hymète
Du temple de Thésée illuminait le faîte,
Et frappant de ses feux les murs du Parthénon,
Comme un furtif adieu, glissait dans la prison;
On voyait sur les mers une poupe dorée
Au bruit des hymnes saints, voguer vers le Pirée
Et c'était ce vaisseau dont le fatal retour
Devait aux condamnés marquer leur dernier jour.
Mais la loi défendait qu'on leur ôtât la vie
Tant que le doux soleil éclairait l'Ionie,
De peur que ses rayons aux vivans destinés
Par des yeux sans regard ne fussent profanés,
Ou que le malheureux, en fermant sa paupière,
N'eût à pleurer deux fois la vie et la lumière.
Ainsi, l'homme exilé du champ de ses aïeux
Part avant que l'aurore ait éclairé les cieux!

Attendant le réveil du fils de Sophronique,
Quelques amis en deuil erraient sous le portique
Et sa femme portant son fils sur ses genoux,
Tendre enfant dont la main joue avec les verroux,
Accusant la lenteur des geoliers insensibles,
Frappait du front l'airain des portes inflexibles.
La foule inattentive au cri de ses douleurs
Demandait en passant le sujet de ses pleurs,
Et, reprenant bientôt sa course suspendue,
Et dans les longs parvis par groupes répandue,
Recueillait ces vains bruits dans le peuple semés,
Parlait d'autels détruits et des dieux blasphémés,
Et d'un culte nouveau corrompant la jeunesse,
Et de ce dieu sans nom étranger dans la Grèce.
C'était quelque insensé, quelque monstre odieux,
Quelque nouvel Oreste aveuglé par les dieux,
Qu'atteignait à la fin la tardive justice,
Et que la terre au ciel devait en sacrifice.
Socrate! et c'était toi qui, dans les fers jeté,
Mourais pour la justice et pour la vérité!

Enfin, de la prison les gonds bruyans roulèrent;
A pas lents, l'œil baissé, les amis s'écoulèrent:
Mais Socrate, jetant un regard sur les flots,
Et leur montrant du doigt la voile vers Délos:
„Regardez! sur les mers cette poupe fleurie,
C'est le vaisseau sacré! l'heureuse Théorie!

Saluons-la, dit-il: cette voile est la mort.
Mon ame, aussitôt qu'elle, entrera dans le port.
Et cependant parlez! et que ce jour suprême,
Dans nos doux entretiens, s'écoule encor de même!
Ne jetons point aux vents les restes du festin,
Des dons sacrés des dieux usons jusqu'à la fin:
L'heureux vaisseau qui touche au terme du voyage,
Ne suspend pas sa course à l'aspect du rivage;
Mais, couronné de fleurs, et les voiles aux vents,
Dans le port qui l'appelle il entre avec des chants!"

,,Les poètes ont dit qu'avant sa dernière heure,
En sons harmonieux le doux cygne se pleure;
Amis, n'en croyez rien! l'oiseau mélodieux
D'un plus sublime instinct fut doué par les dieux
Du riant Eurotas près de quitter la rive,
L'ame, de ce beau corps à-demi fugitive,
S'avançant pas-à-pas vers un monde enchanté,
Voit poindre le jour pur de l'immortalité,
Et, dans la douce extase où ce regard la noie,
Sur la terre en mourant elle exhale sa joie.
Vous qui près du tombeau venez pour m'écouter,
Je suis un cygne aussi; je meurs; je puis chanter."

Sous la voûte, à ces mots, des sanglots éclatèrent:
D'un cercle plus étroit ses amis l'entourèrent:

„Puisque tu vas mourir, ami trop tôt quitté!
Parle-nous d'espérance et d'immortalité!"
„Je le veux bien, dit-il: mais éloignons les femmes;
Leurs soupirs étouffés amolliraient nos ames;
Or, il faut, dédaignant les terreurs du tombeau,
Entrer d'un pas hardi dans un monde nouveau!
Vous le savez, amis! souvent, dès ma jeunesse,
Un génie inconnu m'inspira la sagesse,
Et du monde futur me découvrit les lois;
Etait-ce quelque dieu caché dans une voix?
Une ombre m'embrassant d'une amitié secrète?
L'écho de l'avenir? la muse du poète?
Je ne sais; mais l'esprit qui me parlait tout bas,
Depuis que de ma fin je m'approche à grands pas,
En sons plus élevés me parle, me console;
Je reconnais plutôt sa divine parole,
Soit qu'un cœur affranchi du tumulte des sens
Avec plus de silence écoute ses accens;
Soit que, comme l'oiseau, l'invisible génie
Redouble vers le soir sa touchante harmonie;
Soit plutôt qu'oubliant ce jour qui va finir,
Mon ame suspendue aux bords de l'avenir
Distingue mieux le son qui part d'un autre monde;
Comme le nautonnier le soir errant sur l'onde,
A mesure qu'il vogue, et s'approche du bord,
Distingue mieux la voix qui s'élève du port,
Cet invisible ami jamais ne m'abandonne,

Toujours de son accent mon oreille résonne,

Et sa voix dans ma voix parle seule aujourd'hui
Amis, écoutez donc! ce n'est plus moi! c'est
lui!..."

Le front calme et serein, l'œil rayonnant d'espoir,
Socrate à ses amis fit signe de s'asseoir:
A ce signe muet soudain ils obéirent,
Et sur les bords du lit en silence ils s'assirent:
Simmias abaissait son manteau sur ses yeux;
Criton d'un œil pensif interrogeait les cieux;
Cébès penchait à terre un front mélancolique:
Anaxagore, armé d'un rire sardonique,
Semblait, du philosophe enviant l'heureux sort,
Rire de la fortune et défier la mort.
Et le dos appuyé sur la porte de bronze,
Les bras entrelacés le serviteur des Onze,
De doute et de pitié tour-à-tour combattu,
Murmurait sourdement: „Que lui sert sa vertu?"
Mais Phédon, regrettant l'ami plus que le sage,
Sous ses cheveux épars voilant son beau visage,
Plus près du lit funèbre aux pieds du maître
assis,
Sur ses genoux pliés se penchait comme un fils,
Levait ses yeux voilés sur l'ami qu'il adore,
Rougissait de pleurer, et le pleurait encore!

Du sage cependant la terrestre douleur
N'osait point altérer les traits ni la couleur;
Son regard élevé loin de nous semblait lire:
Sa bouche, où reposait son gracieux sourire,
Toute prête à parler, s'entrouvrait à demi;
Son oreille écoutait son invisible ami;
Ses cheveux, effleurés du souffle de l'automne,
Dessinaient sur sa tête une pâle couronne,
Et, de l'air matinal par momens agités,
Répandaient sur son front des reflets argentés:
Mais, à travers ce front où son ame est tracée,
On voyait rayonner sa sublime pensée,
Comme, à travers l'albâtre ou l'airain transparens,
La lampe, sur l'autel jetant ses feux mourans,
Par son éclat voilé se trahissant encore,
D'un reflet lumineux les frappe et les colore.
Comme l'œil sur les mers suit la voile qui part,
Sur ce front solennel attachant leur regard,
A ses yeux suspendus, ne respirant qu'à peine,
Ses amis attentifs retenaient leur haleine;
Leurs yeux le contemplaient pour la dernière fois;
Ils allaient pour jamais emporter cette voix.
Comme la vague s'ouvre au souffle errant d'Éole,
Leur ame impatiente attendait sa parole.
Enfin, du ciel sur eux son regard s'abaissa,
Et lui, comme autrefois, sourit et commença:

„Quoi! vous pleurez, amis! vous pleurez quand mon ame,
Semblable aux pur encens que la prêtresse enflamme,
Affranchie à jamais du vil poids de son corps,
Va s'envoler au dieux, et, dans de saints transports
Saluant ce jour pur, qu'elle entrevit peut-être,
Chercher la vérité, la voir et la connaître?
Pourquoi donc vivons-nous, si ce n'est pour mourir?
Pourquoi pour la justice ai-je aimé de souffrir?
Pourquoi dans cette mort qu'on appelle la vie,
Contre ces vils penchans luttant, quoique asservie,
Mon ame avec mes sens a-t-elle combattu?
Sans la mort, mes amis, que serait la vertu?...
C'est le prix du combat; la céleste couronne
Qu'aux bornes de la course un saint juge nous donne;
La voix de Jupiter qui nous rappelle à lui.
Amis, bénissons-la! Je l'entends aujourd'hui.
Je pouvais, de mes jours disputant quelque reste,
Me faire répéter deux fois l'ordre céleste;
Me préservent les dieux d'en prolonger le cours!
En esclave attentif, ils m'appèlent, j'y cours.
Et tous, si vous m'aimez, comme aux plus belles fêtes;
Amis! faites couler des parfums sur vos têtes!

Suspendez une offrande aux murs de la prison!
Et, le front couronné d'un verdoyant feston,
Ainsi qu'un jeune époux qu'une foule empressée,
Semant de chastes fleurs le seuil du gynécée,
Vers le lit nuptial conduit après le bain,
Dans les bras de la mort menez-moi par la main!...

„Qu'est-ce donc que mourir? briser ce nœud infame,
Cet adultère hymen de la terre avec l'ame,
D'un vil poids, à la tombe, enfin se décharger.
Mourir n'est pas mourir, mes amis! c'est changer.
Tant qu'il vit, accablé sous le corps qui l'enchaîne
L'homme vers le vrai bien languissamment se traîne,
Et, par ses vils besoins dans sa course arrêté,
Suit, d'un pas chancelant, ou perd la vérité.
Mais celui qui, touchant au terme qu'il implore,
Voit du jour éternel étinceler l'aurore,
Comme un rayon du soir remontant dans les cieux,
Exilé de leur sein, remonte au sein des dieux;
Et buvant à longs traits le nectar qui l'enivre,
Du jour de son trépas il commence de vivre!"

„— Mais mourir c'est souffrir; et souffrir est un mal.
— Amis! qu'en savons-nous? Et quand l'instant fatal

Consacré par le sang comme un grand sacrifice,
Pour ce corps immolé serait un court supplice,
N'est-ce pas par un mal que tout bien est produit?
L'été sort de l'hiver, le jour sort de la nuit.
Dieu lui-même à noué cette éternelle chaîne;
Nous fûmes à la vie enfantés avec peine;
Et cet heureux trépas, des faibles redouté,
N'est qu'un enfantement à l'immortalité.

Cependant de la mort qui peut sonder l'abîme?
Les dieux ont mis leur doigt sur sa lèvre sublime;
Qui sait si dans ses mains prêtes à la saisir
L'ame, incertaine, tombe avec peine ou plaisir?
Pour moi, qui vis encor, je ne sais, mais je pense
Qu'il est quelque mystère au fond de ce silence;
Que des dieux indulgens la sévère bonté
A jusque dans la mort caché la volupté,
Comme, en blessant nos cœurs de ses divines armes,
L'Amour cache souvent un plaisir sous des larmes!"
L'incrédule Cébès à ce discours sourit;
— Je le saurai bientôt dit Socrate. Il reprit:

„Oui: le premier salut de l'homme à la lumière,
Quand le rayon doré vient baiser sa paupière,
L'accent de ce qu'on aime à la lyre mêlé,
Le parfum fugitif de la coupe exhalé,
La saveur du baiser, quand de sa lèvre errante
L'amant cherche, la nuit, les lèvres de l'amante,

Sont moins doux à nos sens que le premier transport
De l'homme vertueux affranchi par la mort!
Et pendant qu'ici-bas sa cendre est recueillie,
Emporté par sa course en fuyant il oublie
De dire même au monde un éternel adieu.
Ce monde évanoui disparaît devant Dieu.

— Mais quoi! suffit-il donc de mourir pour revivre?
— Non: il faut que des sens notre ame se délivre,
De ses penchans mortels triomphe avec effort;
Que notre vie enfin soit une longue mort.
La vie est le combat, la mort est la victoire,
Et la terre est pour nous l'autel expiatoire
Où l'homme, de ses sens sur le seuil dépouillé,
Doit jeter dans les feux sont vêtement souillé,
Avant d'aller offrir sur un autel propice
De sa vie, au dieu pur, l'aussi pur sacrifice!"

„Ils iront d'un seul trait du tombeau dans les cieux
Joindre, où la mort n'est plus, les héros et les Dieux,
Ceux qui, vainqueurs des sens pendant leur courte vie,
Ont soumis à l'esprit la matière asservie,
Ont marché sous le joug des rites et des lois,
Du juge intérieur interrogé la voix,

Suivi les droits sentiers écartés de la foule,
Prié, servi les dieux, d'où la vertu découle,
Souffert pour la justice, aimé la vérité,
Et des enfans du ciel conquis la liberté.

Mais ceux qui, chérissant la chair autant que l'ame,
De l'esprit et des sens ont resserré la trame,
Et prostitué l'ame aux vils baisers du corps,
Comme Léda livrée à deux honteux transports,
Ceux-là: si toutefois un dieu ne les délivre,
Même après leur trépas ne cessent pas de vivre,
Et des coupables nœuds qu'eux-mêmes ont serrés,
Ces mânes imparfaits ne sont pas délivrés.
Comme à ses fils impurs Arachné suspendue,
Leur ame, avec leur corps mêlée et confondue,
Cherche en vain à briser ses liens flétrissans,
L'amour qu'elle eut pour eux vit encor dans ses sens;
De leurs bras décharnés ils la pressent encore,
Lui rappellent cent fois cet hymen qu'elle abhorre,
Et, comme un air pesant qui dort sur les marais,
Leur vil poids, loin des dieux, la retient à jamais.
Ces mânes gémissans, errant dans les ténèbres,
Avec l'oiseau de nuit jettent des cris funèbres;
Autour des monumens, des urnes, des tombeaux,
De leur corps importun traînant d'affreux lambeaux,

Honteux de vivre encore, et fuyant la lumière,
A l'heure où l'innocence a fermé sa paupière,
De leurs antres obscurs ils s'échappent sans bruit,
Comme des criminels s'emparent de la nuit,
Imitent sur les flots le réveil de l'aurore;
Font courir sur les monts le pâle météore;
De songes effrayans assiégeant nos esprits,
Au fond des bois sacrés poussent d'horribles cris,
Ou, tristement assis sur le bord d'une tombe,
Et dans leurs doigts sanglans cachant leur front qui tombe,
Jaloux de leur victime, ils pleurent leurs forfaits:
Mais les ames des bons ne reviennent jamais!"

Il se tut, et Cébès rompit seul ce silence:
„Me préservent les dieux d'offenser l'espérance!
Cette divinité, qui, semblable à l'Amour,
Un bandeau sur les yeux, nous conduit au vrai jour!
Mais puisque de ces bords comme elle tu t'envoles
Hélas! et que voilà tes suprêmes paroles,
Pour m'instruire, ô mon maître! et non pour t'affliger,
Permets-moi de répondre et de t'interroger."
Socrate, avec douceur, inclina son visage,
Et Cébès en ces mots interrogea le sage:

„L'ame, dis-tu, doit vivre au-delà du tombeau;
Mais si l'ame est pour nous la lueur d'un flambeau,
Quand la flamme a des sens consumé la matière,
Quand le flambeau s'éteint, que devient la lumière?
La clarté, le flambeau, tout ensemble est détruit;
Et tout rentre à la fois dans une même nuit;
Ou si l'ame est aux sens ce qu'est à cette lyre
L'harmonieux accord que notre main en tire,
Quand le tems ou les vers en ont usé le bois,
Quand la corde rompue a crié sous nos doigts,
Et que les nerfs brisés de la lyre expirante
Sont foulés sous les pieds de la jeune Bacchante,
Qu'est devenu le bruit de ces divins accords?
Meurt-il avec la lyre? et l'ame avec le corps?..

Les sages, à ces mots, pour sonder ce mystère,
Baissant leurs fronts pensifs, et regardant la terre,
Cherchaient une réponse et ne la trouvaient pas.
Se parlant l'un à l'autre ils murmuraient tout bas:
„Quand la lyre n'est plus, où donc est l'harmonie?..."
Et Socrate semblait attendre son génie.

Sur l'une de ses mains appuyant son menton,
L'autre se promenait sur le front de Phédon,
Et, sur son cou d'ivoire errant à l'aventure,

Caressait, en passant, sa blonde chevelure;
Puis détachant du doigt un de ses longs rameaux
Qui pendaient jusqu'à terre en flexibles anneaux,
Faisait sur ses genoux flotter leurs molles ondes;
Ou dans ses doigts distraits roulait leur tresses
blondes,
Et parlait en jouant comme un vieillard divin
Qui mêle la sagesse aux coupes d'un festin.

„Amis, l'ame n'est pas l'incertaine lumière
Dont le flambeau des sens ici-bas nous éclaire;
Elle est l'œil immortel qui voit ce faible jour
Naître, grandir, baisser, renaître tour-à-tour,
Et qui sent hors de soi, sans en être affaiblie,
Pâlir et s'éclipser ce flambeau de la vie,
Pareille à l'œil mortel qui dans l'obscurité
Conserve le regard en perdant la clarté.

L'ame n'est pas aux sens ce qu'est à cette lyre
L'harmonieux accord que notre main en tire;
Elle est le doigt divin qui seul la fait frémir,
L'oreille qui l'entend ou chanter ou gémir,
L'auditeur attentif, l'invisible génie
Qui juge, enchaîne, ordonne et règle l'harmonie,
Et qui des sons discords que rendent chaque sens
Forme au plaisir des dieux des concerts ravissans.
En vain la lyre meurt et le son s'évapore,

Sur ses débris muets l'oreille écoute encore!
Es-tu content, Cébès? — Oui, j'en crois tes adieux;
Socrate est immortel! — Eh bien, parlons des dieux!“

Et déjà le soleil était sur les montagnes,
Et, rasant d'un rayon les flots et les campagnes,
Semblait, faisant au monde un magnifique adieu,
Aller se rajeunir au sein brillant de dieu.
Les troupeaux descendaient des sommets du Taygète;
L'ombre dormait déjà sur les flancs de l'Hymète;
Le Cithéron nageait dans un océan d'or;
Le pêcheur matinal, sur l'onde errant encor,
Modérant près du bord sa course suspendue,
Repliait en chantant, sa voile détendue;
La flûte dans les bois, et les chants sur les mers,
Arrivaient jusqu'à nous sur les soupirs des airs,
Et venaient se mêler à nos sanglots funèbres,
Comme un rayon du soir se fond dans les ténèbres!

„Hâtons-nous, mes amis, voici l'heure du bain;
Esclaves! versez l'eau dans le vase d'airain!
Je veux offrir aux dieux une victime pure.“
Il dit: et les plongeant dans l'urne qui murmure,

Comme fait à l'autel le sacrificateur,
Il puisa dans ses mains le flot libérateur,

Et, le versant trois fois sur son front qu'il inonde,
Trois fois sur sa poitrine en fit ruisseler l'onde;
Puis d'un voile de pourpre en essuyant les flots,
Parfuma ses cheveux et reprit en ces mots:
„Nous oublions le dieu pour adorer ses traces.
Me préserve Apollon de blasphémer les Grâces,
Hébé versant la vie aux célestes lambris,
Le carquois de l'Amour, ni l'écharpe d'Iris,
Ni surtout de Vénus la riante ceinture
Qui d'un nœud sympathique enchaîne la nature,
Ni l'éternel Saturne, ou le grand Jupiter,
Ni tous ces dieux du ciel, de la terre et de l'air!
Tous ces êtres peuplant l'Olympe ou l'Élysée
Sont l'image de dieu par nous divinisée,
Des lettres de son nom sur la nature écrit,
Une ombre que ce dieu jette sur notre esprit.
A ce titre divin ma raison les adore,
Comme nous saluons le soleil dans l'aurore;
Et peut-être qu'enfin tous ces dieux inventés,
Cet enfer et ce ciel par la lyre chantés,
Ne sont pas seulement des songes du génie,
Mais les brillans degrés de l'échelle infinie
Qui des êtres semés dans ce vaste univers
Sépare et réunit tous les astres divers.
Peut-être qu'en effet dans l'immense étendue,
Dans tout ce qui se meut, une ame est répandue;
Que ces astres brillans sur nos têtes semés
Sont des soleils vivans, et des feux animés;

Que l'océan frappant sa rive épouvantée
Avec ses flots grondant roule une ame irritée;
Que notre air embaumé volant dans un ciel pur
Est un esprit flottant sur des ailes d'azur;
Que le jour est un œil qui répand la lumière;
La nuit, une beauté qui voile sa paupière;
Et qu'enfin dans le ciel, sur la terre, en tout lieu,
Tout est intelligent, tout vit, tout est un dieu.“

„Mais, croyez-en, amis, ma voix prête à s'éteindre,
Par-de-là tous ces dieux que notre œil peut atteindre,
Il est sous la nature, il est au fond des cieux,
Quelque chose d'obscur et de mystérieux
Que la nécessité, que la raison proclame,
Et que voit seulement la foi, cet œil de l'ame;
Contemporain des jours et de l'éternité;
Grand comme l'infini, seul comme l'unité;
Impossible à nommer; à nos sens impalpable.
Son premier attribut c'est d'être inconcevable;
Dans les lieux, dans les tems, hier, demain, aujourd'hui,
Descendons, remontons, nous arrivons à lui.
Tout ce que vous voyez est sa toute-puissance;
Tout ce que nous pensons est sa sublime essence.
Force, amour, vérité, créateur de tout bien,
C'est le dieu de vos dieux; c'est le seul' c'est le mien!...“

Mais le mal, dit Cébès, qui l'a créé? — „Le crime:
Des coupables mortels châtiment légitime,
Sur ce globe déchu le mal et le trépas
Sont nés le même jour; dieu ne les connaît pas.
Soit qu'un attrait fatal, une coupable flamme
Ait attiré jadis la matière vers l'ame;
Soit plutôt que la vie en des nœuds trop puissans
Resserrant ici-bas l'esprit avec les sens,
Les pénètre tous deux d'un amour adultère,
Ils ne sont réunis que par un grand mystère.
Cette horrible union, c'est le mal: et la mort,
Remède et châtiment, la brise avec effort.
Mais à l'instant suprême où cet hymen expire,
Sur les vils élémens l'ame reprend l'empire,
Et s'envole aux rayons de l'immortalité,
Au monde du bonheur et de la vérité."

Connais-tu le chemin de ce monde invisible?
Dit Cébès: à ton œil est-il donc accessible?
— „Mes amis, j'en approche, et pour le découvrir..."
Que faut-il, dit Phédon? — „être pur et mourir!

„Dans un point de l'espace inaccessible aux hommes,
Peut-être au ciel, peut-être aux lieux même où
nous sommes,
Il est un autre monde, un élysée, un ciel,
Que ne parcourent pas de longs ruisseaux de miel,

Où les ames des bons, de Dieu seul altérées,
D'un nectar éternel ne sont pas enivrées,
Mais où les mânes saints, les immortels esprits,
De leurs corps immolés vont recevoir le prix.
Ni la sombre Tempé, ni le riant Ménale,
Qu'enivre de parfums l'haleine matinale,
Ni les vallons d'Hémus, ni ces riches coteaux
Qu'enchante l'Eurotas du murmure des eaux,
Ni cette terre enfin des poètes chérie,
Qui fait aux voyageurs oublier leur patrie,
N'approchent pas encor du fortuné séjour
Où le regard de dieu donne aux ames le jour;
Où jamais dans la nuit ce jour divin n'expire;
Où la vie et l'amour sont l'air qu'elle respire;
Où des corps immortels ou toujours renaissans
Pour d'autres voluptés lui prêtent d'autres sens.“

—Quoi! des corps dans le ciel? la mort avec la vie?
—„Oui, des corps transformés que l'ame glorifie.
L'ame, pour composer ces divins vêtemens,
Cueille en tout l'univers la fleur des élémens;
Tout ce qu'ont de plus pur la vie et la matière,
Les rayons transparens de la douce lumière,
Les reflets nuancés des plus tendres couleurs,
Les parfums que le soir enlève au sein des fleurs,
Les bruits harmonieux que l'amoureux Zéphyre
Tire au sein de la nuit de l'onde qui soupire,

La flamme qui s'exhale en jet d'or et d'azur,
Le cristal des ruisseaux roulant dans un ciel pur,
La pourpre dont l'aurore aime à teindre ses voiles,
Et les rayons dormans des tremblantes étoiles,
Réunis et formant d'harmonieux accords,
Se mêlent sous ses doigts et composent son corps.
Et l'ame, qui jadis esclave sur la terre
A ses sens révoltés faisait en vain la guerre,
Triomphante aujourd'hui de leurs vœux impuissans,
Règne avec majesté sur le monde des sens,
Pour des plaisirs sans fin, sans fin les multiplie,
Et joue avec l'espace et les tems et la vie.

„Tantôt pour s'envoler où l'appelle un désir,
Elle aime à parfumer les ailes d'un zéphyr,
D'un rayon de l'Iris en glissant les colore;
Et du ciel aux enfers, du couchant à l'aurore,
Comme une abeille errante, elle court en tout lieu
Découvrir et baiser les ouvrages de dieu.
Tantôt au char brillant que l'aurore lui prête
Elle atelle un coursier qu'anime la tempête;
Et dans ces beaux déserts de feux errans semés,
Cherchant ces grands esprits qu'elle a jadis aimés,
De soleil en soleil, de système en système,
Elle vole et se perd avec l'ame qu'elle aime,

De l'espace infini suit les vastes détours,
Et dans le sein de dieu se retrouve toujours.

„L'ame, pour soutenir sa céleste nature,
N'emprunte pas des corps sa chaste nourriture;
Ni le nectar coulant de la coupe d'Hébé,
Ni le parfum des fleurs par le vent dérobé,
Ni la libation en son honneur versée,
Ne sauraient nourrir l'ame: elle vit de pensée,
De désirs satisfaits, d'amour, de sentimens,
De son être immortel immortels alimens!
Grâce à ces fruits divins que le ciel multiplie,
Elle soutient, prolonge, éternise sa vie,
Et peut, par la vertu de l'éternel amour,
Multiplier son être, et créer à son tour.

„Car, ainsi que les corps, la pensée est féconde.
Un seul désir suffit pour peupler tout un monde;
Et de même qu'un son par l'écho répété,
Multiplié sans fin court dans l'immensité,
Ou comme en s'étendant l'éphémère étincelle
Allume sur l'autel une flamme immortelle.
Ainsi ces êtres purs l'un vers l'autre attirés,
De l'amour créateur constamment pénétrés,
A travers l'infini se cherchent, se confondent,
D'une éternelle étreinte, en s'aimant, se fécondent.
Et des astres déserts peuplant les régions,
Prolongent dans le ciel leurs générations.

O célestes amours! saints transports! chaste flamme!
Baisers! où sans retour l'ame se mêle à l'ame!
Où l'éternel désir, et la pure beauté,
Poussent en s'unissant un cri de volupté!
Si j'osais!... „Mais un bruit retentit sous la voûte!
Le sage interrompu tranquillement écoute,
Et nous vers l'occident nous tournons tous les yeux:
Hélas! c'était le jour qui s'enfuyait des cieux!"

. . . .
. . . .

En détournant les yeux, le serviteur des Onze
Lui tendait le poison dans la coupe de bronze;
Socrate la reçut d'un front toujours serein,
Et comme un don sacré l'élevant dans sa main,
Sans suspendre un moment sa phrase commencée,
Avant de la vider acheva sa pensée.

Sur les flancs arrondis du vase au large bord,
Qui jamais de son sein ne versait que la mort,
L'artiste avait fondu sous un souffle de flamme
L'histoire de Psyché, ce symbole de l'ame;
Et, symbole plus doux de l'immortalité,
Un léger papilon en ivoire sculpté,
Plongeant sa trompe avide en ces ondes mortelles,
Formait l'anse du vase, en déployant ses ailes:

Psyché, par ses parens dévouée à l'Amour,
Quittant avant l'aurore un superbe séjour,
D'une pompe funèbre allait environnée
Tenter comme la mort ce divin hyménée;
Puis, seule, assise, en pleurs, le front sur ses genoux,
Dans un désert affreux attendait son époux:
Mais, sensible à ses maux, le volage Zéphyre,
Comme un désir divin que le ciel nous inspire,
Essuyant d'un soupir les larmes de ses yeux,
Dormante sur son sein l'enlevait dans les cieux!
On voyait son beau front penché sur son épaule
Livrer ses longs cheveux aux doux baisers d'Éole,
Et Zéphyr succombant sous son charmant fardeau
Lui former de ses bras un amoureux berceau,
Effleurer ses longs cils de sa brûlante haleine,
Et jaloux de l'Amour la lui rendre avec peine.

Ici, le tendre Amour sur les roses couché
Pressait entre ses bras la tremblante Psyché,
Qui d'un secret effroi ne pouvant se défendre,
Recevait ses baisers sans oser les lui rendre;
Car le céleste époux trompant son tendre amour,
Toujours du lit sacré fuyait avec le jour.

Plus loin, par le désir en secret éveillée,
Et du voile nocturne à-demi dépouillée,

Sa lampe d'une main et de l'autre un poignard,
Psyché, risquant l'Amour, hélas ! contre un regard,
De son époux qui dort tremblant d'être entendue
Se penchait vers le lit, sur un pied suspendue,
Reconnaissait l'Amour, jetait un cri soudain,
Et l'on voyait trembler la lampe dans sa main.

Mais de l'huile brûlante une goutte épanchée,
S'échappant par malheur de la lampe penchée,
Tombait sur le sein nu de l'amant endormi;
L'amour impatient, s'éveillant à-demi,
Contemplait tour-à-tour ce poignard, cette goutte,...
Et fuyait indigné vers la céleste voûte:
Emblème menaçant des désirs indiscrets
Qui profanent les dieux, pour les voir de trop près!

La vierge cette fois errante sur la terre
Pleurait son jeune amant, et non plus sa misère:
Mais l'Amour à la fin de ses larmes touché
Pardonnait à sa faute, et l'heureuse Psyché
Par son céleste époux dans l'Olympe ravie,
Sur les lèvres du dieu buvant des flots de vie,
S'avançait dans le ciel avec timidité;
Et l'on voyait Vénus sourire à sa beauté.
Ainsi par la vertu l'ame divinisée
Revient égale aux dieux régner dans l'Elysée.

Mais Socrate élevant la coupe dans ses mains,
„Offrons! offrons d'abord aux maitres des humains
„De l'immortalité cette heureuse prémice!"
Il dit; et vers la terre inclinant le calice,
Comme pour épargner un nectar précieux,
En versa seulement deux gouttes pour les dieux;
Et de sa lèvre avide approchant le breuvage,
Le vida lentement, sans changer de visage,
Comme un convive avant de sortir d'un festin
Qui dans sa coupe d'or verse un reste de vin,
Et pour mieux savourer le dernier jus qu'il goûte,
L'incline lentement et le boit goutte-à-goutte.
Puis, sur son lit de mort doucement étendu,
Il reprit aussitôt son discours suspendu:

„Espérons dans les dieux! et croyons-en notre ame!
De l'amour dans nos cœurs alimentons la flamme!
L'Amour est le lien des Dieux et des mortels;
La crainte, ou la douleur profanent leurs autels.
Quand vient l'heureux signal de notre délivrance,
Amis! prenons vers eux le vol de l'espérance!
Point de funèbre adieu! point de cris! point de pleurs!
On couronne ici-bas la victime de fleurs;

Que, de joie et d'amour notre ame couronnée
S'avance au-devant d'eux, comme à son hyménée!
Ce sont-là les festons, les parfums précieux,
Les voix, les instrumens, les chants mélodieux,
Dont l'ame, convoquée à ce banquet suprême,
Avant d'aller aux dieux, doit s'enchanter soi-même!

„Relevez donc ces fronts que l'effroi fait pâlir!
Ne me demandez plus s'il faut m'ensevelir;
Sur ce corps, qui fut moi, quelle huile on doit répandre;
Dans quel lieu, dans quelle urne il faut garder ma cendre:
Qu'importe à vous, à moi, que ce vil vêtement
De la flamme, ou des vers, devienne l'aliment?
Qu'une froide poussière à moi jadis unie
Soit balayée aux flots ou bien aux gémonies?
Ce corps vil composé des élémens divers
Ne sera pas plus moi qu'une vague des mers,
Qu'une feuille des bois que l'aquilon promène,
Qu'un argile pétri sous une forme humaine,
Que le feu du bûcher dans les airs exhalé,
Ou le sable mouvant dans nos chemins foulé.

„Mais je laisse en partant à cette terre ingrate
Un plus noble débris de ce que fut Socrate,

Mon génie à Platon! à vous tous mes vertus!
Mon ame aux justes dieux! ma vie à Mélitus,
Comme au chien dévorant qui sur le seuil aboie
En quittant le festin on jette aussi sa proie!...“

Tel qu'un triste soupir de la rame et des flots
Se mêle sur les mers aux chants des matelots,
Pendant cet entretien, une funèbre plainte
Accompagnait sa voix sur le seuil de l'enceinte;
Hélas! c'était Myrto, demandant son époux,
Que l'heure des adieux ramenait parmi nous!
L'égarement troublait sa démarche incertaine,
Et suspendus aux plis de sa robe qui traîne
Deux enfans, les pieds nuds, marchant à ses côtés
Suivaient en chancelant ses pas précipités.
Avec ses longs cheveux elle essuyait ses larmes;
Mais leur trace profonde avait flétri ses charmes,
Et la mort sur ses traits répandait sa pâleur;
On eût dit, qu'en passant l'impuissante douleur
Ne pouvant de Socrate atteindre la grande ame
Avait respecté l'homme et profané la femme!
De terreur et d'amour saisie à son aspect
Elle pleurait sur lui dans un tendre respect,
Telle aux fêtes du dieu pleuré par Cythérée
Sur le corps d'Adonis la bacchante éplorée,
Partageant de Vénus les divines douleurs,
Réchauffe tendrement le marbre de ses pleurs,

De sa bouche muette avec respect l'effleure
Et paraît adorer le beau dieu qu'elle pleure.

Socrate en recevant ses enfans dans ses bras,
Baisa sa joue humide et lui parla tout bas:
Nous vîmes une larme, et ce fut la dernière,
Sous ces cils abaissés rouler dans sa paupière.
Puis d'un bras déffaillant offrant ses fils aux dieux:
„Je fus leur père ici! vous l'êtes dans les cieux!
„Je meurs! mais vous vivez! veillez sur leur en-
fance!
„Je les lègue, ô dieux bons! à votre providence!..."

Mais déjà le poison dans ses veines versé
Enchaînait dans son cours le flot du sang glacé;
On voyait vers le cœur comme une onde tarie
Remonter pas-à-pas la chaleur et la vie,
Et ses membres roidis, sans force et sans cou-
leur,
Du marbre de Paros imitaient la pâleur.
En vain Phédon penché sur ses pieds qu'il em-
brasse
Sous sa brûlante haleine en réchauffait la glace,
Son front, ses mains, ses pieds se glaçaient sous
nos doigts;
Il ne nous restait plus que son ame et sa voix:

Semblable au bloc divin d'où sortit Galathée,
Quand une ame immortelle à l'Olympe empruntée
Descendant dans le marbre à la voix d'un amant
Fait palpiter son cœur d'un premier sentiment,
Et qu'ouvrant sa paupière au jour qui vient d'éclore,
Elle n'est plus un marbre et n'est pas femme encore.

Etait-ce de la mort la pâle majesté,
Ou le premier rayon de l'immortalité?
Mais son front rayonnant d'une beauté sublime
Brillait comme l'aurore aux sommets de Didyme,
Et nos yeux qui cherchaient à saisir son adieu
Se détournaient de crainte et croyaient voir un dieu.
Quelquefois l'œil au ciel il revait en silence,
Puis déroulant les flots de sa sainte éloquence,
Comme un homme enivré du doux jus du raisin
Brisant cent fois le fil de ses discours sans fin,
Ou comme Orphée errant dans les demeures sombres,
En mots entrecoupés il parlait à des ombres.
„Courbez-vous, disait-il, cyprès d'Académus!
Courbez-vous! et pleurez! vous ne le verrez plus!
Que la vague, en frappant le marbre du Pirée,
Jette avec son écume une voix éplorée;

Les dieux l'ont rappelé! ne le savez-vous pas?..
Mais, ses amis en deuil, où portent-ils leurs pas?
Voilà Platon, Cébès, ses enfans, et sa femme!
Voilà son cher Phédon, cet enfant de son ame!
Ils vont d'un pas furtif aux lueurs de Phœbé,
Pleurer sur un cercueil aux regards dérobé,
Et, penchés sur mon urne, ils paraissent attendre
Que la voix qu'ils aimaient sorte encore de ma cendre.
Oui: je vais vous parler, amis! comme autrefois,
Quand penchés sur mon lit vous aspiriez ma voix!...
Mais que ce tems est loin! et qu'une courte absence
Entr'eux et moi, grands dieux, a jeté de distance!
Vous qui cherchez si loin la trace de mes pas,
Levez les yeux! voyez!... Ils ne m'entendent pas!
Pourquoi ce deuil? pourquoi ces pleurs dont tu t'inondes?
Epargne au moins, Myrto, tes longues tresses blondes! *
Tourne vers moi tes yeux de larmes essuyés;
Myrto! Platon, Cébès! amis!... si vous saviez..!"

---

* Socrate eut deux femmes, Xanthippe et Myrto.

„Oracles, taisez-vous! tombez, voix du portique!
Fuyez, vaines lueurs de la sagesse antique!
Nuages colorés d'une fausse clarté,
Evanouissez-vous devant la vérité!
D'un hymen ineffable elle est prête d'éclore;
Attendez... un, deux, trois..., quatre siècles encore,
Et ses rayons divins qui partent des déserts
D'un éclat immortel rempliront l'univers!
Et vous, ombres de dieu qui nous voilez sa face!
Fantômes imposteurs qu'on adore à sa place!
Dieux de chair et de sang! dieux vivans! dieux mortels!
Vices déifiés sur d'immondes autels!
Mercure aux ailes d'or, déesse de Cythère,
Qu'adorent impunis le vol et l'adultère;
Vous tous, grands et petits, race de Jupiter,
Qui peuplez, qui souillez les eaux, la terre et l'air!
Encore un peu de tems, et votre auguste foule,
Roulant avec l'erreur de l'Olympe qui croule,
Fera place au dieu saint, unique, universel,
Le seul dieu que j'adore et qui n'a point d'autel!...

Quels secrets dévoilés!... quelle vaste harmonie!...

. . . .

. . . .

Mais qui donc étais-tu, mystérieux génie
Toi qui, voilant toujours ton visage à mes yeux,
M'as conduit par la voix jusqu'aux portes des cieux?
Toi qui, m'accompagnant comme un oiseau fidèle,
Caresse encor mon front du doux vent de ton aile?
Es-tu quelque Apollon de ce divin séjour?
Ou quelque beau Mercure envoyé par l'Amour?
Tiens-tu l'arc, ou la lyre, ou l'heureux caducée?
Ou n'es-tu, réponds-moi, qu'une sainte pensée?...
Ah viens! qui que tu sois, esprit, mortel ou dieu,
Avant de recevoir mon éternel adieu
Laisse-moi découvrir, laisse-moi reconnaître
Cet ami qui m'aima, même avant que de naître!
Que je puisse en touchant au terme du chemin
Rendre grâce à mon guide et pleurer sur sa main!
Sors du voile éclatant qui te dérobe encore!
Approche!... Mais que vois-je?... ô Verbe que j'adore!
Rayon co-éternel! est-ce vous que je vois?...
Voilez-vous, ou je meurs une seconde fois.

. . . .

. . . .

Heureux ceux qui naîtront dans la sainte contrée
Que baise avec respect la vague d'Erythrée!

Ils verront, les premiers, sur leur pur horizon
Se lever au matin l'astre de la raison.
Amis, vers l'orient tournez votre paupière,
La vérité viendra d'où nous vient la lumière.
Mais qui l'apportera?... C'est toi, Verbe conçu!
Toi qu'à travers les tems mes yeux ont aperçu;
Toi, dont par l'avenir la splendeur réfléchie
Vient m'éclairer d'avance au sommet de la vie.
Tu viens! tu vis! tu meurs d'un trépas mérité!
Car la mort est le prix de toute vérité!...
Mais ta voix expirante en ce monde entendue,
Comme la mienne, au moins, ne sera pas perdue.
La voix qui vient du ciel n'y remontera pas;
L'univers assoupi t'écoute, et fait un pas;
L'énigme du destin se révèle à la terre!...
Quoi, j'avais soupçonné ce sublime mystère?
Nombre mystérieux! profonde trinité!
Triangle composé d'une triple unité!.
Les formes, les couleurs, les sons, les nombres même,
Tout me cachait mon dieu! tout était son emblème!
Mais les voiles enfin pour moi sont révolus;
Ecoutez!... „Il parlait, nous ne l'entendions plus!

Cependant dans son sein son haleine oppressée
Trop faible pour prêter des sons à sa pensée,
Sur sa lèvre entr'ouverte, hélas, venait mourir,
Puis semblait tout-à-coup palpiter et courir:
Comme prêt à s'abattre aux rives paternelles
D'un cygne qui se pose on voit battre les ailes,
Entre les bras d'un songe il semblait endormi.
L'intrépide Cébès penché sur notre ami,
Rappelant dans ses yeux l'ame qui s'évapore,
Jusqu'au bord du trépas l'interrogeait encore:
Dors-tu? lui disait-il; la mort est-ce un sommeil?
Il recueillit sa force, et dit: „c'est un réveil!"
— Ton œil est-il voilé par des ombres funèbres?
— „Non: je vois un jour pur poindre dans les ténebres!"
— N'entends-tu pas des cris, des gémissemens?
„Non:
J'entends des astres d'or qui murmurent un nom!"
— Que sens-tu? — „ce que sent la jeune chrysalide
Quand, livrant à la terre une dépouille aride,
Aux rayons de l'aurore ouvrant ses faibles yeux,
Le souffle du matin la roule dans les cieux."
— Ne nous trompais-tu pas? réponds: L'ame était elle?...
— „Croyez en ce sourire, elle était immortelle!..."

— De ce monde imparfait qu'attends-tu pour
sortir?
— „J'attends comme la nef, un souffle pour
partir!"
— D'où viendra-t-il? — „Du ciel!" — Encore une
parole!
— „Non; laisse en paix mon ame, afin qu'elle
s'envole!"
Il dit; ferma les yeux pour la dernière fois,
Et resta quelque tems sans haleine et sans voix.
Un faux rayon de vie errant par intervalle
D'une pourpre mourante éclairait son front pâle.
Ainsi dans un soir pur de l'arrière-saison,
Quand déjà le soleil a quitté l'horizon,
Un rayon oublié des ombres se dégage
Et colore en passant les flancs d'or d'un nuage;
Enfin plus librement il semble respirer,
Et laissant sur ces traits son doux sourire errer,
„Aux dieux libérateurs, dit-il, qu'on sacrifie!
Ils m'ont guéri! — De quoi, dit Cébès? — „De
la vie!..."
Puis un léger soupir de ses lèvres coula
Aussi doux que le vol d'une abeille d'Hybla!
Etait ce?... Je ne sais; mais pleins d'un saint dic-
tame
Nous sentimes en nous comme une seconde ame!...

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Comme un lis sur les eaux et que la rame incline,
Sa tête mollement penchait sur sa poitrine;
Ses longs cils que la mort n'a fermés qu'à-demi,
Retombant en repos sur son œil endormi,
Semblaient, comme autrefois, sous leur ombre abaissée
Recueillir le silence, ou voiler la pensée.
La parole surprise en son dernier essor
Sur sa lèvre entr'ouverte, hélas! errait encor;
Et ses traits où la vie a perdu tout empire
Etaient comme frappés d'un éternel sourire....
Sa main qui conservait son geste habituel,
De son doigt étendu montrait encor le ciel!
Et quand le doux regard de la naissante aurore,
Dissipant par degrés les ombres qu'il colore,
Comme un phare allumé sur un sommet lointain,
Vint dorer son front mort des ombres du matin,
On eût dit que Vénus, d'un deuil divin suivie,
Venait pleurer encor sur son amant sans vie;
Que la triste Phœbé de son pâle rayon

Caressait, dans la nuit, le sein d'Endymion;
Ou que du haut du ciel l'ame heureuse du sage
Revenait contempler le terrestre rivage,
Et visitant de loin le corps qu'elle a quitté,
Réfléchissait sur lui l'éclat de sa beauté.
Comme un astre bercé dans un ciel sans nuage
Aime à voir dans les flots briller sa chaste image!

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

On n'entendait autour ni plaintes, ni soupir!...
C'est ainsi qu'il mourut!... si c'était-là mourir!...

